

Sophia Bell - based on interviews with a
former Chinese official



LE VOILE ROUGE

THE RED VEIL

LE TÉMOIGNAGE D'UN ANCIEN HAUT
FONCTIONNAIRE : L'ÉVEIL LORSQUE SA FILLE FUT
TUÉE POUR SA FOI

LE VOILE ROUGE

(THE RED VEIL)

*Le témoignage d'un ancien haut
fonctionnaire : L'éveil lorsque sa fille
fut tuée pour sa foi*

Auteur : Propos recueillis par **Sophia Bell**

(D'après des entretiens avec un ancien dignitaire chinois
réfugié aux États-Unis)

Copyright © 2025 THE LIVES MEDIA. All rights reserved. No reproduction allowed.

NOTE DE LA RÉDACTION

Ce livre s'inspire de récits, d'événements et de contextes réels. Toutefois, afin de respecter la vie privée et d'éviter toute conséquence pour certaines personnes, les noms des personnages ainsi que certains détails d'identification ont été modifiés, simplifiés ou restructurés sous une forme littéraire.

Certains passages du livre sont relatés du point de vue personnel des protagonistes, reflétant leur propre expérience et leur perception des faits à ce moment-là. Ces points de vue ne coïncident pas nécessairement avec la position de THE LIVES MEDIA.

Sur le plan stylistique, bien que la rédaction ait procédé aux ajustements nécessaires, nous nous sommes efforcés de préserver autant que possible l'authenticité et le ton original du narrateur, afin de respecter le personnage et de conserver la vivacité de son témoignage.

La rédaction



AVANT-PROPOS

Chaque être humain vit de ses rêves. Il y a les rêves modestes et simples. Et puis il y a les rêves grandioses, qui portent en eux l'envergure d'une nation, d'une époque. Mais que se passe-t-il lorsqu'un homme, l'un des architectes du puissant « Rêve Chinois », réalise soudain que pour bâtir ce rêve, le système exige un prix impossible à payer : la vie de la fille qu'il aime plus que tout ?

Lorsque le château des idéaux s'effondre, lorsque toute foi en la voie que l'on a choisie est réduite en cendres, où un homme peut-il trouver refuge ? Quand la logique du pouvoir et les théories matérialistes deviennent impuissantes face à une douleur trop grande, où chercher la réponse à la question : « Pourquoi ? »

Le Voile Rouge est le récit de cette quête de réponses. Ce n'est pas un ouvrage d'analyse politique, mais le témoignage poignant d'un père, une confrontation brute avec la vérité après que le voile du mensonge a été déchiré par une tragédie familiale.

Le parcours du protagoniste est celui d'un « éveil » – un éveil à la nature véritable du système auquel il a cru, un

éveil à la force de la foi spirituelle qu'il avait autrefois rejetée et, par-dessus tout, un éveil qui lui permet de retrouver sa propre humanité après avoir touché le fond du désespoir.

Nous invitons le lecteur à entrer dans ce récit, non pas comme un simple observateur, mais comme un compagnon de route, pour méditer sur le prix de la vérité, sur la fragilité des rêves de pouvoir, et sur la lumière de la conscience qui ne s'éteint jamais, même dans la nuit la plus profonde.

Sophia Bell

PREMIER JOUR

M. Liu Siyuan :

(Il hoche doucement la tête, un léger sourire esquissé sur ses lèvres, sa voix est grave et un peu hésitante au début.)

Bonjour, Mademoiselle Sophia. Je vous remercie d'être venue. Cet endroit n'est pas très facile à trouver, n'est-ce pas ?

Sophia Bell :

Bonjour, Monsieur Liu !

C'est un peu éloigné du centre-ville, en effet, mais pour une journaliste comme moi, trouver un lieu n'est jamais

un grand problème...

Je vous suis très reconnaissante d'avoir accepté cet entretien... En fait, je préfère ne pas utiliser le mot « entretien », c'est un peu trop formel. J'aimerais plutôt considérer cela comme une séance de confidences, un partage entre vous et les lecteurs de THE LIVES MEDIA, dont je ne suis que la modeste intermédiaire...

M. Liu Siyuan :

(Il écoute attentivement, ses yeux observent Sophia avec une pointe de méfiance au début, puis s'adoucissent à mesure qu'elle parle. Il hoche à nouveau la tête, une expression pensive traverse son visage.)

« Une séance de confidences... »

(Il répète doucement, comme pour s'imprégner du sens de l'expression.)

Oui, Mademoiselle Sophia, cette façon de dire... me met plus à l'aise. « Entretien » donne l'impression que je suis un sujet d'investigation, ou un événement à disséquer. Tandis que « partage »... cela implique le volontariat, la sincérité.

(Il prend une petite gorgée de thé, son regard se perd un instant par la fenêtre avant de revenir vers Sophia.)

THE LIVES MEDIA... Oui, je connais votre journal. Ils ont accompli beaucoup de choses respectables, diffusant des informations que beaucoup d'autres n'osent pas, ou ne veulent pas, aborder. C'est peut-être pour cette raison que j'ai... que j'ai trouvé le courage de m'asseoir ici aujourd'hui.

(Un court silence s'installe, il semble mettre de l'ordre dans le flot de ses pensées.)

Alors, Mademoiselle Sophia, par où souhaitez-vous commencer cette « séance de confidences » ? Ma vie a connu de nombreux tournants, et il y a des choses qui sont peut-être... difficiles à dire. Mais je vais m'efforcer de le faire. Pour Anran... et pour tous ceux qui sont comme elle.

Sophia Bell :

Oui, comme je l'ai mentionné dans l'e-mail que je vous ai envoyé, nous sommes un média indépendant, avec un réseau de journalistes dans de nombreux pays, et nous nous adressons à un public mondial... Nous nous consacrons à des valeurs universelles comme la vérité, la sincérité, et nous cherchons à éveiller la bonté en chaque être humain...

C'est pourquoi, lorsque votre histoire nous a été

présentée, nous avons senti que vous pourriez être l'une de ces personnes emblématiques, qui représentent les belles valeurs que THE LIVES MEDIA souhaite transmettre à ses lecteurs...

Bien, si vous le voulez bien, commençons officiellement ? Je vais débiter par une question légère : après environ un an aux États-Unis, que pensez-vous de l'« atmosphère » qui y règne ? Ressemble-t-elle à un marché bruyant et chaotique où l'on se dispute les dollars sales de ces « maudits capitalistes » ?

M. Liu Siyuan :

(Un léger sourire, presque lointain, apparaît sur son visage en entendant la question de Sophia. Il contemple sa tasse de thé un instant avant de relever la tête, le regard profond.)

« Un marché bruyant... les dollars sales de ces maudits capitalistes ? »

(Il répète les derniers mots, non pas sur un ton moqueur, mais plutôt pensif.)

Ce sont des termes... que j'ai autrefois entendus, Mademoiselle Sophia, et dont j'ai même été, à une époque, imprégné. Quand on n'est autorisé à voir le monde qu'à travers un seul prisme, l'image qui en est réfléchie ne peut avoir qu'une seule couleur.

(Il marque une pause, boit une gorgée de thé.)

Un an ici... ce n'est pas si long, mais c'est suffisant pour que je puisse ressentir les choses. L'« atmosphère » dont vous parlez... elle est bien plus complexe. Il est vrai qu'il y a une effervescence, une compétition, des gens absorbés par le matériel, par ce qu'on appelle le « rêve américain ». Parfois, au milieu de la foule trépidante de Manhattan, je me sens moi-même submergé, emporté par ce tourbillon puissant.

Mais le « chaos » que vous évoquez, s'il existe, est très différent. Ce n'est pas la lutte acharnée dans une cage exigüe, où les gens doivent s'écraser les uns les autres pour survivre, par peur, parce qu'il n'y a pas d'autre issue. Ici, je ressens une forme de... liberté. La liberté de poursuivre ses ambitions, la liberté d'échouer, et plus important encore, la liberté de s'exprimer, la liberté de croire en ce que l'on juge juste, même si cela va à contre-courant de la majorité.

(Sa voix baisse d'un ton, une ombre de tristesse passe sur son visage.)

En un an ici, ce que j'ai ressenti le plus profondément, ce ne sont pas les « dollars sales », mais la valeur d'une bouffée d'air libre. Ce que dans mon pays natal, moi et tant d'autres, et surtout ma fille... Anran... n'avions pas.

(Il regarde Sophia droit dans les yeux.)

Bien sûr, aucun endroit n'est un paradis. Toute société a ses revers, ses injustices, ses imperfections. Mais au moins, ici, on peut parler ouvertement de ces revers, chercher à les corriger, sans craindre de disparaître le lendemain sans laisser de trace.

Ce n'est pas un simple « marché », Mademoiselle Sophia. C'est un espace bien plus vaste, où chaque personne, bonne ou mauvaise, a l'opportunité de se révéler plus ou moins pleinement. Et c'est une chose à laquelle j'apprends à m'habituer, et que j'apprécie.

Sophia Bell :

Oui, je comprends, le capitalisme occidental à l'américaine n'est pas un modèle parfait, tout n'y est pas aussi scintillant que les étoiles... il a aussi de nombreux revers...

Mais laissons cela, nous ne sommes pas ici aujourd'hui pour parler de la société américaine. Nous sommes réunis pour vous écouter partager des fragments de vies, des destins de personnes de l'autre côté de l'océan Pacifique...

M. Liu Siyuan :

(Il hoche doucement la tête, son regard se pose un instant sur la tasse de thé posée sur la table. Il place ses mains

sur ses genoux, un geste de repli, comme s'il se préparait à un voyage plus difficile.)

Vous avez raison, Sophia. Nous ne sommes pas ici pour débattre des mérites et des défauts de la société américaine. De toute façon, ce n'est pas là que j'ai vécu la quasi-totalité de ma vie.

(Il relève la tête, son regard posé sur Sophia est plus lourd. Un soupir léger, presque inaudible, s'échappe.)

« De l'autre côté de l'océan Pacifique... »

(Il répète, la voix nettement plus grave.)

C'est un lieu qui renferme tant de choses... la joie, l'espoir, les idéaux de ma jeunesse... puis les désillusions, la douleur, et une perte qu'on ne peut jamais combler.

(Il reste silencieux un moment, semblant chercher les mots justes, ou peut-être s'efforçant de maîtriser les émotions qui remontent.)

Des fragments de vies, des destins... comme vous dites. C'est ce que je veux partager. Même si mon récit sera peut-être décousu, même s'il y aura des moments où l'émotion m'empêchera de continuer. Mais je ferai de mon mieux, car je crois que la vérité doit être connue. Surtout la vérité sur ces gens... ces gens bons et

innocents, qui ont enduré tant d'injustices simplement à cause de leur foi.

(Il regarde Sophia droit dans les yeux, une lueur de détermination dans son regard fatigué.)

Alors, par où voulez-vous que je commence cette longue et triste histoire ? Par l'époque où j'étais un jeune homme nourrissant mon propre « Rêve Chinois », ou par les événements qui ont complètement bouleversé ma vie et ma perception du monde ?

Sophia Bell :

Bien, afin que les lecteurs puissent suivre facilement votre histoire, pourriez-vous, pour commencer, nous décrire brièvement votre parcours ? Le lieu où vous êtes né, votre travail, et la raison de votre venue aux États-Unis...

M. Liu Siyuan :

(Il hoche doucement la tête, prend une profonde inspiration comme pour retrouver son calme et ordonner ses souvenirs. Son regard se perd un instant par la fenêtre, puis il se retourne, les yeux chargés d'une lueur lointaine.)

Oui, Mademoiselle Sophia. Pour que tout le monde puisse mieux comprendre le chemin que j'ai parcouru... je vais vous le résumer brièvement.

(Il hésite un peu, comme s'il choisissait ses mots.)

Je suis né dans un petit village d'une province côtière de l'Est. Ma famille n'était pas aisée, mais mes parents accordaient une grande importance à l'éducation. Dès mon plus jeune âge, j'ai montré des aptitudes pour les études, j'étais toujours le premier de l'école. C'est sans doute pour cela que j'ai été rapidement remarqué par les autorités locales, considéré comme un « jeune plant » à cultiver. À cette époque, c'était un immense honneur, non seulement pour moi-même, mais aussi pour toute ma famille.

Mon parcours académique s'est déroulé sans encombre. J'ai été admis dans l'une des plus grandes universités du pays, dans la capitale. J'y ai étudié des matières qui, je le croyais alors, pouvaient contribuer à bâtir une nation puissante : l'économie politique et la philosophie. Diplômé avec mention, j'ai été retenu pour devenir enseignant-chercheur. Ce furent des années d'études acharnées, d'écriture, qui m'ont permis d'obtenir un doctorat, puis le titre de professeur.

(Il s'arrête, une expression pensive se dessine sur son visage.)

Vers l'âge de trente-cinq ou trente-six ans, mes essais sur la voie du développement futur de la Chine, sur un modèle qui combinerait ce que je considérais comme l'élite des différents systèmes, ont eu un certain écho dans les cercles universitaires et même auprès de quelques hauts dirigeants. Ce fut sans doute le tournant qui m'a fait passer des amphithéâtres à l'arène politique. J'ai été invité à travailler dans un organisme de recherche politique au niveau central, puis, dans le cadre d'un processus de « formation pratique », j'ai été muté dans une grande ville, un centre économique dynamique du Sud. Là-bas, j'ai travaillé dur et j'ai connu une certaine ascension, jusqu'à un poste que l'on pourrait considérer comme équivalent à celui de vice-maire, en charge de la planification et du développement.

(Sa voix baisse, une profonde tristesse voile son regard.)

Quant à la raison de ma venue en Amérique...

(Il prend une longue et profonde inspiration.)

C'est une longue histoire, le tournant le plus douloureux et le plus tragique de ma vie, Mademoiselle Sophia. Elle est liée à ma fille unique, Liu Anran... et à un événement qui a fait s'effondrer tout mon univers, mes croyances, et ma vie entière. Pour le dire le plus brièvement possible à cet instant, c'était pour ma propre sécurité et, plus important encore, pour préserver le peu de dignité qui

me restait et avoir une chance de dire la vérité sur ce qui est arrivé à ma fille, à ma famille, et à d'innombrables autres personnes... J'ai dû quitter ma patrie. Et par chance, j'ai reçu l'aide du consulat américain de Guangzhou pour pouvoir arriver jusqu'ici.

(Il se tait, regardant ses mains jointes sur ses genoux. L'atmosphère dans la pièce semble s'être alourdie.)

Voilà les grandes lignes, mademoiselle. Le reste... prendra sans doute plus de temps à raconter.

Sophia Bell :

Oui, c'est un tableau aux multiples facettes... il y a l'idéal de vie d'un jeune homme, la maturité d'un penseur et d'un homme politique, et puis la douleur d'une famille, la douleur pour une fille...

Je suis désolée si j'ai ravivé de tristes souvenirs... J'ai entendu parler de l'histoire de votre fille, une histoire si triste, une situation si tragique que si j'étais à votre place, je ne saurais pas comment y faire face... Je compatis sincèrement avec vous, et avec votre fille...

Nous sommes prêts à vous écouter partager les détails, si cela peut vous aider à alléger un peu votre cœur...

Mais avant cela, peut-être pourriez-vous nous parler de

sujets plus légers, comme vos idéaux de jeunesse... ou les accomplissements dont vous êtes le plus fier ?

M. Liu Siyuan :

(En entendant les mots de Sophia, ses paupières cillent légèrement. Une lueur de chaleur traverse son visage marqué par l'épreuve. Il hoche lentement la tête.)

Merci, Mademoiselle Sophia... pour votre compréhension. L'histoire d'Anran... c'est une blessure trop profonde. Parfois, je ne sais pas moi-même comment j'ai pu la surmonter. Peut-être... grâce au peu de foi qui me restait, à un peu d'espoir que ma voix, même faible, pourrait apporter une petite contribution...

(Il s'arrête un instant, respire doucement, comme pour repousser les émotions pesantes.)

Vous avez raison. Peut-être devrions-nous commencer par des choses... plus légères. Pour que je puisse réorganiser peu à peu les fragments de ma mémoire.

(Il esquisse un léger sourire, triste mais sincère. Son regard se perd au loin, comme s'il retournait vers un passé lointain.)

Mes idéaux de jeunesse...

(Il répète, la voix empreinte de nostalgie.)

À cette époque, comme beaucoup d'autres jeunes, j'étais plein d'enthousiasme. Né et élevé à une période où le pays traversait encore de nombreuses difficultés après les bouleversements de l'histoire, nous étions éduqués avec l'idée que nous devions nous consacrer corps et âme à la construction d'une nouvelle Chine, une Chine riche et puissante, respectée par le monde.

J'y ai cru avec ferveur. Sur les bancs de l'université, puis plus tard en tant que chercheur et enseignant, cette flamme brûlait toujours en moi. Je me passionnais pour l'étude de l'économie, de la politique, de la philosophie... pas seulement des théories abstraites, mais je cherchais constamment une voie pratique, un modèle le plus adapté pour sortir le pays de la pauvreté, du retard, et le hisser au rang des grandes puissances.

(Il regarde Sophia, une pointe de fierté dans le regard.)

Les accomplissements dont je suis le plus fier... Ce sont peut-être les livres, les essais que j'ai écrits avec toute mon âme. J'y esquissais une Chine moderne, non seulement forte économiquement mais aussi avancée en sciences et technologies, une société ordonnée où le peuple vivrait dans l'aisance. J'imaginais une nation capable d'apprendre le meilleur de l'Occident, des autres pays développés, tout en conservant sa propre identité. J'ai rêvé de mon propre « Rêve Chinois », où les talents

seraient reconnus, où la loi serait suprême, et où le pays deviendrait véritablement un phare pour le monde.

(Son sourire s'éteint, remplacé par une expression songeuse.)

À cette époque, je croyais qu'avec une ligne directrice juste et des gens dévoués, toutes les difficultés pouvaient être surmontées. J'ai consacré toute mon énergie intellectuelle à ces idées, à ces écrits. Et lorsqu'ils ont été reconnus par l'élite, par certains dirigeants, j'ai pensé que... j'étais sur la bonne voie, que je pouvais réellement apporter ma modeste contribution à cette grande cause.

(Il reste silencieux un moment, contemplant sa tasse de thé qui a quelque peu refroidi.)

C'étaient les jours où... je sentais que ma vie avait le plus de sens, avant que les rouages de la politique, et plus tard les événements tragiques, n'emportent tout sur leur passage.

Sophia Bell :

Ce que vous partagez sur le « Rêve Chinois » me semble avoir de fortes similitudes avec le concept du « Rêve

Chinois » dans l'idéologie politique des dirigeants actuels de la Chine. Qu'en pensez-vous ?

M. Liu Siyuan :

(En entendant la question de Sophia, il hausse légèrement les sourcils, une expression complexe apparaît sur son visage. Il reste silencieux un instant, semblant peser soigneusement chaque mot.)

Mademoiselle Sophia, vous avez un sens de l'observation très fin. « Le Rêve Chinois »...

(Il répète, d'un ton pensif.)

Il est vrai que sur le plan sémantique, la ressemblance est indéniable. Et cela, je l'avoue, est l'une des choses qui m'a le plus tourmenté par la suite.

(Il s'arrête, son regard fixé dans le vide, comme s'il traversait le mur pour voir un lieu lointain.)

À l'époque, lorsque moi et de nombreux autres intellectuels nous interrogeons sur l'avenir du pays, cette expression, ou des notions similaires, flottaient sans doute dans le courant de pensée général. Tout le monde souhaitait voir son pays devenir puissant, sa nation glorieuse. Mon « rêve » d'alors, comme je l'ai partagé, était celui d'une Chine au développement global,

civilisée, dotée d'un État de droit, en harmonie entre tradition et modernité, où les gens pourraient réaliser leur plein potentiel dans un environnement de liberté et de créativité relatives. Je pensais à m'inspirer de l'élite du monde entier, de l'Orient comme de l'Occident, pour construire un modèle unique et supérieur.

(Il secoue doucement la tête, un sourire triste traverse son visage.)

Mais le « rêve » que j'imaginais... ne se limitait pas à des chiffres de croissance économique impressionnants, à des gratte-ciel ou à des armes de pointe. Il devait être bâti sur le respect de la personne humaine, sur un véritable État de droit, où la voix du peuple serait entendue, où les valeurs morales et la conscience ne seraient pas bafouées. C'était un rêve inclusif, pas seulement pour un groupe, mais pour la nation entière.

Quant au « Rêve Chinois » que l'on a vu proclamé à grande échelle par la suite...

(Il hésite, choisissant ses mots avec prudence.)

Je crains qu'on ne lui ait revêtu un autre habit, ou peut-être, qu'il ait été interprété et mis en œuvre d'une manière très différente de ce que moi et beaucoup de mes contemporains avions imaginé.

(Sa voix prend une teinte d'amertume.)

Peut-être a-t-on emprunté la belle enveloppe sémantique, mais le contenu... était tout autre chose. Une chose qui place les intérêts d'un parti, d'un groupe, au-dessus de tout, à n'importe quel prix. Un « rêve » pour lequel on est prêt à sacrifier la liberté du peuple, à étouffer les voix dissidentes, à piétiner les valeurs humaines fondamentales.

Parfois, je me demande si mes idées initiales, bien que pures, n'ont pas involontairement contribué à créer une illusion, un slogan qui a ensuite été exploité. C'est une question... à laquelle je n'aurai probablement jamais de réponse complète.

(Il regarde Sophia, son regard chargé d'une profonde tristesse.)

Le « rêve » que je poursuivais autrefois, il s'est brisé, ou du moins, il a été déformé au point que je ne le reconnais plus, Mademoiselle Sophia. Et cette rupture, elle a commencé lorsque j'ai réalisé à quel point on pouvait être cruel pour construire cette prétendue « puissance ».

Sophia Bell :

Si je comprends bien, durant votre jeunesse et votre carrière politique, vous avez toujours œuvré pour le bien du pays en général, et de chaque famille, de chaque individu en particulier ?

Pourriez-vous préciser les points essentiels de votre système de « rêve » à l'époque ? Au-delà des grands axes comme le développement de l'économie privée, de la science et de la technologie, ou l'État de droit, aviez-vous abordé d'autres aspects comme la liberté d'expression, la liberté de religion ou de croyance, la corruption, ou est-ce que le modèle que vous envisagiez s'inspirait d'un autre modèle existant dans le monde, comme celui des États-Unis, de Singapour, du Japon, ou des pays nordiques par exemple ?

M. Liu Siyuan :

(Il écoute très attentivement, sans ciller. Quand elle termine, il hoche doucement la tête, un sourire triste apparaît puis s'efface.)

Oui, Mademoiselle Sophia, on peut le dire ainsi. Durant ma jeunesse, et même après être entré en politique, j'ai toujours gardé au fond de moi la conviction que je devais faire quelque chose d'utile pour le pays, pour le peuple. Même si, avec le recul, j'ai mal compris certaines choses, et si les chemins que j'ai choisis ne m'ont pas mené à la destination que j'espérais.

(Il prend une profonde inspiration, réorganisant ses pensées.)

Quand vous m'interrogez sur les points essentiels de mon « rêve » d'alors... au-delà de l'économie, de la science et de l'État de droit, il y avait en effet d'autres aspects sur lesquels j'ai réfléchi, même si ma pensée n'était peut-être pas encore mûre ou contenait des erreurs de perception.

Concernant la liberté d'expression, je l'avoue, je la voyais à travers un prisme quelque peu limité. J'imaginai un espace où les intellectuels, les experts, pourraient contribuer de manière constructive aux politiques nationales, où les débats académiques seraient encouragés pour trouver la vérité. Mais je n'avais sans doute pas envisagé pleinement, ou pas osé penser, à une liberté d'expression absolue pour chaque citoyen, où chacun pourrait exprimer ses opinions sans crainte, même si elles allaient à l'encontre de la ligne de l'État. J'étais encore hanté par l'« ordre » et la « stabilité » comme conditions préalables au développement.

Concernant la liberté de religion ou de croyance...

(Il hésite, un air de remords visible sur son visage.)

C'est un point sur lequel, avec le recul, je vois que ma perception était très étroite, voire erronée. J'étais

fortement influencé par la pensée matérialiste dialectique, formé dans un système qui considérait la religion, la croyance, et même les formes de cultivation spirituelle comme le Falun Gong plus tard, comme des vestiges du passé, de la « superstition », voire des obstacles au progrès scientifique et à la pensée rationnelle. Dans mon « rêve » d'alors, il n'y avait pas beaucoup de place pour ces choses. J'ai naïvement pensé qu'avec le développement de la société et l'abondance matérielle, ces « superstitions » disparaîtraient d'elles-mêmes. Une grave erreur, mademoiselle.

Quant à la dégénérescence et à la corruption, je les percevais comme un fléau, un cancer capable de détruire tous les efforts de construction. Je croyais qu'un système juridique fort, un appareil d'État rationalisé et intègre, avec des sanctions sévères, pourrait résoudre ce problème. Mais j'étais sans doute trop concentré sur la construction de la « structure » et je n'ai pas vu la pourriture de l'intérieur, dans le « système humain », ni la puissance redoutable des groupes d'intérêts et l'absence de valeurs morales fondamentales.

Pour ce qui est du modèle spécifique, comme vous le mentionnez, j'ai en effet étudié et été influencé par plusieurs pays.

Singapour était un modèle qui retenait toute mon attention : un système politique centralisé et efficace, une administration réputée relativement propre, et une

croissance économique stupéfiante malgré des ressources limitées. J'admirais la détermination et la vision à long terme de ses dirigeants.

Des États-Unis, j'ai appris le dynamisme de l'économie de marché, l'avancée de la science et de la technologie, et l'esprit d'innovation constant.

Je regardais aussi vers le Japon avec sa discipline, son éthique du travail et sa capacité de redressement miraculeuse après la guerre, ainsi que son alliage entre tradition et modernité.

Les pays nordiques, avec leur modèle d'État-providence et leur relative égalité sociale, étaient également des points de réflexion, bien que je les jugeais difficilement transposables aux conditions de la Chine.

Mon objectif était de distiller ce que je considérais comme la quintessence de ces modèles, en les combinant avec les spécificités de la Chine, pour créer une voie unique. Une sorte de « capitalisme d'État fortement dirigé » ou une « économie de marché socialiste aux couleurs de la Chine », gérée par un État de droit efficace, où le Parti communiste conserverait son rôle de leader mais devrait opérer dans un cadre légal et être plus à l'écoute de la voix des experts et du peuple.

(Il soupire doucement.)

Avec le recul, mon « rêve » de l'époque, bien que contenant des aspects que je considère toujours comme

progressistes, était plein de défauts et d'une certaine naïveté. J'étais trop focalisé sur l'« efficacité », la « puissance », l'« ordre » à travers un certain prisme, sans avoir une conscience suffisante de l'importance des libertés humaines fondamentales, en particulier la liberté de pensée et de croyance. Et c'est peut-être là l'une de mes plus grandes lacunes, un « angle mort » qui m'a empêché de voir les dangers latents au sein même du système que j'ai cru et servi.

Sophia Bell :

Oui, je ressens votre dévouement et votre ambition pour votre pays... Sur de nombreux points de votre « rêve », il semble que la Chine ait réussi, n'est-ce pas ? Par exemple, dans l'aérospatiale, la biotechnologie, les nouvelles énergies... et surtout, un exemple concret qui, personnellement, m'a extrêmement impressionnée quant au développement économique et scientifique de la Chine, c'est son infrastructure et son système de transport, dont le fleuron est le réseau de trains à grande vitesse qui s'étend à travers tout le pays, reliant les grandes villes entre elles !

M. Liu Siyuan :

(Il écoute Sophia, un sourire pâle et quelque peu amer se dessine sur ses lèvres. Il hoche doucement la tête, son regard se perd au loin, comme s'il comparait les propos de Sophia à ses propres expériences.)

Vous n'avez pas tort, Sophia. Vu de l'extérieur, et en se basant sur les chiffres, sur les images grandioses que les médias d'État ne cessent de peindre, il est vrai que la Chine a accompli des « prouesses » qui ont étonné le monde entier. L'aérospatiale, la biotechnologie, les nouvelles énergies... et surtout le réseau de trains à grande vitesse que vous mentionnez. J'ai moi-même été très fier de voir ces plans prendre forme, beaucoup d'entre eux étant des projets que notre génération, celle des planificateurs politiques, avait jadis nourris et rêvés.

(Il s'arrête un instant, sa voix s'assombrit.)

Lorsque les premiers trains à grande vitesse fusaient sur ces viaducs modernes, reliant les régions, j'imaginais que ces trains ne transportaient pas seulement des passagers, mais aussi la prospérité, les liens, l'espoir. Je pensais que c'était là l'expression concrète d'un « rêve » qui devenait réalité.

(Un léger soupir s'échappe.)

Mais ensuite, quand j'ai eu l'occasion de regarder de plus près, ou plutôt, quand des vérités indéniables m'ont été

exposées, j'ai commencé à me demander : quel est le prix à payer pour ces « réussites » ?

Pour construire ces lignes à grande vitesse, combien de terres paysannes ont été expropriées à bas prix, voire saisies de force ? Combien de maisons ont été rasées, combien de vies ont été bouleversées sans compensation adéquate ? Combien de pots-de-vin colossaux ont fini dans les poches de fonctionnaires corrompus lors de la réalisation de ces projets de plusieurs milliards ? Combien de voix protestataires, de plaintes de citoyens ont été étouffées sans pitié pour garantir les « délais » et l'« image » ?

(Sa voix s'étrangle un peu, mais il retrouve rapidement son calme.)

C'est comme pour beaucoup d'autres « prouesses » que le monde admire. Derrière les usines modernes, les immenses parcs industriels, il y a un environnement détruit, la santé des gens menacée. Derrière les chiffres d'exportation impressionnants, il y a des conditions de travail inhumaines, la sueur et les larmes de millions d'ouvriers.

À cette époque, comme beaucoup d'autres, j'étais sans doute trop enivré par les objectifs macroéconomiques, par les chiffres impressionnants, et j'en oubliais que derrière chaque projet, chaque chiffre, se cache le destin

d'êtres humains concrets, avec leurs joies, leurs peines, et leurs droits légitimes. On nous avait enseigné, et peut-être nous étions-nous nous-mêmes bercés de cette illusion, que le sacrifice de quelques individus était nécessaire pour le bien supérieur du collectif, de la nation.

(Il regarde Sophia droit dans les yeux, son regard chargé de remords.)

Les « fleurons » que vous mentionnez, oui, ils sont réels. Mais ils sont comme les projecteurs éblouissants d'une grande scène, qui masquent les coins sombres en coulisses, où les figurants souffrent en silence. Et le plus triste, c'est que parfois, ces « fleurons » eux-mêmes servent d'outils pour légitimer, pour justifier cette obscurité.

J'ai cru que le développement économique, la science et la technologie apporteraient automatiquement une société meilleure. Mais aujourd'hui, je comprends que sans un fondement moral, sans un respect réel de la loi, sans l'écoute et la protection des droits de l'homme, toute « réussite » matérielle, aussi étincelante soit-elle, n'est qu'un vernis extérieur, fragile, qui s'effondre facilement et n'apporte pas un bonheur véritable au peuple.

Sophia Bell :

Oui, à l'heure actuelle, la Chine impressionne vraiment le monde si l'on regarde les statistiques ! Mais en parallèle, la qualité de ses produits inspire aussi la méfiance, voire la peur... Dans votre « rêve » d'alors, aviez-vous abordé cet aspect ? Si oui, que pensiez-vous qu'il fallait faire pour améliorer la qualité ? Agir sur les processus ? Appliquer les hautes technologies ? Améliorer les compétences professionnelles ?... Pensez-vous que la dimension « morale » ait un lien avec la qualité d'un produit ?

M. Liu Siyuan :

(Il écoute les remarques de Sophia sur la qualité des produits et hoche doucement la tête, une expression soucieuse sur le visage. Il joint ses mains et les pose sur la table.)

Vous avez tout à fait raison, Sophia. Le problème de la qualité des produits « Made in China » est une triste réalité, un sujet de préoccupation non seulement pour les consommateurs internationaux, mais aussi pour les Chinois consciencieux eux-mêmes. C'est comme une tache indélébile qui va à l'encontre de la fierté nationale qu'on nous rappelle sans cesse.

(Il reste silencieux un instant, comme plongé dans ses souvenirs.)

Dans mon « rêve » d'alors, en imaginant une Chine puissante sur les plans économique et technologique, j'avais aussi pensé que le pays devait créer des produits de qualité, jouissant d'une bonne réputation sur le marché international. Je n'imaginais pas une grande puissance qui ne compterait que sur une main-d'œuvre bon marché et des produits de mauvaise qualité pour être compétitive. Je pensais qu'il fallait passer du « made in China » (fabriqué en Chine) au « created in China » (créé en Chine), et plus loin encore, au « trusted in China » (digne de confiance de la Chine).

Pour améliorer la qualité, j'avais aussi envisagé les solutions que vous venez de mentionner :

Sur le plan des processus : il fallait bien sûr des normes nationales strictes, proches des standards internationaux, et un système de surveillance et de contrôle qualité indépendant et transparent.

Pour l'application des hautes technologies : je croyais que l'investissement dans la recherche et le développement, l'application de technologies de pointe dans la production étaient la voie inévitable pour améliorer la qualité et la productivité.

Pour l'amélioration des compétences : l'éducation et la formation professionnelle devaient être prioritaires, pour que les travailleurs aient non seulement les compétences,

mais aussi la conscience de la qualité du produit qu'ils fabriquaient.

(Il s'arrête, regarde Sophia droit dans les yeux, sa voix devient plus sérieuse.)

Mais, Mademoiselle Sophia, toutes ces solutions techniques, bien que nécessaires, ne sont que la partie visible de l'iceberg. La racine du problème, à mon avis, réside dans une dimension que vous venez d'évoquer, une dimension dont, à l'époque, je n'avais peut-être pas pleinement saisi l'importance dans ce domaine : c'est la morale.

(Il insiste sur le mot « morale ».)

Pourquoi y a-t-il eu des produits laitiers contaminés à la mélamine, des aliments toxiques, de faux médicaments, des jouets dangereux... ? Est-ce parce que nous manquions de technologie, de processus ? Oui, mais ce n'est pas la raison principale. La raison principale est la décadence morale dans le monde des affaires, la cupidité sans fond de certaines personnes, prêtes à mépriser la santé, voire la vie de leurs semblables, pour le profit.

Quand une société place l'argent au-dessus de tout, quand l'appât du gain aveugle les gens, quand les belles valeurs morales traditionnelles sont méprisées, voire tournées en dérision, comment peut-on espérer que des

produits de qualité et sûrs soient fabriqués de manière durable ?

Quand le système juridique n'est pas assez strict pour punir ceux qui trichent, quand la corruption est si répandue que les pots-de-vin pour contourner les inspections deviennent monnaie courante, comment les processus et les normes peuvent-ils être appliqués sérieusement ?

Quand les travailleurs sont exploités, non respectés, considérés comme de simples outils de production, comment peuvent-ils avoir la passion, la fierté de créer de bons produits ?

(Sa voix se teinte d'amertume.)

À cette époque, j'ai sans doute trop cru au pouvoir des « mécanismes », des « politiques », de la « technologie ». Je n'ai pas vu, ou j'ai délibérément ignoré, que sans un solide fondement moral pour toute la société, du dirigeant au travailleur en passant par le manager, tous les efforts pour améliorer la qualité ne sont que la construction d'un château de sable.

La décadence morale, à mon sens, est l'une des maladies les plus graves, la source de très nombreux problèmes auxquels la Chine est confrontée, et pas seulement en matière de qualité des produits. Et pour guérir cette

maladie, on ne peut pas se contenter de décrets administratifs ou de slogans creux. Cela exige un éveil de la conscience, une restauration des valeurs humaines fondamentales.

C'est une chose que, à l'époque, dans mon « rêve », je n'avais pas vue dans toute son ampleur, ou que je n'osais pas regarder en face, mademoiselle.

Sophia Bell :

Oui, un « rêve » est bien un rêve, il se dissipe rapidement comme de la fumée lorsque nous nous « réveillons »... Alors, pourriez-vous partager avec nos lecteurs comment vous vous êtes réveillé ? Qu'est-ce qui a provoqué cet éveil, est-ce lié à votre triste histoire ?

M. Liu Siyuan :

(En entendant la question de Sophia, il ferme brièvement les yeux. Quand il les rouvre, une douleur profonde y est visible, mais mêlée à une étrange sérénité. Il expire très lentement.)

« Un rêve... qui se dissipe comme de la fumée lorsque nous nous réveillons... »

(Il répète, la voix grave et rauque.)

Vous avez raison, Sophia. Terriblement raison. C'était vraiment un rêve, un rêve dans lequel je suis resté plongé trop longtemps. Et au réveil, la réalité qui s'est étalée devant moi était si nue et si cruelle que... aucun mot ne peut la décrire.

(Il se tait un instant, regarde ses mains dont les doigts tremblent légèrement.)

Mon « éveil », ce ne fut pas un instant soudain, comme on allume un interrupteur. Ce fut un processus lent, douloureux, avec de petites fissures au début, qui se sont progressivement élargies, jusqu'à ce que tout le château d'illusions que j'avais bâti dans mon esprit ne s'effondre complètement.

Quand j'étais encore dans les rouages du système, je voyais parfois des anomalies, des injustices, des paroles qui n'étaient pas suivies d'actes. Mais à ce moment-là, je me trouvais des excuses, je me rassurais en me disant que ce n'étaient que des « brebis galeuses », des problèmes locaux dans un grand système en marche. J'essayais de croire que les grands objectifs que nous poursuivions justifiaient ces petites imperfections. Ou peut-être étais-je trop concentré sur les plans, sur les chiffres sur le papier, sans avoir le courage, ni la

sensibilité, de regarder en face la souffrance de personnes en chair et en os.

(Sa voix commence à trembler légèrement, il s'éclaircit la gorge.)

Mais le véritable « éveil », le choc final qui a tout fait basculer, comme vous l'avez pressenti... il est lié à ma fille, Anran.

(Il s'arrête, les larmes aux yeux. Il lève la main pour les essuyer rapidement, puis s'efforce de garder une voix calme.)

Lorsque ma fille, une étudiante brillante, une âme pure, simplement à cause de sa croyance dans le Falun Gong, une pratique spirituelle paisible visant au bien, a été arrêtée, emprisonnée... c'est là que les fissures en moi ont commencé à s'agrandir. J'ai tenté d'utiliser les relations, le peu de statut qu'il me restait après avoir été écarté du pouvoir par des luttes de factions, pour me renseigner, pour intervenir. Mais tout fut vain. Je n'ai reçu que le silence, l'esquive, ou de vaines promesses.

J'ai vu la froideur, l'insensibilité d'un appareil d'État prétendument « du peuple, par le peuple et pour le peuple ». J'ai vu comment les mensonges étaient tissés avec sophistication pour dissimuler la vérité. J'ai vu d'anciens collègues, ceux qui m'avaient serré la main

avec chaleur, me tourner le dos comme si j'étais un lépreux.

(La douleur dans sa voix devient de plus en plus palpable.)

Et puis... quand j'ai reçu la terrible nouvelle concernant Anran... la nouvelle qu'elle avait été... qu'on lui avait prélevé ses organes de son vivant...

(Il ne peut continuer, sa voix se brise. Il baisse la tête, ses épaules sont secouées de sanglots.)

(Après un long moment, il relève la tête, les yeux rougis mais le regard empreint d'une détermination effrayante.)

À cet instant, Sophia, ce n'était plus un « éveil ». C'était l'anéantissement total. Tous mes idéaux, toute ma foi en la prétendue « droiture », en la « justice » de ce système que j'avais servi, ont été réduits en cendres. J'ai vu clairement sa nature perverse, inhumaine, et profondément mensongère. Ce n'étaient pas seulement des « brebis galeuses », c'est la marmite entière qui était empoisonnée à la racine.

Le « Rêve Chinois » que j'avais caressé m'est apparu alors comme une farce tragique, une promesse en l'air peinte avec le sang et les larmes d'innocents comme ma fille.

La douleur, oui, une douleur extrême. Mais c'est dans cette douleur absolue que je me suis vraiment « réveillé ». Réveillé pour voir que je m'étais trompé, que j'avais été aveugle, que j'avais involontairement collaboré avec une machine inhumaine. Et réveillé pour comprendre que se taire face au mal, c'est en être complice.

C'est la raison pour laquelle je suis assis ici aujourd'hui, mademoiselle. Même s'il est tard, je dois dire la vérité. Pour Anran, et pour les millions d'autres Anran qui souffrent en silence.

Sophia Bell :

Oui, avant de vous rencontrer, on m'avait parlé du cas de votre fille, et en tant que journaliste indépendante, j'ai entendu parler de nombreux autres cas tragiques similaires... Le crime des prélèvements forcés d'organes sur des « prisonniers politiques » et des « prisonniers de conscience » est d'une cruauté insoutenable... Il révèle la perversité absolue d'un régime tyrannique...

Je comprends que la douleur de perdre un enfant dans de telles circonstances est indescriptible... Maintenant que vous êtes éveillé, vous devez avoir de nombreux regrets, de nombreuses choses que vous aimeriez refaire...

Mais lorsque vous étiez en fonction, en tant qu'homme

politique spécialisé dans l'idéologie, quelle était votre position sur la religion en général, et sur le Falun Gong en particulier ?

M. Liu Siyuan :

(Il écoute les paroles de Sophia et hoche doucement la tête, le regard lointain, lourd de chagrin. Lorsque Sophia mentionne les « prisonniers politiques », les « prisonniers de conscience » et le crime des prélèvements d'organes, une indignation et une douleur visibles traversent son visage, mais il les réprime rapidement.)

Oui, Mademoiselle Sophia... « Perversité absolue », vous n'auriez pu trouver termes plus justes. Quand ce crime frappe la personne que vous aimez le plus, la vérité se révèle dans une nudité et une horreur qu'aucun mot ne peut décrire.

(Il prend une profonde inspiration, s'efforçant de garder une voix calme.)

La douleur de la perte d'Anran... elle me suivra jusqu'à la fin de mes jours. Et comme vous le dites, j'ai tant de regrets, tant de choses que j'aimerais pouvoir refaire, redire, repenser... Si seulement j'avais compris plus tôt, si seulement je n'avais pas cru si aveuglément à ce qu'on m'avait enseigné, si seulement j'avais écouté ma fille davantage... Peut-être que...

(Sa voix se brise un instant.)

Mais le passé ne peut être changé. La seule chose que je puisse faire maintenant est d'y faire face, et de m'efforcer d'agir justement pour le reste de ma vie.

(Il s'arrête, rassemblant les souvenirs d'une époque lointaine, une époque où sa perception était très différente.)

Quand vous m'interrogez sur ma position envers la religion et le Falun Gong lorsque j'étais en fonction, lorsque je travaillais dans le domaine de l'« idéologie »... pour être honnête, c'était une période où, comme beaucoup de mes collègues, j'étais fortement influencé par les préjugés et la propagande unilatérale.

Concernant la religion en général, on m'avait enseigné, et je le croyais moi-même, qu'elle était le produit d'une certaine période historique, l'« opium du peuple » comme l'a dit Marx. Je voyais la religion comme une chose du passé, qui pouvait avoir certaines valeurs culturelles et morales, mais qui était fondamentalement incompatible avec une société moderne, scientifique et matérialiste. Je croyais qu'avec l'amélioration du niveau de vie matériel et de l'éducation, l'influence de la religion déclinerait naturellement. Dans les plans et les projets de développement que j'aidais à concevoir, la religion était souvent considérée comme un facteur à « gérer », à «

guider » pour ne pas entraver le développement général, et rarement comme un besoin spirituel légitime de l'être humain, ou une force positive pour la société.

Quant au Falun Gong, lorsque la persécution a commencé en 1999...

(Il hésite, une expression de gêne sur le visage.)

À ce moment-là, j'étais à l'apogée de ma carrière de chercheur, sur le point d'entrer en politique. Les informations auxquelles j'avais accès, comme beaucoup d'autres dans le système, provenaient principalement des médias officiels de l'État. Les bulletins d'information, les articles, les documents de propagande décrivaient tous le Falun Gong comme une « secte perverse », une organisation politique réactionnaire déguisée en qigong, nuisible à la stabilité sociale et à la santé du peuple.

Pour être franc, à l'époque, je n'ai pas cherché à approfondir. J'étais accaparé par mes projets, mes grands plans. J'ai accepté ces informations par défaut, comme une vérité qui n'avait pas besoin d'être vérifiée. J'avais aussi le préjugé inhérent à un matérialiste, qui voyait ceux qui poursuivaient une cultivation spirituelle, qui croyaient aux divinités, comme des gens « superstitieux », « arriérés ». Je me disais que si le Falun Gong était vraiment bon, pourquoi le gouvernement le réprimerait-il avec une telle force ? Il devait y avoir une raison.

(Sa voix est empreinte de remords.)

Lorsque je suis devenu un fonctionnaire de niveau provincial, malgré ma position, les informations que je recevais sur la persécution restaient unilatérales. C'étaient des directives du pouvoir central exigeant de « renforcer la lutte », de « traiter fermement », ou des rapports de mes subordonnés sur les « succès » obtenus dans la « transformation » des pratiquants de Falun Gong. Je n'ai jamais eu l'occasion, ou peut-être n'ai-je pas activement cherché l'occasion, d'entrer en contact avec les pratiquants, d'écouter leur version des faits.

Mon opinion à l'époque, si tant est que j'en aie eu une, n'était qu'indifférence, une acceptation tacite que « si le gouvernement agit ainsi, il doit avoir ses raisons ». Tout au plus, je trouvais parfois les mesures un peu trop dures, inutiles, mais je me disais ensuite que c'était « l'affaire des départements spécialisés ». Je n'ai pas vu, ou je n'ai pas voulu voir, la nature du problème : c'était une persécution brutale contre des citoyens innocents et bienveillants, simplement à cause de leur croyance spirituelle différente.

(Il soupire, un profond regret se lit dans ses yeux.)

C'était un aveuglement, une insouciance coupable, Mademoiselle Sophia. Et j'ai dû payer un prix exorbitant pour cet aveuglement. Ce n'est que lorsque la tragédie a

frappé ma propre famille, Anran, que j'ai réalisé avec effroi à quel point je m'étais trompé, à quel point j'avais été trompé et m'étais trompé moi-même.

Sophia Bell :

Vous voulez dire que les informations que vous aviez sur la persécution du Falun Gong étaient toutes unilatérales, et qu'en tant que haut fonctionnaire, vous n'étiez pas au courant de la situation réelle ? Il est même possible que vous n'ayez jamais entendu parler du crime de prélèvement forcé d'organes lorsque vous étiez en fonction ?

M. Liu Siyuan :

(En entendant la question de Sophia, il hoche lentement la tête, le regard baissé, empreint d'amertume et de honte.)

Oui, Mademoiselle Sophia. C'est exactement cela. Cela peut paraître incroyable, n'est-ce pas ? Un homme dans ma position, supposé avoir accès à de multiples sources d'information, pouvait être à ce point dans le brouillard concernant un événement majeur, une tragédie qui se déroulait dans son propre pays.

(Il relève la tête et regarde Sophia droit dans les yeux, sa voix teintée d'amertume.)

« Informations unilatérales »... c'est un euphémisme. En réalité, nous vivions dans une bulle d'information hermétiquement contrôlée. Ce que nous lisions dans les journaux, voyions à la télévision, entendions lors des réunions... tout était filtré, orienté selon une intention précise. Les rapports venant des échelons inférieurs n'étaient souvent que de beaux chiffres, des succès enjolivés pour satisfaire les supérieurs ou pour dissimuler des problèmes criants.

Même en interne, la discussion sur des sujets « sensibles » comme le Falun Gong était très limitée. Les gens évitaient le sujet, ou se contentaient de répéter la rhétorique officielle. Quiconque osait poser des questions, exprimer un doute, pouvait s'attirer des ennuis, être considéré comme ayant un « problème idéologique », une « position chancelante ». La peur, bien que non dite, s'infiltrait partout.

Je ne cherche pas d'excuse à mon ignorance. J'aurais dû chercher à savoir, j'aurais dû être plus responsable. Mais à l'époque, j'étais pris dans l'engrenage du travail, des ambitions personnelles, et peut-être aussi d'une certaine suffisance, croyant en savoir assez, avoir la bonne compréhension des choses.

Quant au crime de prélèvement forcé d'organes...

(Sa voix s'assombrit profondément, une expression d'horreur et de dégoût se peint sur son visage.)

Mademoiselle, lorsque j'étais en fonction, je n'en ai jamais, pas une seule fois, entendu parler par un canal officiel, ni même par des rumeurs en interne.

(Il insiste sur chaque mot.)

Peut-être était-ce un secret gardé à un niveau encore plus élevé, ou limité à certains départements spéciaux. Ou peut-être que ceux qui savaient n'osaient pas en dire un mot en raison de sa nature monstrueuse. Je ne sais pas.

La première fois que j'ai entendu parler de ce crime, c'était après avoir perdu toutes mes fonctions, après l'arrestation de ma fille. Des pratiquants de Falun Gong sont venus me voir, ils m'ont parlé de ce qu'ils savaient, des preuves qu'ils avaient recueillies. Au début, honnêtement, je n'y ai pas cru. Je ne pouvais pas croire qu'un gouvernement, aussi autoritaire soit-il, puisse commettre un acte aussi barbare, aussi inhumain. Je pensais que c'étaient des accusations exagérées, le produit de leur ressentiment. J'avais encore une mince illusion sur les « limites » du mal.

(La douleur réapparaît sur son visage.)

Ce n'est que... ce n'est que lorsque cette tragédie inimaginable a frappé ma propre Anran... ce n'est que lorsqu'un ancien subordonné, avec tout le courage et la compassion qui lui restaient, m'a secrètement informé de la vérité sur sa mort... que je me suis complètement effondré. Toutes mes illusions, même les plus infimes, se sont évaporées.

C'était une vérité trop horrible, dépassant tout ce que j'aurais pu imaginer en tant que « fonctionnaire idéologique ». Et cela m'a aussi montré que le système que j'avais servi ne se contentait pas de contrôler l'information, mais qu'il était capable de dissimuler les crimes les plus effroyables derrière un épais rideau de mensonges.

(Il se tait, l'indignation et la douleur semblent l'empêcher de continuer.)

Sophia Bell :

Oui, on dirait une tragi-comédie... Je suis désolée si mes mots sont un peu durs... mais après votre éveil, en regardant votre vie, vous devez sûrement y reconnaître les aspects tragi-comiques...

M. Liu Siyuan :

(En entendant la remarque de Sophia, il ne montre aucune offense ni contrariété. Au contraire, un sourire triste, presque un rictus amer, se dessine sur ses lèvres. Il hoche doucement la tête.)

« Une tragi-comédie... »

(Il répète, la voix grave et pleine de réflexion.)

Non, Mademoiselle Sophia, vos mots ne sont pas durs. Ils sont, au contraire, d'une grande justesse. Quand je me suis « réveillé », comme vous dites, et que j'ai regardé l'ensemble de ma vie jusqu'alors, je l'ai vue, moi aussi, comme une pièce de théâtre. Une pièce où j'étais à la fois l'acteur, le spectateur, et peut-être même, sans le savoir, l'un des co-auteurs de ce scénario tragi-comique.

(Il s'arrête, le regard perdu au loin, comme s'il revoyait chaque scène de sa vie.)

La partie « comique », c'est sans doute ma naïveté, mes illusions. Un jeune homme de la campagne, nourrissant le grand rêve de bâtir son pays, étudiant assidûment, croyant aux théories sublimes, aux belles promesses. Puis un intellectuel, un fonctionnaire, qui pensait détenir la vérité, planifier l'avenir de toute une nation, enivré par les plans, les chiffres, les discours éloquents. Se prenant pour un éclairé, un guide, sans savoir qu'il n'était

qu'une marionnette dont on tirait les ficelles, ou pire, un aveugle menant d'autres aveugles dans les ténèbres.

Le « comique » devient amer quand je réalise que ce que je considérais comme noble, comme un idéal, pouvait en fait être exploité, déformé pour servir de sombres desseins. Mes écrits passionnés n'ont peut-être été que des briques contribuant à bâtir le château de mensonges qui a ensuite écrasé ma propre famille.

(Sa voix baisse, la partie « tragique » se profile.)

Quant à la partie « tragique »... c'est le prix à payer pour ces illusions, pour cet aveuglement. C'est l'éclatement de ma famille, la mort injuste d'Anran. C'est l'effondrement de toutes mes croyances, de toutes les valeurs que j'avais poursuivies. C'est la prise de conscience tardive de la vérité, quand plus rien ne pouvait être sauvé.

La tragédie, c'est que moi, un homme censé travailler dans l'« idéologie », j'avais des idées si vides et si erronées sur les questions fondamentales de l'homme et de la société. Moi, un père, je n'ai pas pu protéger ma fille unique des griffes du mal dont j'avais moi-même fait partie, même involontairement.

La tragédie, c'est que lorsque j'ai essayé de chercher justice pour ma fille, j'ai réalisé que la « justice » dans ce système n'était qu'un luxe, une autre farce.

(Il soupire, une profonde lassitude se lit sur son visage.)

Vous avez raison, c'est une tragi-comédie. Et j'y ai tenu un rôle, un rôle qui a sans doute fait rire certains par sa naïveté, et pleurer d'autres par sa douleur. Quand le rideau de velours de la scène de ma vie est tombé sur un ancien acte, et qu'un nouvel acte s'est ouvert ici, sur cette terre de liberté, je regarde en arrière et je ne vois que désolation et regret.

Mais peut-être que même d'une tragi-comédie, on peut tirer des leçons, n'est-ce pas ? Une leçon sur la vérité, sur la conscience, et sur le prix à payer pour le silence face au mal. C'est ce que j'essaie de faire, pour qu'au moins, le reste de ma vie ne soit plus une blague du destin.

Sophia Bell :

Oui, le passé est révolu et ne peut être changé... Mais si l'on suppose, et j'insiste sur le mot « supposer », que vous aviez la chance de remonter le temps, deux ou trois ans en arrière, et que vous pouviez changer une seule chose, que feriez-vous ? Pour votre fille, pour votre femme... que feriez-vous pour les aider ? Je ne connais pas bien votre situation familiale, si cela n'est pas trop indiscret ou personnel, pourriez-vous en partager quelques mots ?

M. Liu Siyuan :

(En entendant la question de Sophia, il reste silencieux un long moment, les yeux baissés, plongé dans une profonde réflexion. Sa main se serre doucement. C'est une question qui touche les recoins les plus intimes et les plus douloureux de son cœur.)

« Si je pouvais remonter le temps... et changer une seule chose... »

(Il répète, d'une voix presque murmurée, puis laisse échapper un long soupir pesant.)

C'est une question que je me suis posée un nombre incalculable de fois, Mademoiselle Sophia. Dans les longues nuits d'insomnie, dans les moments de solitude, les images du passé reviennent sans cesse, et cette question du « et si » tourmente mon esprit.

(Il relève la tête, son regard est un peu vague, comme s'il regardait vraiment vers un souvenir lointain.)

Si... si je pouvais retourner deux ou trois ans en arrière... quand Anran était encore là, quand les choses n'avaient pas encore atteint leur pire...

(Sa voix tremble légèrement.)

Je n'hésiterais pas une seule seconde.

La seule chose que je voudrais changer, ce n'est pas ma carrière, ni mon statut, mais mon attitude et mes actions envers ma fille, envers sa croyance.

Je... je m'assiérais avec elle, pour vraiment l'écouter. L'écouter parler du Falun Gong, des choses merveilleuses qu'elle ressentait, des valeurs d'Authenticité, de Compassion et de Tolérance qu'elle suivait. Je ne balayerais pas ses propos, je ne la sermonnerais pas de manière autoritaire en lui disant de renoncer par « souci pour son avenir », par « peur des conséquences pour la famille ». Je mettrais de côté tous les préjugés, toutes les peurs irrationnelles d'un homme qui a subi trop longtemps le lavage de cerveau du système.

e chercherais à comprendre avec elle. Je lirais ce livre, le « Zhuan Falun », que plus tard, bien trop tard, j'ai eu la chance de lire. J'essaierais de comprendre pourquoi une pratique spirituelle aussi paisible pouvait inspirer une telle peur au gouvernement.

Et le plus important, je prendrais son parti. J'utiliserais tout ce que j'ai, non pas pour la forcer à abandonner sa foi, mais pour la protéger, pour protéger sa liberté de croyance légitime. Même si je devais faire face à n'importe quoi, même si je devais renoncer à tout ce que

j'avais construit. Car rien n'est plus précieux que la sécurité et le bonheur de son propre enfant.

(Des larmes roulent à nouveau doucement sur ses joues. Il ne les essuie pas immédiatement.)

Quant à ma femme...

(Sa voix s'adoucit, une autre tristesse, plus douce mais non moins profonde, refait surface.)

Ma femme, elle s'appelait Shuquan. Une femme douce, une maîtresse d'école dévouée. Elle est décédée il y a plus de dix ans, d'un cancer, quand Anran n'avait que onze ans.

(Il sourit tristement.)

Si je pouvais revenir au temps où elle était encore en vie... ce que je voudrais faire, c'est sans doute passer plus de temps avec elle, l'écouter davantage, partager plus de choses. À l'époque, j'étais trop absorbé par ma carrière, par mes « grands idéaux », et j'ai souvent négligé les choses les plus simples, les plus proches. Shuquan avait une âme très pure, une très bonne intuition. Peut-être que si je m'étais plus ouvert à elle, elle m'aurait donné de sages conseils, m'aurait aidé à voir les choses de manière plus équilibrée.

Après sa mort, j'ai essayé de reporter tout mon amour sur Anran. Elle était tout ce que j'avais. C'est pourquoi la douleur de la perdre est devenue encore plus insupportable.

(Il regarde Sophia, son regard est sincère.)

Concernant ma situation familiale... il n'y a rien de très spécial ou de compliqué, mademoiselle. Nous étions une petite famille normale, qui s'aimait. Mes parents sont des paysans simples, restés à la campagne. Je suis fils unique. Après la mort de Shuquan, il ne restait plus que nous deux, père et fille, à nous soutenir mutuellement. Anran a toujours été très mature, très sage. Elle était une excellente élève, admise dans une prestigieuse université de la capitale. C'était ma plus grande fierté.

Mais c'est la distance géographique, et peut-être aussi la différence de perception à ce moment-là, qui m'ont empêché de la comprendre et de la protéger à temps lorsque la tempête s'est levée.

(Il soupire, un regret infini.)

Si seulement... si seulement je pouvais recommencer. Mais la vie n'a pas de « si », n'est-ce pas ? On peut seulement essayer de mieux vivre avec ce qu'il nous reste, et espérer que nos erreurs serviront de leçon aux autres.

Sophia Bell :

Donc, lorsque vous avez appris que votre fille pratiquait le Falun Gong, vous considérez que vous avez manqué l'occasion de la comprendre à temps et que vous n'aviez pas de plan concret pour l'aider ?

Pensez-vous que si vous n'aviez pas été un fonctionnaire du gouvernement, si vous n'aviez pas eu d'adversaires politiques, votre fille n'aurait peut-être pas connu une telle tragédie ? Je veux dire, semble-t-il que votre fille a été, en partie, une victime de la guerre de pouvoir que vous n'avez pas réalisée plus tôt ?

M. Liu Siyuan :

(En écoutant chaque mot de Sophia, son visage se durcit, les rides se creusent. Il hoche lentement la tête, un aveu amer.)

C'est exact, Mademoiselle Sophia. Quand Anran m'a parlé pour la première fois de sa pratique du Falun Gong, ma réaction à l'époque... en y repensant maintenant, j'ai vraiment honte et je le regrette. Je n'ai pas écouté avec un cœur ouvert, mais avec la peur d'un fonctionnaire, avec des préjugés profondément ancrés dans mon subconscient. Je m'inquiétais pour son « avenir », je

craignais les « conséquences » pour ma carrière, je redoutais les choses vagues que la propagande du système avait semées.

Au lieu de chercher à savoir, au lieu d'essayer de comprendre pourquoi une jeune fille aussi intelligente et instruite qu'Anran avait choisi cette voie, je me suis empressé de la dissuader, de manière même un peu autoritaire, tout en essayant de paraître doux. J'ai manqué une occasion en or d'accompagner mon enfant, de la comprendre. C'est l'un de mes plus grands regrets. À ce moment-là, je n'avais aucun « plan concret » pour l'aider de la manière dont elle en avait besoin, parce que je ne comprenais pas moi-même ce dont elle avait besoin, je ne comprenais pas la nature du problème. Je ne pensais qu'à la manière de la garder « en sécurité » selon ma vision limitée, c'est-à-dire en lui faisant abandonner le Falun Gong.

(Il s'arrête, prend une profonde inspiration. La deuxième question de Sophia touche à un autre aspect, une vérité cruelle à laquelle il a également dû faire face.)

Quant à savoir si ma fille a été victime de la guerre de pouvoir dans laquelle j'étais entraîné...

(Sa voix s'assombrit, une indignation sourde est perceptible.)

C'est une chose que j'ai douloureusement réalisée plus tard, lorsque tout a éclaté, lorsqu'un ancien subordonné a risqué sa vie pour me révéler les tenants et les aboutissants.

Comme vous le dites, il est probable qu'Anran, en partie, soit devenue un pion, un point faible que mes adversaires politiques ont exploité pour porter le coup de grâce. Quand ils ont appris que j'étais pressenti pour un poste plus élevé, ils ont cherché frénétiquement un moyen de me faire tomber. Et le fait qu'Anran pratique le Falun Gong, dans le contexte d'une persécution acharnée, est devenu le prétexte parfait.

Ils ont délibérément monté l'affaire en épingle, ont fait des rapports à leurs supérieurs, ont créé une pression. Son arrestation rapide et brutale, puis mon exclusion du Parti et la perte de toutes mes fonctions en si peu de temps, tout cela faisait partie d'un plan méticuleusement calculé. Leur objectif était de m'éliminer de la scène politique, et ils ont réussi.

(Il serre le poing, l'indignation et l'impuissance se lisent dans ses yeux.)

À l'époque, j'étais trop concentré sur mon travail d'expert, sur mes « idéaux », et je manquais de vigilance, de flair face aux intrigues et aux manœuvres de la politique. Je n'avais pas réalisé que ma promotion, mon refus de

m'aligner sur une faction, étaient une épine dans le pied de beaucoup. J'étais trop naïf, pensant qu'il suffisait de bien faire son travail, de se dévouer, pour être reconnu.

Et Anran... mon innocente enfant... a payé le prix du manque de flair politique, de la naïveté de son père. Si je n'avais pas été un « fonctionnaire », si je n'avais pas été dans leur « ligne de mire », peut-être... peut-être qu'Anran n'aurait pas été autant remarquée, ne serait pas devenue une cible si rapidement et si cruellement. Bien que la persécution du Falun Gong soit une réalité, et que tout pratiquant soit en danger, le cas de ma fille a clairement été accéléré, aggravé par le facteur politique qui me visait.

(Il soupire, une tristesse infinie.)

C'est une vérité amère, un fardeau de culpabilité que je porterai toute ma vie. Non seulement j'ai échoué à protéger ma fille de la perversité du régime, mais je l'ai aussi involontairement précipitée dans le tourbillon de sales luttes de pouvoir.

Je ne m'en suis pas rendu compte assez tôt, Mademoiselle Sophia. Et quand j'ai compris, il était déjà trop tard.

Sophia Bell :

Oui, je suis au courant de la persécution du Falun Gong qui dure depuis plus de 20 ans, mais d'après ce que j'observe, tous les pratiquants ne sont pas arrêtés par la police, même si presque 100% d'entre eux sont surveillés. Il semble qu'ils ne ciblent que certains cas spécifiques, par exemple les pratiquants qui jouent un rôle important, ou ceux qu'ils considèrent comme « obstinés », ou d'autres cas particuliers comme celui de votre fille...

M. Liu Siyuan :

(Il écoute l'analyse de Sophia et hoche lentement la tête, le visage songeur.)

Vous avez raison, Sophia. Votre observation est très proche de la réalité que j'ai eu l'occasion de découvrir et de comprendre plus tard. La persécution du Falun Gong, bien que globale et brutale, est menée avec certaines « tactiques » et en ciblant des « points névralgiques ».

Il est vrai que tous les pratiquants ne sont pas arrêtés immédiatement. Mais comme vous le dites, la quasi-totalité d'entre eux est surveillée, contrôlée, et subit des harcèlements à divers degrés. Cela va des « visites » régulières de la police du quartier, à la pression sur le lieu de travail, aux restrictions de voyage, en passant par la confiscation de livres et de documents, et les menaces

envers leurs proches... C'est une atmosphère de tension, suffocante, dans laquelle ils doivent vivre au quotidien.

Quant aux arrestations, il est vrai qu'ils ciblent souvent des « cas emblématiques », comme vous l'analysez :

Premièrement, ceux qui jouent un rôle important : ce sont ceux qu'ils considèrent comme des « coordinateurs », des « responsables » de groupes de pratiquants locaux. En les arrêtant, ils cherchent à démanteler les groupes de pratique, à couper les communications et à semer la peur parmi les autres.

Deuxièmement, les « obstinés » : ce sont les pratiquants qui restent fermes dans leur foi, qui refusent de se « transformer » (c'est-à-dire de renoncer à la pratique, d'écrire des déclarations de repentir, voire de calomnier le Falun Gong) malgré la torture, les flatteries ou les menaces. Ils sont considérés comme des « éléments récalcitrants » qui doivent être sévèrement punis pour l'exemple. Beaucoup d'entre eux écopent de très lourdes peines de prison, ou sont envoyés dans des camps de travaux forcés ou des centres de « lavage de cerveau » pour de longues périodes.

Troisièmement, ceux qui osent élever la voix, qui osent exposer la vérité : ce sont les pratiquants courageux qui collectent des preuves de la persécution, des actes de torture, puis cherchent à les envoyer à l'étranger ou à les diffuser dans le pays. Le régime les déteste

particulièrement et cherche par tous les moyens à les faire taire.

Et quatrièmement, d'autres « cas particuliers » : comme le cas d'Anran, ma fille. Elle n'était ni une « coordinatrice », ni une personne ayant un rôle très en vue dans la communauté des pratiquants. Mais elle était la fille d'un fonctionnaire dans la « ligne de mire ». L'arrestation d'Anran servait plusieurs objectifs : dissuader les autres pratiquants, me frapper directement, et constituer un « succès » à rapporter pour ceux qui voulaient s'attirer les faveurs de leurs supérieurs.

(Il soupire, une expression amère.)

Ils disposent d'un appareil de surveillance gigantesque et sophistiqué. Ils établissent des listes, classifient les pratiquants. Ils ont des « quotas » à remplir en matière de « transformation » ou d'arrestations. Parfois, les arrestations sont aussi aléatoires, pour « remplir les quotas », ou lors de « campagnes » de répression intensives.

Dans un système où la loi n'est qu'un outil, sans surveillance indépendante, l'arbitraire et la brutalité peuvent frapper à tout moment, n'importe qui est considéré comme « problématique ».

Ma fille, Anran, est probablement tombée dans cette catégorie de « cas particulier ». Une étudiante brillante, fille d'un fonctionnaire (bien qu'en partie en disgrâce), qui restait ferme dans sa croyance. Elle est devenue une cible trop « parfaite » pour ceux qui voulaient se faire bien voir et pour ceux qui voulaient m'abattre.

(Il reste silencieux un moment, regardant par la fenêtre, le regard lointain et douloureux.)

C'est un combat inégal, Mademoiselle Sophia. D'un côté, il y a tout un appareil d'État colossal, avec la police, les services secrets, les prisons, les médias... et de l'autre, de simples citoyens, les mains nues, avec pour seule arme leur foi en Authenticité, Compassion, Tolérance. Et dans ce combat, des gens comme Anran sont devenus des victimes.

Sophia Bell :

Je ne comprends pas encore très bien ce que vous voulez dire. Si, dans cette situation, vous aviez mieux compris votre fille, si vous l'aviez soutenue dans sa pratique, et même si vous aviez vous-même commencé à pratiquer avec elle... qu'auriez-vous fait pour vous protéger, elle et vous ? Ou bien, si vous aviez eu plus d'« expérience politique » ou de « flair politique » et aviez pu voir clair

dans le jeu de vos adversaires, connaître leurs complots à l'avance, qu'auriez-vous fait ? Auriez-vous fait un compromis avec eux, voire demandé à vous retirer volontairement de la scène politique ? Ou y avait-il une autre solution claire ?

M. Liu Siyuan :

(Il écoute les questions hypothétiques de Sophia et reste songeur un long moment. Ce sont des questions qui le tourmentent, qui le torturent. Il croise les doigts, baisse le regard, puis le relève lentement.)

Vous posez des questions très profondes, Sophia, des questions qui touchent aux « bifurcations » que ma vie n'a pas prises, ou n'a pas pu prendre. Il est très difficile de dire avec certitude ce que j'aurais fait dans ces situations hypothétiques, car la réalité est toujours bien plus complexe. Mais en me basant sur ce que j'ai vécu et compris par la suite, je peux partager mes réflexions.

Si j'avais mieux compris ma fille, si je l'avais soutenue dans sa pratique, et même si j'avais pratiqué avec elle...

(Un sourire triste effleure ses lèvres.)

C'est un « si » magnifique, mais aussi plein de défis. D'abord, sur le plan spirituel : je crois que si le père et la fille partageaient la même foi, s'ils marchaient sur le

même chemin de cultivation, notre lien aurait été encore plus profond. Nous aurions pu nous soutenir, nous encourager, affronter les difficultés ensemble. Cela aurait été une immense source de force spirituelle. Anran ne se serait pas sentie seule, et j'aurais moi-même trouvé la paix et le vrai sens de la vie plus tôt.

Quant à la protection : c'est la partie la plus difficile.

Premièrement, j'aurais été plus prudent : si j'avais compris la nature de la persécution, nous aurions été plus discrets dans nos actions. Peut-être aurions-nous évité de pratiquer dans des lieux trop visibles, conservé les livres et les documents avec plus de soin, limité les contacts avec des personnes peu fiables.

Deuxièmement, j'aurais cherché une aide juridique (même si elle était fragile) : même en sachant que la loi en Chine n'est qu'un outil, avec une préparation préalable, il aurait été possible de contacter des avocats des droits de l'homme courageux (bien qu'ils soient très peu nombreux et eux-mêmes en grand danger) pour obtenir des conseils, en cas de problème.

Troisièmement, je me serais préparé au pire : nous aurions peut-être dû envisager de quitter le pays plus tôt, avant qu'il ne soit trop tard. C'est une décision extrêmement difficile, car quitter sa patrie n'est jamais facile. Mais si la sécurité et la liberté de croyance sont la priorité, cela aurait pu être un choix nécessaire.

Quatrièmement, j'aurais exposé la vérité : si l'occasion et la préparation le permettaient, collecter discrètement des preuves de la persécution, des violations des droits de l'homme, et chercher à les diffuser à l'international est aussi une façon de se protéger, bien que très risquée. Car lorsque l'affaire est connue à l'étranger, le régime peut devenir un peu plus prudent.

Si j'avais eu plus de « flair politique », si j'avais vu clair dans le complot de mes adversaires...

C'est une autre situation, plus axée sur les luttes de pouvoir.

Me retirer volontairement de la scène politique : c'est une très forte possibilité. Si j'avais réalisé que je n'étais qu'un pion, que mon « intégrité » et mon « non-alignement » étaient devenus une faiblesse, et que ces luttes de pouvoir pouvaient mettre ma famille en danger, j'aurais probablement choisi de me retirer plus tôt. Peut-être en demandant une mutation à un poste moins important, ou même en abandonnant la politique pour retourner à la recherche ou à l'enseignement pur. La sécurité de ma famille, en particulier d'Anran, aurait été la priorité absolue.

Faire un compromis ? C'est un choix difficile et je ne suis pas sûr que j'aurais pu le faire, surtout si ce compromis allait à l'encontre de mes principes moraux. Mais si un « compromis » à un certain niveau (par exemple, ne pas

être trop en vue, ne pas leur disputer le pouvoir) pouvait assurer la tranquillité de ma famille, j'aurais peut-être dû l'envisager, même à contrecœur. Cependant, avec la nature de ces individus, il est difficile de croire en un « compromis » durable.

Chercher des alliés (si possible) : en politique, tout le monde n'est pas mauvais. S'il avait été possible de trouver des personnes partageant les mêmes idées, des gens également mécontents de la situation, s'allier aurait pu créer un certain contrepoids, bien que ce soit très difficile et dangereux. Mais c'est une voie très risquée.

Préparer une porte de sortie : parallèlement à toute action, préparer un « plan B » – c'est-à-dire trouver un moyen de quitter le pays si la situation devenait trop dangereuse – aurait été également essentiel. Le flair politique ne sert pas seulement à riposter, mais aussi à savoir quand il faut « fuir » pour préserver sa vie et des valeurs plus importantes.

(Il soupire.)

C'est facile à dire, Mademoiselle Sophia. Dans une situation réelle, avec d'innombrables pressions, des informations contradictoires et des contraintes complexes, prendre la bonne décision est extrêmement difficile.

Mais il y a une chose dont je suis certain : si je pouvais recommencer, je placerais la sécurité et le bonheur d'Anran, sa liberté de croyance, au-dessus de toutes mes ambitions de carrière ou des « idéaux » illusoire que j'ai poursuivis. C'est peut-être là le « flair » le plus important qu'un père, qu'un être humain, doit avoir.

Et peut-être que si j'avais agi ainsi, même si ma vie aurait été différente, sans « statut », sans « pouvoir », au moins, je n'aurais pas à vivre dans le tourment et le regret infini que je ressens aujourd'hui.

Sophia Bell :

Oui, je ressens aussi que dans cette situation réelle, il aurait été très difficile de trouver une solution parfaite... mais dans votre hypothèse, le fait que vous puissiez donner la priorité à la sécurité et au bonheur de votre fille, à sa liberté de croyance, au-dessus de toutes vos ambitions de carrière ou de vos « idéaux »... c'est une décision qui exige un très grand sacrifice, et je pense que peu de gens feraient ce choix...

M. Liu Siyuan :

(Il écoute Sophia, hoche doucement la tête, un sourire triste sur les lèvres. Son regard est lointain, empreint de

compréhension et aussi de tristesse pour les choix auxquels les êtres humains sont souvent confrontés.)

Vous avez tout à fait raison, Sophia. Une telle décision, placer la sécurité et la liberté d'un proche au-dessus de toutes ses ambitions personnelles, de tous les « idéaux » enjolivés, exige un sacrifice immense. Et dans la société où j'ai vécu, où la carrière, le statut, l'« avenir » sont souvent prioritaires, où l'on vous apprend à sacrifier le petit pour le grand, l'individu pour le collectif (bien que la nature de ce « collectif » soit une autre question)... il est vrai que peu de gens feraient ce choix. Ou peut-être, peu de gens oseraient faire ce choix.

(Il s'arrête un instant, sa voix est pensive.)

Quand j'étais encore dans les rouages du système, j'ai moi-même été témoin, et même en partie acteur, de cette mentalité. Les gens sont prêts à sacrifier leur santé, leur temps familial, et même leur conscience, pour obtenir un poste plus élevé, un peu plus de pouvoir, un peu plus de profit. Les gens ont peur d'être laissés pour compte, peur d'être considérés comme « manquant d'ambition », peur de ne pas répondre aux « attentes de l'organisation ».

Cet engrenage emporte les gens, les aveugle, endurecit leur cœur. On en oublie progressivement les vraies valeurs de la vie, on oublie l'amour, l'attention pour les êtres les plus chers. Les enfants peuvent devenir un «

investissement » pour l'avenir, la famille peut devenir un « arrière-front » au service de la carrière.

(Il soupire, une profonde tristesse.)

J'ai été comme ça, moi aussi, à un certain degré. J'étais fier de mes réussites professionnelles, j'avais placé beaucoup d'espoirs en Anran comme une sorte de continuité. Et quand Anran a choisi une voie « différente », une voie que je jugeais « dangereuse » et « sans avenir » selon les standards de cette société, ma première réaction a été la peur, le désir qu'elle change.

Ce n'est que lorsque j'ai tout perdu, lorsque j'ai perdu ce que j'avais de plus précieux, que j'ai réalisé avec douleur que toutes ces choses « sublimes », ces « ambitions », ces « idéaux » que j'avais poursuivis, s'ils n'apportaient pas un bonheur et une paix réels à ceux que j'aimais, n'étaient qu'insignifiance, qu'éphémère.

(Il regarde Sophia droit dans les yeux, son regard est sincère et un peu plus serein.)

Ce sacrifice, oui, il exige beaucoup. Il exige de renoncer à son ego, de renoncer aux illusions de la renommée, du statut. Il exige d'avoir le courage d'aller à contre-courant, d'accepter d'être considéré comme un « raté » aux yeux du monde selon les normes conventionnelles.

Mais maintenant, une fois « réveillé », après avoir connu le fond de la douleur et du regret, je suis convaincu que si je pouvais vraiment recommencer, je n'hésiterais pas à faire ce sacrifice. Car, en fin de compte, qu'est-ce qui est vraiment important ? Un poste élevé, une vaine réputation, ou le sourire de sa fille, la paix intérieure de ceux qu'on aime ?

Peut-être que ce n'est que lorsqu'on a traversé des pertes immenses que l'on peut distinguer plus clairement l'or du laiton, les valeurs éternelles des fastes éphémères.

Et je crois aussi que, même si peu de gens choisiraient cette voie dans ces circonstances, il y a encore des pères, des mères, des gens ordinaires, qui ont fait et font silencieusement des choses extraordinaires par amour, par conscience, malgré tous les risques. Ils sont les lueurs d'espoir dans une société encore bien sombre. Et leur histoire, elle aussi, doit être racontée, doit être connue.

Sophia Bell :

Oui, ainsi, pour faire ce choix, il semble que pour vous, une fois éveillé et ayant vu clair, la décision aurait été plus facile à prendre...

Mais il y a une chose : quand les lecteurs liront vos propos, la plupart se demanderont sans doute : pourquoi

votre vision du monde a-t-elle changé après avoir lu les livres du Falun Gong ? Pourquoi des gens comme votre fille restent-ils si fermes et si dévoués dans leur pratique, dans un environnement de prohibition, de persécution, où le risque d'être arrêté et de subir des prélèvements d'organes est omniprésent ? En d'autres termes, qu'est-ce que le Falun Gong a de si précieux pour que tant de gens soient prêts à tout sacrifier pour lui ?

M. Liu Siyuan :

(En entendant les questions de Sophia, il hoche lentement la tête. Un sourire léger, serein mais aussi empreint de gravité, apparaît sur ses lèvres. Il sait que ce sont des questions cruciales, celles que beaucoup de gens de l'extérieur se poseront, voire mettront en doute.)

Vous posez des questions très importantes, Sophia. Ce sont aussi les questions que je me suis moi-même posées, avant d'avoir vraiment cherché à comprendre. Et je comprends que pour ceux qui n'ont jamais eu de contact, jamais eu d'expérience, il est difficile d'imaginer pourquoi une pratique spirituelle peut changer une personne si profondément, et pourquoi tant de gens sont prêts à affronter le danger, et même à sacrifier leur vie, pour protéger leur foi.

(Il s'arrête un instant, comme pour choisir ses mots avec le plus grand soin.)

Concernant la raison pour laquelle ma vision du monde a changé après avoir lu les livres du Falun Gong, en particulier le « Zhuan Falun »...

Auparavant, comme je l'ai partagé, j'étais un pur matérialiste dialectique, formé et travaillant dans un environnement qui valorisait la science empirique et considérait tout ce qui touchait à la spiritualité ou à la croyance comme de la « superstition ». Ma vision du monde était construite sur les théories de la lutte des classes, du développement linéaire de l'histoire, et sur l'idée que l'homme pouvait maîtriser la nature et la société par son intellect et sa volonté.

Quand j'ai lu le « Zhuan Falun », c'était au début par curiosité, avec le désir de découvrir ce qui avait tant passionné ma fille et tant d'autres, et ce qui avait poussé le gouvernement à une répression si féroce. Mais plus je lisais, plus j'étais bouleversé.

Ce livre m'a ouvert un monde complètement différent, une nouvelle vision de l'univers et de la vie humaine que je n'avais jamais imaginée. Il ne parlait pas seulement de qigong ou de santé, mais il expliquait de manière profonde et systématique l'origine de l'univers, l'existence de différentes dimensions, l'existence des Divinités et des Bouddhas, la relation entre la matière et l'esprit, le but véritable de la vie humaine, la loi de cause à effet, la réincarnation...

Au début, pour un matérialiste comme moi, ces concepts

pouvaient être difficiles à accepter. Mais les explications dans le livre étaient incroyablement logiques, cohérentes, et répondaient à de nombreuses grandes questions de la vie auxquelles la science empirique moderne est encore incapable de répondre, ou qu'elle évite délibérément. Cela n'entraînait pas en conflit avec la véritable science, mais au contraire, cela ouvrait de nouveaux horizons à la connaissance.

Plus important encore, le « Zhuan Falun » enseigne aux gens à être bons, vraiment bons, selon le principe de l'univers : Authenticité – Compassion – Tolérance (Zhen-Shan-Ren).

Quand j'ai comparé ces principes à la réalité de la société dans laquelle je vivais, avec ses mensonges, ses intrigues, son égoïsme, ses luttes intestines dont j'avais été témoin et même partie prenante, j'ai vu un contraste immense. J'ai réalisé que les valeurs morales prônées par le Falun Gong étaient précisément le remède dont la société chinoise avait désespérément besoin, le fondement pour construire une société véritablement civilisée et harmonieuse.

Ce ne fut pas un « changement » forcé de vision du monde, mais une « ouverture » naturelle de l'intérieur. Les philosophies matérialistes auxquelles je croyais sont soudain devenues superficielles, limitées. J'ai commencé à voir les choses plus profondément, avec de multiples dimensions. J'ai compris que derrière les manifestations

matérielles visibles, il y a des lois invisibles mais extrêmement puissantes qui régissent tout.

Concernant la raison pour laquelle des gens comme Anran restent si fermes dans leur pratique dans un environnement aussi hostile, je pense qu'il y a plusieurs raisons principales :

Premièrement, l'expérience personnelle des bienfaits du Falun Gong : la plupart des gens qui commencent le Falun Gong ressentent des changements positifs remarquables sur leur santé physique et mentale. Les maladies diminuent ou disparaissent, le caractère devient plus doux et joyeux, les relations familiales et sociales s'améliorent. Quand on a vraiment fait l'expérience de ces bienfaits, la foi devient très solide.

Deuxièmement, la compréhension de la Vérité : comme je l'ai dit, le Falun Gong n'est pas seulement une méthode de qigong pour la santé, c'est une Grande Loi de cultivation du corps et de l'esprit, qui aide les gens à comprendre le sens de la vie et les lois de l'univers. Quand on a compris que c'est la Vérité, la voie juste pour retourner à son origine, aucune difficulté, aucun danger ne peut vous ébranler. On comprend que ce que l'on poursuit est extrêmement noble et précieux.

Troisièmement, la force d'Authenticité-Compassion-Tolérance : ce sont ces principes mêmes qui leur donnent

la force de faire face à la persécution. « Authenticité » les aide à ne pas mentir, à ne pas céder aux exigences déraisonnables. « Compassion » les aide à garder un cœur bienveillant même envers leurs persécuteurs, à ne pas répondre à la violence par la violence. « Tolérance » les aide à endurer les épreuves, les tortures cruelles, tout en maintenant leur foi.

Quatrièmement, la responsabilité envers la communauté et l'avenir : de nombreux pratiquants de Falun Gong sentent qu'ils ont la responsabilité de dire la vérité sur la persécution, pour que les gens ne soient pas trompés par la propagande mensongère, et pour protéger les belles valeurs pour les générations futures. Ils croient que leur persévérance contribuera à faire reculer le mal et à faire triompher la justice.

En résumé, Mademoiselle Sophia, le Falun Gong n'apporte pas seulement la santé, mais plus important encore, il apporte aux gens un éveil moral, une élévation spirituelle, un espoir en l'avenir. Il répond aux questions les plus profondes sur la vie et l'univers que chacun de nous se pose plus ou moins. C'est à cause de ces valeurs immenses et authentiques que beaucoup de gens, comme Anran, ont été prêts à tout sacrifier pour protéger leur foi.

Ce n'est pas de l'aveuglement, mais un choix conscient, basé sur une compréhension et une expérience profondes.

Et c'est aussi quelque chose que, avant d'avoir vraiment cherché à comprendre, je n'aurais jamais pu saisir.

Sophia Bell :

Oui, merci pour cette réponse qui est à la fois analytique et synthétique... Personnellement, je suis en phase avec ce que vous dites, j'ai aussi lu le livre « Zhuan Falun », et il a provoqué en moi de profondes vibrations mentales et idéologiques... Mais beaucoup de nos lecteurs n'ont jamais lu ce livre, donc, pouvoir l'expliquer en quelques phrases n'est pas à la portée de tout le monde...

Alors, y aurait-il une manière plus simple et plus vivante de l'exprimer ? Par exemple, à travers des actions, des paroles ou des événements impliquant des pratiquants de Falun Gong dont vous avez été témoin et qui vous ont inspiré le respect ?... Quand votre fille a été arrêtée, avez-vous reçu une aide concrète de leur part ?

M. Liu Siyuan :

(Il écoute les réflexions de Sophia et hoche doucement la tête. Il comprend qu'expliquer les valeurs profondes d'une pratique spirituelle à ceux qui n'ont jamais eu de contact avec elle n'est pas chose aisée.)

Vous avez tout à fait raison, Sophia. Il est vrai qu'en quelques mots d'analyse, il est difficile pour ceux qui n'ont jamais lu le « Zhuan Falun », ni rencontré de pratiquants, de ressentir toute la profondeur et la force du Falun Gong. Peut-être que des histoires concrètes, des actions réelles dont j'ai été témoin, aideront les gens à se faire une idée plus claire.

(Il reste silencieux un instant, comme s'il se remémorait les souvenirs, les personnes qui ont traversé sa vie après la tragédie.)

Après l'arrestation d'Anran, et surtout après avoir perdu toutes mes fonctions, avoir été abandonné par mes amis et collègues, ma vie a sombré dans une période sombre et désespérée. Je me sentais abandonné par le monde entier. C'est à ce moment-là que des pratiquants de Falun Gong, ceux auxquels je n'avais même pas prêté attention auparavant, ou sur qui j'avais un regard biaisé, sont venus me trouver de leur propre initiative.

La première chose qui m'a inspiré le respect chez eux, c'est leur courage et leur altruisme. Ils savaient qui j'étais, ils savaient que j'avais fait partie du système qui les persécutait, ils savaient que me contacter pouvait leur apporter des risques. Mais ils sont quand même venus, sans aucune crainte. Ils ne sont pas venus pour me reprocher quoi que ce soit, ni pour exiger quoi que ce soit, mais pour partager, pour me réconforter.

Une autre chose, c'est leur patience et leur compassion. Quand ils me parlaient du Falun Gong, de la vérité sur la persécution, ils n'essayaient jamais de m'imposer leurs idées, ils ne montraient aucune amertume ni haine. Ils parlaient calmement, posément, présentant des preuves, des arguments avec patience, même lorsque j'étais encore plein de doutes, et même lorsque mes premières paroles n'étaient pas très amicales. Ils ne semblaient pas se soucier de mon attitude, mais se concentraient uniquement sur le fait de m'aider à comprendre la vérité.

Quand Anran a été arrêtée, il est vrai qu'ils ont beaucoup essayé de m'aider, alors qu'eux-mêmes faisaient face à d'innombrables difficultés.

Certains pratiquants ont tenté d'utiliser leurs maigres relations pour obtenir des nouvelles d'Anran, pour savoir où elle était détenue, comment elle allait. Ils m'ont même présenté quelques avocats courageux des droits de l'homme, ceux qui étaient prêts à prendre des affaires « sensibles » comme celle-ci, tout en sachant que les chances de succès étaient très faibles et les risques pour eux-mêmes, immenses.

Pendant les jours où j'étais au plus bas, ils venaient me rendre visite régulièrement, m'apportaient un peu de nourriture, s'asseyaient en silence pour m'écouter, ou restaient simplement à mes côtés. Certains n'étaient que de simples travailleurs, menant une vie modeste, mais ils

étaient prêts à partager le peu qu'ils avaient. Cette sincérité, cette simplicité, a touché mon cœur.

C'est l'un d'entre eux, une femme d'âge mûr à l'air très bienveillant, qui m'a donné le livre « Zhuan Falun ». Elle m'a dit que peut-être, la lecture m'aiderait à trouver la paix et les réponses à mes questions. Elle n'a pas insisté, elle a juste suggéré gentiment.

Je me souviens d'une fois, alors que j'étais au bord du désespoir, prêt à tout abandonner, un jeune pratiquant m'a dit : « Oncle Liu, ne vous découragez pas. La lumière viendra. Nous devons croire en la justice, même si elle arrive tard. L'important est de garder la bonté dans notre cœur, de ne pas laisser le mal nous rendre comme lui. » Ces mots, venant d'un jeune homme qui faisait face à une persécution brutale, m'ont profondément ému et m'ont beaucoup fait réfléchir.

Ou un autre pratiquant, un homme plus âgé, qui avait été sauvagement torturé en prison, mais qui, en me voyant, ne montrait aucune rancune. Il a seulement dit qu'il espérait que ceux qui commettaient ces crimes se réveilleraient bientôt, car ils détruiraient aussi leur propre avenir. Une telle tolérance, dans de telles circonstances, m'a vraiment forcé au respect.

Ces actions, ces paroles, bien que modestes, témoignaient d'une force intérieure extraordinaire, d'une

bonté que rien ne pouvait éteindre. Ils ne parlaient pas seulement d'Authenticité-Compassion-Tolérance, ils vivaient selon ces principes, même dans les conditions les plus extrêmes.

Ce sont ces choses, Mademoiselle Sophia, qui ont progressivement fait fondre la glace dans mon cœur, qui m'ont forcé à tout réévaluer, et qui m'ont finalement donné le courage de commencer à étudier sérieusement le Falun Gong. Ils m'ont montré que même dans les ténèbres les plus désespérées, il y a toujours des gens qui portent en eux la lumière de la foi et de la bonté. Et c'est cette lumière qui a le pouvoir de toucher les cœurs de la manière la plus durable.

Sophia Bell :

Alors, en comparaison avec la propagande du Parti communiste chinois sur le Falun Gong, en quoi est-ce différent de ce que vous avez réellement vécu ou observé ?

M. Liu Siyuan :

(À cette question, un sourire triste et presque ironique effleure ses lèvres. Il secoue doucement la tête.)

« Différent »... ce mot n'est peut-être pas assez fort pour le décrire, Mademoiselle Sophia. Il faudrait dire que c'est totalement opposé, comme le jour et la nuit, comme le blanc et le noir. Ce que j'ai réellement vécu et observé chez les pratiquants de Falun Gong, et plus tard ce que j'ai ressenti moi-même en commençant à pratiquer, est en opposition absolue avec les mensonges et les calomnies que le Parti communiste chinois a déversés et continue de déverser chaque jour.

(Il prend une profonde inspiration, comme pour se préparer à exposer ces contradictions.)

Concernant la prétendue « superstition, anti-science » :

La propagande du PCC : Ils décrivent le Falun Gong comme une superstition qui va à l'encontre de la science, qui pousse les gens à refuser les traitements médicaux, conduisant à la mort. Ils essaient de créer l'image de pratiquants ignorants et arriérés.

La réalité que j'ai observée et vécue : J'ai vu de nombreux pratiquants qui sont des intellectuels, des diplômés de haut niveau, y compris des scientifiques, des médecins, des ingénieurs, des professeurs... comme ma propre fille, Anran. Ils ne sont pas venus au Falun Gong par ignorance, mais après une recherche et une réflexion approfondies. Moi-même, qui ai travaillé dans la recherche scientifique, en lisant le « Zhuan Falun », j'ai

trouvé que ses explications n'étaient pas en conflit avec la véritable science, mais ouvraient au contraire des perspectives plus profondes sur l'univers et l'être humain. Le Falun Gong met l'accent sur la cultivation du caractère, tout en pratiquant des exercices doux, ce qui améliore la santé de manière globale. De nombreuses personnes ont guéri de maladies incurables après avoir commencé à pratiquer, c'est un fait dont j'ai été témoin. Ils ne rejettent pas la médecine moderne, mais comprennent que la cultivation est une autre voie, à un niveau plus élevé, pour atteindre la santé et l'élévation spirituelle.

Concernant la prétendue « organisation politique, visant à renverser le gouvernement » :

La propagande du PCC : Ils calomnient constamment le Falun Gong en le qualifiant d'organisation politique complotant pour renverser le Parti communiste, manipulée par des « forces hostiles étrangères ». C'est le principal prétexte qu'ils utilisent pour légitimer la persécution.

La réalité que j'ai observée et vécue : Le Falun Gong n'a aucune structure organisationnelle rigide comme un parti politique. Il n'y a pas de liste de membres, pas de frais, pas de hiérarchie, pas de bureaux. Les gens viennent pratiquer les exercices et étudier la Loi de leur plein gré. Les enseignements de Maître Li Hongzhi, le

fondateur du Falun Gong, sont tous publics et se concentrent uniquement sur la manière de cultiver son caractère, d'élever sa moralité, sans un seul mot incitant au renversement ou à l'opposition au gouvernement. Le fait que les pratiquants élèvent la voix pour protester contre la persécution, pour clarifier la vérité, est un droit légitime à l'autodéfense pour des personnes persécutées, ce n'est pas « faire de la politique ». Ils souhaitent seulement un environnement libre pour pratiquer, rien de plus. C'est la persécution irrationnelle du PCC qui les a poussés à s'exprimer.

Concernant le prétendu « trouble à l'ordre social, dangerosité » :

La propagande du PCC : Ils ont mis en scène des incidents comme la fausse « auto-immolation de la place Tiananmen » pour diffamer le Falun Gong, attribuant aux pratiquants des comportements extrémistes, violents, dangereux pour la société.

La réalité que j'ai observée et vécue : Les pratiquants de Falun Gong que j'ai rencontrés sont tous des gens paisibles, bienveillants, qui s'efforcent de vivre selon les principes d'Authenticité-Compassion-Tolérance. Ils traitent bien les autres, sont responsables envers leur famille et leur travail. Même face à l'injustice, aux coups, à la torture, ils gardent une attitude pacifique, ne répondant pas à la violence par la violence. Ils ne font

que des appels pacifiques, déploient des banderoles, distribuent des dépliants pour clarifier la vérité. Comment de telles personnes pourraient-elles « troubler l'ordre social » ? C'est l'appareil de persécution du PCC qui est la véritable source d'instabilité, de peur et de division dans la société.

Concernant le prétendu « lavage de cerveau, contrôle mental » :

La propagande du PCC : Ils prétendent que le Falun Gong « lave le cerveau » des pratiquants, les rendant confus, les poussant à abandonner leur famille et leur travail.

La réalité que j'ai observée et vécue : Le Falun Gong est tout le contraire. Il aide les gens à devenir plus clairs, plus sages, à mieux comprendre le sens de la vie. Les pratiquants vivent une vie normale au sein de la société, ils travaillent, s'occupent de leur famille. Ils remplissent même mieux ces rôles car leur caractère s'est élevé, ils savent penser aux autres. Personne n'est forcé de croire ou de suivre. Tout est volontaire, basé sur la compréhension et l'expérience de chacun. Ce qui pratique réellement le « lavage de cerveau », c'est le système de propagande du PCC, qui a bourré la tête des gens d'informations fausses et de haines sans fondement.

(Il soupire, une lueur de tristesse passe dans son regard.)

Cette différence, Mademoiselle Sophia, est si grande qu'elle me dégoûte des mensonges auxquels j'ai pu croire, même en partie. Elle me montre aussi la puissance terrifiante d'un appareil de propagande, capable de transformer le blanc en noir, de faire de gens bienveillants les ennemis du peuple aux yeux de beaucoup.

Et le plus douloureux, c'est que ce sont précisément ces mensonges qui ont créé un épais brouillard, dissimulant la vérité, et permettant au crime de prélèvement forcé d'organes sur des pratiquants de Falun Gong et d'autres prisonniers de conscience de se produire pendant si longtemps sans être largement dénoncé.

C'est pourquoi dire la vérité, bien que difficile et dangereux, est devenu si important.

Sophia Bell :

Oui, ce sont aussi les mensonges du Parti communiste chinois que j'ai pu lire et entendre... et cette persécution, à ce jour, dure depuis un quart de siècle...

Une nouvelle question vient de me traverser l'esprit : si, hypothétiquement, vous étiez actuellement le conseiller politique du dirigeant actuel de la Chine, que lui conseilleriez-vous de faire ?...

De mon point de vue d'observatrice extérieure, en tant que journaliste, je ne perçois pas de position claire de sa part concernant la persécution du Falun Gong... Bien qu'il n'en soit pas l'initiateur, son attitude semble être une forme de laisser-faire, de tolérance envers le mal...

M. Liu Siyuan :

(À cette question de Sophia, il reste silencieux un long moment. Une expression pensive et complexe se dessine sur son visage. Il se masse doucement les tempes, comme si c'était un problème extrêmement difficile à résoudre, un fardeau de mille livres.)

« Si j'étais le conseiller politique du dirigeant actuel du PCC... »

(Il répète, la voix grave et pleine de réflexion.)

C'est une hypothèse de très grande envergure, Mademoiselle Sophia. Et pour être honnête, dans le contexte actuel, je ne pense pas que les conseils d'un homme comme moi, un « transfuge », un homme qui s'est « réveillé » d'une manière qu'ils ne souhaitaient pas, pourraient être écoutés.

(Il soupire, puis regarde Sophia droit dans les yeux, le regard sérieux.)

Mais si, et c'est seulement un « si », j'avais cette opportunité, et si ce dirigeant avait réellement un peu de bonté, un peu de désir de laisser une trace positive dans l'histoire, et pas seulement de consolider son pouvoir à tout prix, alors je lui donnerais audacieusement les conseils suivants, en particulier sur la question du Falun Gong :

Premièrement, affronter courageusement la vérité et mettre fin immédiatement à la persécution :

C'est l'étape la plus cruciale et la plus importante. Je lui conseillerais de reconnaître que la persécution du Falun Gong, qui dure depuis plus de deux décennies, est une grave erreur historique, une tache indélébile, totalement contraire aux valeurs humaines, morales et à l'État de droit. Non seulement elle a causé des souffrances à des millions d'innocents, mais elle a aussi gravement nui à la réputation internationale de la Chine, semant la peur et la méfiance dans la société.

Poursuivre cette persécution, sous quelque forme que ce soit, ne ferait qu'aggraver le problème, créer davantage d'ennemis et laisser un terrible héritage aux générations futures.

Action concrète : Ordonner l'arrêt immédiat de toutes les arrestations, tortures et détentions illégales de

pratiquants de Falun Gong. Libérer toutes les personnes injustement détenues.

Deuxièmement, enquêter de manière exhaustive et rendre public le crime de prélèvement forcé d'organes :

C'est un crime contre l'humanité intolérable. Je lui conseillerais de créer une commission d'enquête indépendante, avec la participation d'experts internationaux (si nécessaire et possible), pour faire toute la lumière sur le prélèvement d'organes sur des pratiquants de Falun Gong et d'autres prisonniers de conscience.

Les commanditaires, les exécutants de ce crime, quel que soit leur rang, doivent être traduits en justice et jugés publiquement et sévèrement. Il ne peut y avoir aucune dissimulation, aucune tolérance.

Il ne s'agit pas seulement de rendre justice aux victimes, mais aussi de restaurer un minimum de confiance dans la loi et la conscience humaine.

Troisièmement, réhabiliter les victimes et leur accorder des réparations :

Il faudrait présenter des excuses publiques aux pratiquants de Falun Gong et à leurs familles pour les souffrances et les pertes qu'ils ont subies à cause de cette persécution injuste.

Il faudrait réhabiliter le Falun Gong, reconnaître qu'il s'agit d'une pratique spirituelle paisible, bénéfique pour la santé et la morale sociale.

Il faudrait mettre en place une politique de réparation adéquate pour les victimes et leurs familles, pour les pertes matérielles et spirituelles.

Quatrièmement, autoriser une véritable liberté de croyance :

J'insisterais sur le fait que la liberté de croyance est un droit humain fondamental, inscrit dans la propre constitution de la Chine (même si ce n'est que pour la forme). Permettre aux gens de choisir librement leurs croyances, y compris la pratique du Falun Gong, contribuera à stabiliser la société, à élever la moralité, et les gens se sentiront plus attachés à leur pays.

Une nation vraiment puissante n'est pas une nation qui contrôle la pensée de son peuple, mais une nation qui respecte sa diversité et sa liberté.

Cinquièmement, réformer le système politique et juridique vers plus de transparence et une réelle suprématie de la loi :

Le problème du Falun Gong n'est qu'une manifestation de problèmes plus profonds au sein du système. Sans

une véritable réforme, des tragédies similaires pourraient se reproduire.

Il faut ensuite construire un véritable État de droit, où la loi est au-dessus de tout, y compris du Parti communiste. Il doit y avoir une indépendance de la justice, la liberté de la presse et des mécanismes efficaces de contrôle du pouvoir.

(Il s'arrête, une expression de lassitude sur le visage.)

Concernant l'attitude du dirigeant actuel que vous avez mentionnée... Il est vrai qu'il est très difficile de percevoir une position claire. Peut-être essaie-t-il de maintenir un certain « équilibre » en interne, ou a-t-il d'autres priorités qu'il juge plus urgentes. Mais comme vous le dites, « tolérer le mal » est en soi une forme du mal. L'histoire ne pardonnera pas à ceux qui ont le pouvoir mais n'osent pas se ranger du côté de la justice, n'osent pas corriger les erreurs du passé.

Ces conseils, je le sais, pourraient être considérés comme « naïfs », « irréalistes » dans le contexte politique chinois actuel. Mais je crois que ce sont les bonnes choses à faire, si l'on veut sortir le pays du borbier du mensonge, de la violence et de l'injustice.

Si ce dirigeant avait le courage et la vision de mettre en œuvre ces changements, non seulement il résoudrait un

problème lancinant, mais il pourrait aussi ouvrir un nouveau chapitre, meilleur, pour la Chine. Sinon... je crains que le « Rêve Chinois » qu'il s'efforce de construire ne soit qu'un château de sable, qui s'effondrera facilement face aux tempêtes de la vérité et de la justice.

Sophia Bell :

Oui, je comprends. Des conseils comme ceux-ci, même s'ils étaient d'or, seraient probablement considérés par les dirigeants du PCC comme des paroles « irréalistes » venant de quelqu'un de doué en théorie mais manquant de « flair politique »...

Monsieur Liu, je suis désolée, je viens de voir que notre séance de partage s'est prolongée bien au-delà de midi... Peut-être pourrions-nous faire une pause et continuer demain matin, qu'en pensez-vous ?

M. Liu Siyuan :

(En entendant Sophia mentionner l'heure, il regarde discrètement sa montre, puis sourit légèrement. Un sourire un peu plus détendu après avoir partagé tant de choses.)

Oh, vraiment ? Il est déjà plus de midi ?

(Il secoue doucement la tête, comme s'il n'avait pas vu le temps passer.)

Le temps file si vite quand nous parlons. C'est vrai que lorsqu'on peut enfin ouvrir son cœur, dire ce que l'on a gardé si longtemps, on en oublie souvent l'heure.

(Il hoche la tête.)

Vous avez raison, Sophia. « Irréaliste », « doué en théorie mais sans flair politique »... Ce sont probablement les commentaires qu'ils feraient sur de tels conseils, s'ils avaient l'occasion de les entendre. Et peut-être, de leur point de vue de détenteurs du pouvoir soucieux uniquement de le conserver à tout prix, n'auraient-ils pas entièrement tort.

(Il regarde Sophia avec gratitude.)

Merci pour votre patience, pour m'avoir écouté toute la matinée. Vraiment, je me sens beaucoup plus léger. Il y a des choses qui, si on les garde trop longtemps en soi, deviennent un fardeau insupportable.

Faire une pause ici et continuer demain matin est une excellente idée. J'ai aussi besoin d'un peu de temps pour me calmer, et vous avez sans doute besoin de vous reposer. Ces histoires, après tout, ne sont pas faciles à entendre, ni à digérer.

(Il se lève lentement.)

Alors, nous nous revoyons demain à 8 heures, toujours ici, mademoiselle ? Je préparerai une nouvelle théière. J'espère que demain, nous aurons une séance aussi productive qu'aujourd'hui.

Merci encore, Sophia. D'être venue, et plus important encore, d'avoir écouté avec votre cœur.

Sophia Bell :

Oui, à demain matin, Monsieur Liu...

Et il y a un autre point sur lequel j'aimerais avoir votre avis : dans notre équipe de journalistes de THE LIVES MEDIA, j'ai un collègue qui s'appelle Julian Lee. C'est un journaliste spécialisé sur des sujets comme la politique, la philosophie, la pensée dirigeante... Comme vous avez été professeur de philosophie, que vous avez ensuite travaillé sur les politiques et les lignes directrices au sein du régime communiste chinois, et que maintenant, votre vision de la vie s'est profondément élargie... je me suis donc dit que je pourrais peut-être inviter Julian Lee à se joindre à nous demain matin pour poursuivre la conversation. Serait-ce possible ?

M. Liu Siyuan :

(En entendant la proposition de Sophia, il est un peu surpris, ses sourcils se froncent un instant. Il reste silencieux un moment, regarde Sophia, puis son regard devient pensif.)

Un autre journaliste, spécialisé en politique, en philosophie et en pensée dirigeante... Il s'appelle Julian Lee, c'est bien cela ?

(Il répète, comme pour mémoriser et peser le pour et le contre.)

C'est une suggestion inattendue, Mademoiselle Sophia. Notre conversation, comme vous le savez, est très personnelle, elle touche à des expériences et à des douleurs que j'ai essayé d'enfouir pendant longtemps. M'ouvrir à une seule personne a déjà été un effort considérable pour moi.

(Il s'arrête, regarde la tasse de thé refroidie sur la table.)

Cependant, je comprends aussi votre intention. Mon passé, mes réflexions, touchent sans doute à des domaines qui intéressent Monsieur Julian Lee. Une personne ayant une expertise approfondie en philosophie et en idéologie pourrait poser des questions plus pointues, aider à explorer des aspects que nous n'avons peut-être pas encore abordés, ou à rendre mes analyses sur le système idéologique et sur l'évolution de

ma conscience plus claires et plus cohérentes pour les lecteurs.

(Il relève la tête, regarde Sophia avec un air interrogateur.)

Si Monsieur Julian Lee est vraiment quelqu'un de bienveillant, qui a de la compréhension et du respect pour cette histoire, comme vous, et si sa présence peut réellement aider mon « témoignage » à être transmis de manière plus profonde, plus complète aux lecteurs de THE LIVES MEDIA... alors je pense que je peux y réfléchir.

Je ne crains pas d'affronter des questions difficiles, mademoiselle. Ce qui m'importe le plus, c'est l'authenticité et la bonne intention de cette conversation. S'il vient dans cet esprit, alors sa présence sera peut-être une bonne chose.

Pourriez-vous m'en dire un peu plus sur ce Monsieur Julian Lee ? Sur sa façon de travailler, ou peut-être sur ses œuvres marquantes, si cela ne vous dérange pas ? Mais quoi qu'il en soit, je fais confiance à votre recommandation et à votre jugement, Sophia. Vous êtes celle qui comprend le mieux la nature de cette histoire et ce que nous essayons d'accomplir.

Donc, si vous estimez que c'est la bonne chose à faire, je serai prêt à m'entretenir avec vous deux demain matin.

Sophia Bell :

Oui, je comprends, Monsieur Liu... Votre partage avec les lecteurs de THE LIVES MEDIA, dont je ne suis que la modeste intermédiaire, est de nature personnelle et vient du fond du cœur, il parle des événements douloureux qui se sont produits, de la perversité du Parti communiste chinois, et aussi de la beauté du Falun Gong...

Je pense que demain matin, nous prendrons un peu plus de temps pour clarifier et donner plus de vie à certains aspects de ces sujets... Ensuite, mon idée serait de vous inviter à partager davantage sur la voie future pour la Chine, un sujet auquel vous avez consacré toute votre vie de recherche. Avec la lumière de la Loi qui vous éclaire depuis que vous avez commencé à pratiquer, je pense que votre vision du monde s'est considérablement élargie... C'est précisément ce qui m'a fait penser à Julian Lee, car je vois une affinité dans vos personnalités, vos pensées et les domaines qui vous intéressent tous les deux... Mon intention est simplement de servir de petit pont pour une rencontre entre deux personnes qui partagent le même cœur et qui sont de vrais « camarades », au sens noble du terme...

M. Liu Siyuan :

(En écoutant les explications et les idées de Sophia, son visage se détend progressivement, un sourire léger, empreint de compréhension et de respect, apparaît. Il hoche doucement la tête.)

Oui, Mademoiselle Sophia, vous avez très bien saisi l'esprit de ce que je souhaite partager. Mon but en étant assis ici est bien de dire la vérité sur les souffrances que nous avons endurées, sur la nature perverse du Parti communiste chinois, et en même temps, de faire en sorte que le monde comprenne mieux la beauté et la droiture du Falun Gong – ce que ma fille et des millions d'autres ont défendu avec fermeté.

Il est très nécessaire que nous prenions plus de temps demain matin pour clarifier ce que nous avons déjà partagé. Je veux être certain que les messages les plus importants sont transmis de la manière la plus claire et la plus vivante possible.

(Il s'arrête un instant, regardant Sophia avec réflexion.)

Quant à votre idée d'inviter Monsieur Julian Lee à se joindre à nous pour la partie suivante, lorsque nous discuterons de la voie future pour la Chine...

(Il répète, d'un ton pensif.)

C'est en effet un sujet sur lequel je me suis penché, sur lequel j'ai réfléchi toute ma vie, depuis mes jeunes années de chercheur jusqu'à mon entrée en politique, et aujourd'hui, avec ce que j'ai appris de la Loi, ma perspective a connu des changements, des ouvertures que je n'aurais jamais pu avoir auparavant.

Si Monsieur Julian Lee est vraiment quelqu'un qui partage les mêmes préoccupations, le même désir de trouver la bonne voie pour l'avenir, et qu'il peut discuter avec moi à un niveau plus profond de ces questions – pas seulement des analyses politiques ou économiques superficielles, mais aussi des facteurs moraux, spirituels, de la renaissance des valeurs traditionnelles – alors je pense que sa présence pourrait apporter une certaine valeur.

Vous dites voir une « affinité » et vouloir servir de pont pour des « âmes sœurs », de vrais « camarades »...

(Un sourire triste effleure ses lèvres lorsqu'il entend le mot « camarade », un mot qui a été si sali dans son pays natal.)

Je comprends votre intention. Dans un monde rempli de mensonges et d'intérêts personnels, trouver des gens qui partagent vraiment les mêmes aspirations, un même cœur tourné vers le bien et qui souhaitent le meilleur pour l'humanité, est extrêmement précieux.

Alors, Mademoiselle Sophia, j'accepte votre proposition. Nous consacrerons la première partie de la matinée de demain à continuer de clarifier ce qui est resté en suspens. Ensuite, si vous le jugez approprié, je suis prêt à rencontrer et à échanger avec Monsieur Julian Lee sur les sujets qui nous intéressent tous les deux. Peut-être qu'une discussion avec quelqu'un « sur la même longueur d'onde » que Monsieur Julian Lee, sous votre direction, pourrait apporter des perspectives intéressantes et profondes pour nous tous, et pour les lecteurs.

Je fais confiance à votre organisation et à votre bonne volonté.

Sophia Bell :

Bien, alors à demain matin, Monsieur Liu !

M. Liu Siyuan :

(Il sourit, un sourire sincère et un peu plus soulagé qu'au début de l'entretien. Il hoche la tête.)

Oui, Mademoiselle Sophia. À demain matin. Merci beaucoup pour cette matinée si riche de sens.

(Il raccompagne Sophia jusqu'à la porte, son regard encore empreint d'une certaine mélancolie, mais où brille désormais une lueur d'espoir.)

DEUXIÈME JOUR

(Contexte : Le lendemain matin, toujours dans le salon chaleureux de M. Liu Siyuan. M. Liu a déjà préparé une nouvelle théière, dont le parfum embaume subtilement la pièce. Sophia Bell arrive la première, suivie peu de temps après par Julian Lee. M. Liu les accueille à la porte, serre la main de Julian avec courtoisie, tout en conservant son air habituellement pensif.)

Sophia Bell :

Bonjour, Monsieur Liu. Merci de consacrer à nouveau votre temps à cette conversation importante.

Monsieur Liu, comme nous en avons convenu hier, nous avons aujourd'hui la participation de Julian Lee, un de mes collègues de THE LIVES MEDIA, spécialisé dans les questions politiques et de droits de l'homme.

Julian, je vous présente Monsieur Liu Siyuan, la personne dont je vous ai parlé.

M. Liu Siyuan :

(Le visage de M. Liu est un peu plus serein qu'hier, mais une mélancolie sous-jacente demeure.)

Bonjour Sophia, bonjour Julian. Je vous en prie, entrez. J'ai déjà préparé le thé.

(Tous trois s'asseyent. M. Liu sert le thé à ses invités.)

Julian Lee :

(D'une voix polie et professionnelle.)

Merci de nous recevoir, Monsieur Liu. Votre maison est vraiment paisible et chaleureuse. Sophia m'a beaucoup parlé de vos partages d'hier, et j'attendais avec grande impatience de vous écouter aujourd'hui.

Sophia Bell :

Hier, je vous ai écouté partager votre histoire en tant que témoin vivant, et avec la perspective d'un père, d'un homme et d'un ancien fonctionnaire du Parti communiste chinois...

J'ai aussi appris que vous aviez commencé à pratiquer le Falun Gong, il y a de cela environ un an et demi ou deux ans... Or, d'après ce que je sais, les pratiquants spirituels voient souvent la vie et les événements d'une manière à la fois douce et sereine, mais aussi profonde et lucide...

Je voulais donc proposer que, pour notre conversation d'aujourd'hui, nous puissions vous écouter partager du point de vue d'un pratiquant. Qu'en pensez-vous ?

M. Liu Siyuan :

(En entendant la proposition de Sophia, M. Liu hoche doucement la tête, un sourire léger et serein sur les lèvres.)

Mademoiselle Sophia, c'est une proposition très intéressante et profonde. Vous avez raison, lorsqu'une personne s'engage sur une voie de cultivation authentique, sa vision du monde, sa vision de la vie,

subissent de très grands changements. La manière de percevoir les événements, d'affronter les hauts et les bas de la vie, devient aussi très différente.

(Il s'arrête un instant, son regard se perd par la fenêtre où filtrent les rayons du soleil matinal, puis il se retourne vers Sophia et Julian.)

Il est vrai que j'ai eu l'affinité de commencer à pratiquer le Falun Gong après les grands bouleversements de ma vie. Le temps n'a pas été si long, environ deux ans comme vous le dites, mais ce que j'ai appris, ce que j'ai ressenti de cette Loi m'a vraiment changé de la racine.

Auparavant, bien qu'étant un intellectuel, un homme qui travaillait dans le domaine de l'idéologie, je voyais tout à travers les théories des gens ordinaires, à travers le prisme des gains et des pertes, des victoires et des défaites de ce monde. Face à un malheur, je tombais facilement dans le ressentiment, la douleur, le désespoir. Avec un peu de succès, je développais facilement l'autosatisfaction, le mépris des autres.

Mais depuis que je pratique, j'ai appris progressivement à voir les choses avec un cœur plus ouvert, plus serein. Je comprends que chaque événement dans la vie a ses propres causes et affinités karmiques, que rien n'est dû au hasard. Les épreuves que j'ai dû traverser, bien qu'extrêmement douloureuses, ont aussi été une

opportunité pour moi de me réexaminer, de me purifier de mes conceptions erronées, de pouvoir m'« éveiller » comme vous l'avez dit.

J'ai appris à regarder à l'intérieur, c'est-à-dire que lorsque je rencontre un problème, au lieu de blâmer les circonstances ou les autres, je dois d'abord regarder en moi-même pour voir ce que je n'ai pas bien fait, quel mauvais attachement je dois éliminer. Cela m'aide à garder mon calme face aux tempêtes, et aussi à m'améliorer de jour en jour.

Le principe d'Authenticité – Compassion – Tolérance enseigné par le Falun Gong est devenu le fil conducteur de toutes mes pensées et actions. Vivre avec vérité, traiter les autres avec bonté, et savoir endurer face à l'adversité – ce sont des choses qui semblent simples mais qui sont en réalité extrêmement profondes et pas faciles à mettre en pratique.

(Il sourit légèrement.)

Alors, Mademoiselle Sophia, Monsieur Julian, je suis tout à fait disposé à partager avec vous deux du point de vue d'un pratiquant. Peut-être qu'en réexaminant ce qui m'est arrivé, à moi et à ma famille, et même les grands problèmes de notre pays sous cet angle, nous aurons de nouvelles compréhensions, des réflexions plus profondes.

Je m'efforcerai de partager avec sincérité et avec ce que j'ai pu comprendre de la Loi. Je vous en prie, n'hésitez pas à poser vos questions.

Sophia Bell :

Oui, lors de notre conversation d'hier, je vous ai entendu raconter l'histoire très douloureuse de votre fille, parler de la persécution du Falun Gong, de votre parcours et de votre carrière, et aussi de l'ingratitude et des intrigues du monde politique...

J'ai le sentiment que, du point de vue d'un pratiquant, évoquer ces sujets n'est pas une manière de se plaindre de son malheur dans le but de chercher du réconfort auprès de quelqu'un... mais plutôt une voix pour défendre la justice, exposer le mal et honorer le bien...

M. Liu Siyuan :

(Le regard de M. Liu est serein, mais empreint d'une détermination inébranlable.)

Mademoiselle Sophia, vous avez exprimé très justement le fond de ma pensée. En effet, lorsque j'ai décidé de m'asseoir ici pour partager ces histoires, ce n'était pas pour me lamenter sur mes malheurs personnels, ni pour

chercher la pitié ou le réconfort. Ces choses, pour un pratiquant, ne sont plus l'objectif principal.

(Il s'arrête un instant, regarde Sophia et Julian avec une grande sincérité.)

Lorsqu'une personne s'engage sur la voie de la cultivation, en particulier la cultivation de la Grande Loi selon le principe d'Authenticité-Compassion-Tolérance, elle comprend que les épreuves et les injustices qu'elle endure, aussi douloureuses soient-elles, font partie du processus de trempe de son caractère, pour rembourser le karma accumulé dans le passé et pour élever son niveau spirituel. Se plaindre de son sort ou en vouloir aux autres ne ferait qu'augmenter le karma, sans résoudre le problème à la racine.

C'est pourquoi, lorsque je raconte l'histoire d'Anran, la douleur de la perte de mon enfant est toujours là, indélébile. Mais aujourd'hui, je ne la vois plus seulement comme la tragédie de ma propre famille. Ma fille, et des millions d'autres pratiquants de Falun Gong, sont les victimes d'une persécution brutale et injuste, basée sur le mensonge et la haine. Ils sont persécutés simplement parce qu'ils restent fidèles à leur croyance en des valeurs positives, en Authenticité-Compassion-Tolérance.

Par conséquent, le fait que je dise la vérité n'est pas pour « raconter mes malheurs », mais pour :

Premièrement, exposer la nature perverse de la persécution et du Parti communiste chinois : je veux que le monde comprenne mieux les crimes qu'ils ont commis et continuent de commettre, de la calomnie à la torture, au meurtre, et même à l'horrible crime de prélèvement forcé d'organes. Un régime basé sur la violence et le mensonge ne peut durer.

Deuxièmement, défendre la justice et la vérité : la vérité doit être connue. Justice doit être rendue aux innocents qui ont tant souffert. Se taire face au mal, c'est en être complice.

Troisièmement, honorer la beauté et la persévérance des pratiquants de Falun Gong : je veux que les gens voient qu'au milieu des ténèbres et de la brutalité, il y a des personnes qui défendent avec une force inébranlable leur foi en des valeurs bienveillantes. Ils ont fait preuve d'une patience, d'une compassion et d'une détermination extraordinaires qu'aucune violence n'a pu soumettre. C'est là la beauté de Falun Dafa, la beauté des véritables pratiquants.

Quatrièmement, éveiller la conscience des gens : j'espère que, à travers mon histoire, à travers ce dont j'ai été témoin, davantage de personnes, en Chine et dans le monde, pourront reconsidérer les choses, réfléchir, et ne plus se laisser tromper par la propagande mensongère.

La conscience et la bonté en chaque personne sont extrêmement précieuses, et elles doivent être éveillées.

(Il sourit doucement, un sourire serein mais qui cache une grande force.)

Du point de vue d'un pratiquant, je comprends qu'exposer le mal n'est pas pour semer la haine, mais pour aider les gens à distinguer le bien du mal, afin qu'ils puissent choisir de se ranger du côté de la bonté. C'est aussi une forme de compassion.

C'est pourquoi, Mademoiselle Sophia, Monsieur Julian, je suis très disposé à continuer de partager, dans cet état d'esprit. J'espère que ce que je dirai sera utile, même modestement, à la clarification de la vérité et à la défense des belles valeurs.

Sophia Bell :

Oui, merci Monsieur Liu...

Et... concernant Julian... En tant que collègue, je sais qu'il n'est pas seulement passionné par la philosophie, la pensée dirigeante, les politiques ou les institutions nationales... mais il lit aussi assidûment les écritures des différentes religions, et je sais qu'il aime également lire les livres du Falun Gong, et qu'il a une grande sympathie

pour cette pratique... Accepteriez-vous donc, Julian, de participer à la conversation d'aujourd'hui dans l'état d'esprit de quelqu'un qui cherche la Voie, ou en adoptant une perspective religieuse ?

Julian Lee :

(Julian est un peu surpris au début que Sophia mentionne sa lecture des livres du Falun Gong, mais il adopte rapidement une expression ouverte et sincère.)

Merci, Sophia, pour cette présentation. Il est vrai qu'en plus de mon travail de journaliste spécialisé dans les questions politiques et de droits de l'homme, j'ai personnellement un intérêt profond pour les questions philosophiques, les systèmes idéologiques, et en particulier le rôle des valeurs spirituelles et religieuses dans la formation des sociétés et du comportement humain.

(Il s'arrête un instant et regarde M. Liu avec un léger sourire.)

Au cours de mes recherches, j'ai lu de nombreux textes sacrés des grandes religions du monde. Et comme Sophia l'a dit, j'ai également eu l'occasion de lire les livres du Falun Gong, y compris le « Zhuan Falun ». Ce que j'ai lu m'a laissé une impression très profonde, et j'ai en effet

une grande sympathie pour les principes et les valeurs que le Falun Gong promeut.

J'ai remarqué qu'au niveau le plus profond, de nombreuses religions et voies de cultivation authentiques guident les gens vers la bonté, l'auto-perfectionnement et la recherche d'un sens plus profond à la vie, au-delà des préoccupations matérielles quotidiennes.

(Julian regarde Sophia et M. Liu avec un air sérieux.)

Par conséquent, Mademoiselle Sophia, Monsieur Liu, j'accepte totalement et je suis très disposé à participer à la conversation d'aujourd'hui non seulement en tant que journaliste, mais aussi dans l'état d'esprit de quelqu'un qui est en quête de la Voie, quelqu'un qui chérit les valeurs spirituelles et qui souhaite explorer les significations plus profondes des événements et des questions que nous discutons.

Je crois que lorsque nous pouvons examiner les problèmes non seulement sous un angle politique et social, mais aussi sous l'angle des principes universels, des valeurs morales, notre conversation n'en sera que plus riche et plus profonde.

Écouter Monsieur Liu, qui a eu une expérience réelle si exceptionnelle et qui marche maintenant sur la voie de la

cultivation, partager son point de vue est pour moi une opportunité très précieuse. Et j'espère aussi pouvoir apporter mes propres réflexions et questions du point de vue de quelqu'un qui étudie et apprécie ces valeurs.

Je vous remercie tous les deux. Je suis prêt.

Sophia Bell :

Oui, merci à vous deux... Alors, nous allons officiellement commencer notre deuxième séance de partage...

Je voudrais commencer par le thème de la perversité du Parti communiste chinois... Si nous nous penchons sur l'histoire, nous voyons les choses horribles que le PCC a faites... les plus récentes étant les événements de la place Tiananmen en 1989 et la persécution du Falun Gong de 1999 à nos jours...

Pourriez-vous partager brièvement vos réflexions sur ces deux événements, en tant qu'observateurs ? Je vous en prie, Monsieur Liu, commencez...

M. Liu Siyuan :

(En entendant la question de Sophia, un air de tristesse et de gravité voile son visage. Il contemple longuement la

tasse de thé devant lui avant de prendre la parole, sa voix chargée du poids des souvenirs et de la réflexion.)

Mademoiselle Sophia, Monsieur Julian, il est vrai que, rétrospectivement, ces deux événements sont des jalons tragiques.

Concernant les événements de la place Tiananmen en 1989, j'étais alors étudiant en deuxième ou troisième année à l'université, spécialisé en philosophie marxiste-léniniste. Peu de temps avant, à l'âge de 20 ans, j'avais eu l'honneur d'être admis au Parti communiste chinois. Pour un jeune homme comme moi à l'époque, élevé dans l'éducation et l'orientation du Parti, être admis dans ses rangs était une grande fierté, une immense reconnaissance. Mes pensées étaient alors entièrement fidèles à la direction du Parti, à la voie socialiste que le pays suivait.

C'est pourquoi, lorsque le mouvement étudiant a éclaté, avec la position d'un jeune membre du Parti, quelqu'un qui croyait en la stabilité et au rôle dirigeant du Parti, j'ai principalement reçu les informations par les canaux officiels. Ce que nous entendions parlait d'un petit groupe d'étudiants « incités », ayant des demandes « inappropriées », provoquant des « émeutes », et nuisant à la « stabilité sociale ».

Pour être honnête, à ce moment-là, je ne connaissais pas la nature réelle des revendications de la majorité des étudiants, et je n'imaginai pas la gravité de ce qui s'était passé. L'information sur le déploiement de l'armée, je l'ai simplement comprise comme une mesure nécessaire pour « maintenir l'ordre », « protéger les acquis de la révolution ». Les images, les chiffres sur les victimes... ne nous sont presque jamais parvenus de manière complète et objective. Tout était décrit comme une action « décisive » du gouvernement pour « réprimer les émeutes ».

Plus tard, après avoir obtenu mon diplôme, être devenu enseignant, puis être entré en politique, les événements de Tiananmen sont devenus un sujet presque tabou, qui ne pouvait être discuté publiquement. Même lorsque j'étais un fonctionnaire de niveau provincial, les informations détaillées et multidimensionnelles sur cet événement restaient hors de ma portée.

Ce n'est que plus tard, une fois arrivé aux États-Unis, ayant eu accès à des sources d'information libres, à des documents historiques non censurés, aux témoignages... que j'ai été véritablement choqué de réaliser l'ampleur et la brutalité de ce qui s'était passé à Tiananmen. C'est alors seulement que j'ai compris la douleur et l'indignation de ceux qui avaient perdu des proches, de ceux qui avaient dû s'exiler. Et j'ai aussi eu honte de mon ignorance, de mon indifférence pendant si longtemps,

même si ce n'était peut-être pas entièrement de ma faute, mais la conséquence d'un système de censure de l'information et de la confiance quelque peu aveugle de la jeunesse.

Quant à la persécution du Falun Gong depuis 1999, comme je l'ai partagé, ma prise de conscience a suivi des étapes similaires : de la croyance en la propagande unilatérale, à l'indifférence, puis aux premiers doutes lorsque la tragédie a frappé ma famille, et enfin à un « éveil » complet lorsque j'ai moi-même cherché à comprendre et commencé à pratiquer.

Comparée aux événements de Tiananmen, la persécution du Falun Gong est peut-être dissimulée de manière encore plus sophistiquée, se déroulant en silence mais de façon extrêmement cruelle et systématique, sur une échelle bien plus vaste. C'est aussi pour cela que beaucoup de gens, même en Chine, ne savent rien ou ne croient pas aux crimes qui se déroulent, en particulier au prélèvement forcé d'organes.

Ces deux événements, pour moi aujourd'hui, sont des preuves claires de la manière dont un régime autoritaire peut contrôler l'information, déformer la vérité et commettre des crimes horribles sans être puni de manière appropriée, du moins pendant une longue période. Et cela montre aussi l'importance de chercher la vérité, d'écouter les voix dissidentes, ce que je n'ai pas

réussi à faire pendant la majeure partie de ma vie, jusqu'à ce qu'il soit trop tard.

Voilà mes réflexions, mademoiselle, en regardant ces deux événements du point de vue de quelqu'un qui a été autrefois dans le « brouillard » de l'information et qui avait une très grande confiance initiale dans le Parti.

Sophia Bell :

Oui, et vous Julian, je vous en prie, partagez vos réflexions...

Julian Lee :

(Julian écoute attentivement M. Liu, puis hoche doucement la tête lorsque Sophia l'invite à parler. Il s'éclaircit la gorge, sa posture est droite et professionnelle.)

Merci Sophia, et merci Monsieur Liu pour ce partage si authentique et profond. Du point de vue d'un journaliste, de quelqu'un qui observe les développements politiques et sociaux en Chine depuis de nombreuses années, j'ai aussi quelques réflexions sur ces deux événements, qui pourraient peut-être ajouter quelques perspectives.

Concernant les événements de Tiananmen en 1989, pour la communauté internationale et les chercheurs, ils sont souvent considérés comme un tournant sombre, exposant le vrai visage du Parti communiste chinois lorsqu'il est confronté à des défis à son pouvoir absolu. L'événement de Tiananmen a plusieurs caractéristiques principales :

Premièrement, une brutalité calculée : la répression n'était pas seulement une réaction spontanée, mais portait les marques d'une décision mûrement réfléchie par les plus hauts dirigeants, visant à anéantir complètement le mouvement démocratique et à envoyer un message de dissuasion fort à quiconque aurait des intentions similaires à l'avenir. Cela a montré que, pour le PCC, la « stabilité » (telle qu'ils la comprennent, c'est-à-dire le maintien du pouvoir à tout prix) est plus importante que la vie et les aspirations du peuple.

Deuxièmement, la censure de l'information et la propagande mensongère : immédiatement après l'événement, l'appareil de propagande chinois a fonctionné à plein régime pour déformer la vérité, qualifiant les manifestants pacifiques d'« émeutiers », de « contre-révolutionnaires », et dissimulant le nombre réel de victimes. Cela, comme M. Liu vient de le partager, a réussi à tromper non seulement l'opinion publique nationale, mais aussi une partie de l'opinion internationale pendant un certain temps. C'est aussi un

exemple classique de la manière dont un régime autoritaire contrôle le flux d'informations.

Troisièmement, des conséquences à long terme : les événements de Tiananmen n'ont pas seulement anéanti le mouvement démocratique en Chine pour de nombreuses années, mais ont aussi créé une génération de dirigeants plus tard encore plus vigilants et plus durs face à toute manifestation de dissidence. Cela a également contraint de nombreux intellectuels aux idées réformistes au silence ou à l'exil.

Concernant la persécution du Falun Gong depuis 1999, je la considère comme une campagne d'une ampleur et d'une systématisation relevant d'un génocide spirituel, et même physique, contre un groupe de personnes pacifiques en raison de leur croyance. Cette persécution a plusieurs caractéristiques principales :

Premièrement, la peur irrationnelle du régime : le développement rapide du Falun Gong, avec des dizaines de millions de pratiquants dans tout le pays, ainsi que son système de valeurs morales d'Authenticité-Compassion-Tolérance, qui n'entrent en conflit avec aucun gouvernement bienveillant, ont été perçus par le PCC (en particulier par Jiang Zemin à l'époque) comme une menace idéologique. Ils craignaient qu'une force spirituelle indépendante, hors du contrôle du Parti, ne puisse affaiblir leur fondement idéologique.

Deuxièmement, l'utilisation de l'appareil d'État pour la répression : le PCC a mobilisé l'ensemble de l'appareil d'État, de la police aux tribunaux, des prisons aux médias et aux organisations de masse, pour mener la persécution. La création du « Bureau 610 », un organe extralégal spécialisé dans la direction et l'exécution de la persécution, montre la gravité et le mépris de la loi de leur part.

Troisièmement, la propagande haineuse et la déshumanisation des victimes : l'une des tactiques les plus cruelles a été l'utilisation des médias pour diffamer et calomnier le Falun Gong, incitant à la peur et à la haine envers les pratiquants au sein de la population. La déshumanisation des victimes (« secte perverse », « non-humains ») a facilité les actes de torture et de meurtre, avec moins d'obstacles de la part de la conscience sociale. C'est une tactique classique des régimes génocidaires.

Quatrièmement, un crime contre l'humanité : les preuves de tortures brutales, de détentions illégales, et en particulier le prélèvement forcé d'organes sur des pratiquants de Falun Gong encore en vie, comme nous l'avons mentionné et en discuterons plus en profondeur, ont dépassé toutes les limites du crime. Ce n'est plus une affaire intérieure de la Chine, mais un crime contre l'humanité qui nécessite la condamnation et l'intervention de la communauté internationale.

Ces deux événements, à mon avis, montrent un schéma de comportement constant du PCC : lorsqu'il se sent défié ou qu'un élément échappe à son contrôle, il n'hésite pas à utiliser la violence et le mensonge pour l'anéantir. La différence réside peut-être dans le degré de sophistication de la dissimulation et l'ampleur de la brutalité.

Et comme M. Liu l'a très bien dit, le contrôle de l'information est un de leurs outils les plus efficaces. Il ne trompe pas seulement le peuple chinois, mais rend également difficile pour le monde extérieur d'accéder à la vérité et d'avoir des réactions rapides et fortes. C'est aussi pourquoi le travail des journalistes indépendants, de ceux qui osent dire la vérité, est plus important que jamais.

Sophia Bell :

Alors, est-ce que vous réalisez que ces deux événements terribles sont liés à une seule et même personne ?

M. Liu Siyuan :

(En entendant la question de Sophia, M. Liu fronce légèrement les sourcils, un éclair de perspicacité traverse

son regard. Il reste silencieux un instant, comme s'il pesait quelque chose, puis il hoche lentement la tête.)

Mademoiselle Sophia, votre question est très directe et touche un point auquel beaucoup de gens ont sans doute déjà pensé. Quand on regarde l'histoire de ces deux événements, il est vrai qu'il y a des empreintes, des décisions cruciales qui semblent intimement liées à quelques individus spécifiques au sommet du pouvoir.

Concernant les événements de Tiananmen en 1989, le rôle de Deng Xiaoping dans la décision finale d'utiliser la force a été mentionné par de nombreux analystes historiques. Cependant, celui qui en a directement profité et qui a été promu au poste de Secrétaire général après l'événement, comme nous le savons tous, c'est bien Jiang Zemin. On peut dire que les événements de Tiananmen lui ont ouvert la voie vers le sommet du pouvoir.

Puis, dix ans plus tard, en 1999, c'est ce même Jiang Zemin, en tant que chef du Parti, de l'État et de l'Armée, qui, malgré l'opposition de nombreux autres membres du Bureau politique, a unilatéralement lancé et dirigé la persécution brutale contre le Falun Gong. Il a créé le Bureau 610, un organe spécial doté d'un pouvoir illimité, pour mettre en œuvre cette campagne.

Du point de vue d'un observateur, et plus tard de quelqu'un qui a cherché la vérité, je vois qu'il y a un lien indéniable. Il semble qu'une peur inhérente, une jalousie et un désir de consolider un pouvoir absolu aient motivé ces décisions.

Pour les événements de Tiananmen, c'était peut-être la peur de toute une génération d'anciens dirigeants face au risque de perdre le contrôle, et Jiang Zemin a saisi cette opportunité.

Pour la persécution du Falun Gong, de nombreuses analyses suggèrent que c'était la jalousie personnelle de Jiang Zemin face au développement rapide et à la popularité du Falun Gong, ainsi que la peur qu'un système de pensée basé sur Authenticité-Compassion-Tolérance puisse éclipser l'idéologie du Parti. Il a utilisé cette persécution comme un moyen de tester la loyauté des fonctionnaires, de consolider sa faction et de créer un « ennemi » pour détourner l'attention de l'opinion publique d'autres problèmes internes.

Quels que soient les motifs spécifiques, il est clair que les décisions personnelles d'un dirigeant autoritaire, dans un système dépourvu de mécanismes de contrôle du pouvoir, peuvent avoir des conséquences désastreuses pour toute une nation. L'histoire l'a prouvé à maintes reprises.

Julian Lee :

(Julian hoche la tête en signe d'approbation des analyses de M. Liu, puis ajoute avec perspicacité.)

M. Liu a analysé la situation avec une grande précision. Du point de vue journalistique et de la recherche politique, le rôle de Jiang Zemin dans ces deux événements, bien qu'à des degrés de participation directe différents, est incontournable.

Concernant Tiananmen 1989 : comme l'a dit M. Liu, Jiang en a été le plus grand bénéficiaire politique. Le fait qu'il ait été choisi pour remplacer Zhao Ziyang, qui avait une attitude plus modérée envers les étudiants, montre à quel point Jiang était « compatible » avec la ligne dure que la faction conservatrice du Parti souhaitait après l'événement. Cela a également façonné son style de leadership par la suite.

Concernant la persécution du Falun Gong en 1999 : il s'agit clairement d'une décision portant fortement l'empreinte personnelle de Jiang Zemin. De nombreuses sources internes et des analystes internationaux indiquent que Jiang a dû faire face à un désaccord, voire une opposition tacite, de la part d'autres membres du Comité permanent du Bureau politique, qui estimaient qu'il n'était pas nécessaire de persécuter un grand groupe de citoyens pacifiques et que cela pourrait causer

de l'instabilité. Cependant, Jiang a utilisé son pouvoir personnel, son influence dans l'armée et l'appareil de sécurité, ainsi que l'incitation à la peur de « perdre le Parti », pour imposer sa volonté.

La phrase qui lui est attribuée, « Je ne peux pas croire que le Parti communiste ne puisse pas vaincre le Falun Gong », illustre bien sa bellicosité et son obsession du pouvoir.

Le lancement de cette persécution est également considéré comme un moyen pour Jiang Zemin de créer son propre « héritage » politique, de consolider son pouvoir et de placer ses alliés avant de passer le relais.

L'implication d'un individu, en particulier d'un dirigeant au pouvoir suprême, dans des décisions aussi capitales et aux conséquences aussi graves, est une caractéristique commune des régimes autoritaires. Cela montre le danger de la concentration du pouvoir entre les mains d'une seule personne ou d'un petit groupe, en l'absence de surveillance, de contre-pouvoirs et d'équilibre des pouvoirs.

Quand un individu peut placer sa volonté subjective au-dessus de l'intérêt national, au-dessus de la vie et de la liberté des citoyens, des tragédies comme Tiananmen ou la persécution du Falun Gong sont difficilement évitables. Et clarifier le rôle et la responsabilité de ces individus est

également une partie importante de la quête de justice historique.

Sophia Bell :

Oui, vous avez tous les deux dit que Jiang Zemin a été le plus grand bénéficiaire après les événements de Tiananmen, mais pour quelle raison en a-t-il bénéficié ? Pourquoi Deng Xiaoping l'a-t-il choisi ?

M. Liu Siyuan :

(M. Liu hoche doucement la tête, son regard se fait pensif, réfléchissant aux calculs complexes du pouvoir du passé.)

Mademoiselle Sophia, c'est une question qui plonge au cœur des développements politiques au sommet de la Chine à cette époque, un sujet sur lequel même les initiés peuvent avoir des interprétations différentes. Cependant, en se basant sur ce qui a été rendu public par la suite et sur les analyses des chercheurs, nous pouvons en partie nous faire une idée des raisons.

Il est vrai que Jiang Zemin a été le plus grand bénéficiaire après les événements de Tiananmen. Du poste de Secrétaire du Parti de Shanghai, il a été choisi par Deng Xiaoping et d'autres dirigeants vétérans pour

remplacer Zhao Ziyang, tombé en disgrâce pour son attitude modérée et sa sympathie envers le mouvement étudiant.

Alors pourquoi Jiang Zemin ?

Premièrement, son attitude ferme envers le mouvement étudiant à Shanghai : c'est probablement le facteur le plus crucial. Alors que la situation à Pékin était très tendue, à Shanghai, Jiang Zemin a fait preuve d'une attitude résolue et peut-être plus habile pour contrôler la situation. Il a fait fermer le journal *Shijie Jingji Daobao* (Le Héraut économique mondial), un journal aux tendances réformistes qui soutenait les étudiants, tout en prenant des mesures pour empêcher l'extension des manifestations sans provoquer un bain de sang majeur comme à Pékin (du moins avant le massacre).

Cette action de Jiang aurait satisfait Deng Xiaoping et les dirigeants de la ligne dure. Ils ont vu en Jiang quelqu'un capable de « maintenir la stabilité », quelqu'un qui n'hésiterait pas à protéger le pouvoir du Parti, ce que Zhao Ziyang n'avait pas démontré à leurs yeux.

Deuxièmement, un profil relativement « propre » et peu impliqué dans les factions du pouvoir central : comparé à d'autres candidats potentiels à Pékin, Jiang Zemin était alors considéré comme moins impliqué dans les luttes de factions complexes au niveau central. Cela a pu faire de

lui un choix plus « sûr », quelqu'un qui pourrait réconcilier les différents groupes après la crise.

Troisièmement, son expérience en gestion économique : bien que n'étant pas un réformateur économique exceptionnel, Jiang avait l'expérience de la gestion d'un grand centre économique comme Shanghai. Dans un contexte où la Chine devait poursuivre la voie des réformes économiques après les troubles politiques, ce facteur a pu être pris en compte.

Quatrièmement, le soutien des dirigeants vétérans : la décision finale était entre les mains de Deng Xiaoping et d'un petit groupe de dirigeants âgés. Ils avaient besoin de quelqu'un qui puisse à la fois assurer la stabilité politique avec une ligne dure et poursuivre l'œuvre de réforme économique initiée par Deng. Jiang Zemin, avec ce qu'il avait montré à Shanghai, semblait répondre à ces exigences à leurs yeux.

En résumé, le choix de Jiang Zemin, à mon avis, est le résultat d'une combinaison de facteurs, mais c'est son attitude résolue dans la gestion de la situation à Shanghai, en particulier sa main de fer avec la presse libre et son contrôle des manifestations, qui a été le plus grand « plus » aux yeux de Deng Xiaoping et de la faction dure. Ils avaient besoin d'un successeur qui ne vacillerait pas, prêt à utiliser des mesures fortes pour

protéger le pouvoir monopolistique du Parti, et Jiang l'avait prouvé.

Julian Lee :

(Julian hoche la tête, ajoutant une perspective analytique.)

M. Liu a très bien analysé les principaux facteurs. Je voudrais juste souligner quelques points supplémentaires du point de vue de l'observation politique.

Premièrement, la chute de Zhao Ziyang a créé un vide de pouvoir : l'éviction de Zhao Ziyang en raison de son désaccord sur la manière de gérer les manifestations a créé un vide au plus haut sommet du pouvoir. Deng Xiaoping avait besoin de trouver rapidement un remplaçant pour stabiliser la situation et montrer son contrôle.

Deuxièmement, Jiang Zemin était « l'homme de Deng » : bien que Jiang ne soit pas le confident le plus proche de Deng, il était considéré comme loyal à la ligne de Deng, en particulier au maintien de la direction du Parti tout en poursuivant les réformes économiques. L'attitude ferme de Jiang à Shanghai a renforcé cette conviction.

Troisièmement, le « test » de Shanghai : la manière dont Jiang a traité le journal *Shijie Jingji Daobao* et les

manifestations à Shanghai a été considérée comme un « test » de sa loyauté et de sa capacité à contrôler la situation. Le fait que Jiang ait suivi la volonté des dirigeants centraux dans cette affaire, malgré les réactions négatives des intellectuels, a montré qu'il était quelqu'un qui « savait obéir » et était prêt à exécuter des ordres difficiles.

Quatrièmement, il était moins « épineux » que d'autres candidats : certaines autres personnalités du Bureau politique de l'époque avaient peut-être plus d'ambition ou des factions plus puissantes, ce qui aurait pu inquiéter Deng et les vétérans quant à la stabilité interne future. Jiang Zemin, dans une certaine mesure, semblait être un choix moins controversé au sein du Parti à ce moment-là.

Ainsi, le choix de Jiang Zemin n'était pas seulement une chance personnelle, mais aussi le résultat d'une série de calculs politiques complexes pendant une période de crise pour le PCC. Et comme M. Liu l'a dit, c'est sa « détermination » à Shanghai qui a été le facteur décisif, montrant qu'il était l'homme en qui Deng Xiaoping pouvait avoir confiance pour protéger le « bastion » du Parti.

Sophia Bell :

Je n'aime généralement pas critiquer nommément des individus dans mes articles ou mes livres... mais pourquoi ai-je mentionné Jiang Zemin ? ... Parce que d'un point de vue personnel, je trouve qu'il est l'incarnation même du mal !

M. Liu Siyuan :

(En entendant les mots de Sophia, M. Liu hoche lentement la tête, son regard exprime un accord mêlé de réflexion.)

Mademoiselle Sophia, je comprends votre réserve à ne pas vouloir critiquer nommément un individu dans vos œuvres. C'est une attitude prudente et professionnelle pour un journaliste ou un écrivain. Cependant, lorsque nous sommes confrontés à des crimes, à des tragédies systématiques, clarifier la responsabilité des dirigeants, de ceux qui prennent les décisions, est parfois inévitable si l'on veut aller au fond de la vérité.

Vous dites que, d'un point de vue personnel, vous percevez Jiang Zemin comme « l'incarnation du mal »...

(Il s'arrête, pensif.)

C'est une affirmation très forte, et je peux comprendre pourquoi vous avez ce sentiment, surtout en regardant la persécution du Falun Gong.

Pour moi, qui ai été à l'intérieur du système, puis qui en suis devenu une victime indirecte, et enfin quelqu'un qui cherche la vérité, je trouve aussi que les politiques, les actions menées sous l'ère de Jiang Zemin, en particulier celles liées à la persécution du Falun Gong, portent une couleur particulièrement sombre et cruelle.

Premièrement, la jalousie et la peur personnelles : de nombreuses analyses suggèrent que la détermination de Jiang Zemin à éradiquer le Falun Gong provenait d'une jalousie personnelle face au prestige et à l'influence croissants de Maître Li Hongzhi, ainsi que de la peur qu'un système de valeurs morales basé sur Authenticité-Compassion-Tolérance puisse affaiblir le fondement idéologique du Parti communiste, et par là même, son propre pouvoir absolu. Ce n'était pas une inquiétude pour la nation ou le peuple, mais une inquiétude pour son pouvoir personnel et celui de sa faction.

Deuxièmement, le mépris de la loi et de l'opinion collective : le fait qu'il ait ignoré le désaccord de nombreux autres membres du Bureau politique et créé le Bureau 610 comme un organe au-dessus des lois, montre un despotisme et un autoritarisme extrêmes.

Troisièmement, l'incitation à la haine et l'utilisation brutale de l'appareil de propagande : la manière dont l'appareil de propagande sous sa direction a diffamé, calomnié le Falun Gong, semant la peur et la haine au

sein de la population, est un exemple typique de l'utilisation des médias comme instrument du crime.

Quatrièmement, la politique de « ruiner leur réputation, les acculer financièrement et les détruire physiquement » : cette politique génocidaire, qui proviendrait des directives de Jiang Zemin, a conduit à d'innombrables tragédies, de la torture au meurtre, jusqu'au crime de prélèvement forcé d'organes. Cela montre une cruauté sans limites.

Quand un individu, avec le pouvoir entre ses mains, peut causer la souffrance de dizaines de millions de personnes, détruire de belles valeurs morales et créer une blessure inguérissable pour toute une nation simplement pour des motifs égoïstes, alors le percevoir comme une « incarnation du mal » n'est pas sans fondement.

Cependant, du point de vue d'un pratiquant, je comprends aussi que le mal n'existe pas seulement chez un individu. Jiang Zemin a peut-être été l'initiateur, le principal responsable, mais ce crime a également été exécuté par tout un système, par d'innombrables autres personnes, des flagorneurs aux exécuteurs aveugles des ordres, jusqu'à ceux qui se sont tus et sont devenus complices.

Et plus profondément encore, ce mal est aussi la manifestation de la décadence morale de toute la société, de la victoire des désirs les plus bas, de l'oubli des valeurs de bonté.

Par conséquent, souligner le rôle de Jiang Zemin est nécessaire pour clarifier la responsabilité historique, mais il faut aussi reconnaître que, pour que le mal puisse sévir à ce point, il a besoin d'un « terreau » pour le nourrir. Et changer ce « terreau », restaurer les valeurs morales, est la solution fondamentale.

Julian Lee :

(Julian hoche la tête après l'intervention de M. Liu, puis ajoute d'un ton analytique.)

Je suis d'accord avec les points que M. Liu vient de soulever. Le sentiment de Sophia, percevant Jiang Zemin comme « l'incarnation du mal », est une émotion très compréhensible, surtout face à l'ampleur et à la nature de la persécution du Falun Gong.

En science politique et dans l'étude des régimes autoritaires, nous voyons souvent que le rôle de l'« homme fort » (strongman) ou du « leader suprême » est crucial pour façonner les politiques et provoquer des bouleversements majeurs. Jiang Zemin, dans le cas de la

persécution du Falun Gong, s'est comporté comme un « homme fort » typique :

Premièrement, la concentration du pouvoir : il a consolidé son pouvoir personnel et l'a utilisé pour imposer sa volonté à l'ensemble du Parti, malgré les opinions divergentes.

Deuxièmement, la création d'un ennemi : « découvrir » ou « créer » un ennemi (dans ce cas, le Falun Gong) est une tactique classique pour consolider le pouvoir, unir (même de force) les rangs internes et détourner l'attention d'autres problèmes.

Troisièmement, l'utilisation de la violence d'État : il n'a pas hésité à utiliser tout l'appareil de violence de l'État pour écraser l'« ennemi » désigné.

Quatrièmement, le culte de la personnalité (implicite) : bien que moins flagrant qu'à l'époque de Mao, le fait que les politiques portent une forte empreinte personnelle et que la loyauté envers le leader devienne une mesure clé est également une manifestation de cela.

Cependant, comme M. Liu l'a également souligné, un individu, aussi puissant soit-il, ne peut pas à lui seul commettre un crime de cette ampleur. Cela nécessite la participation, la complicité, ou du moins le silence de tout un système. Ce système comprend :

Premièrement, l'appareil bureaucratique : ceux qui exécutent les ordres.

Deuxièmement, les forces de sécurité et l'armée : l'instrument de la violence.

Troisièmement, l'appareil de propagande : l'instrument du lavage de cerveau et de l'incitation à la haine.

Quatrièmement, l'indifférence ou la peur du public : cela permet au mal de se propager.

Par conséquent, lorsque nous disons que Jiang Zemin est « l'incarnation du mal », il faut peut-être comprendre qu'il est la personnification, l'initiateur et le plus haut responsable d'une forme de « mal organisé », d'un « mal systémique » nourri et exécuté par un régime autoritaire.

Le fait que des journalistes, des chercheurs, et des témoins comme M. Liu, osent souligner le rôle d'individus spécifiques comme Jiang Zemin, est une étape importante dans la lutte contre l'oubli et pour l'exigence de comptes. Il ne s'agit pas seulement de « critique personnelle », mais d'une analyse scientifique et responsable de la manière dont le pouvoir peut être abusé pour commettre des crimes effroyables.

Sophia Bell :

En parlant du mal du Parti communiste chinois manifesté par la persécution du Falun Gong, d'après vos observations personnelles et les enquêtes internationales indépendantes que vous connaissez, pourriez-vous donner plus de détails pour que les lecteurs comprennent mieux ? Sur les preuves, les chiffres, l'ampleur...

Normalement, aux États-Unis ou en Europe, lorsqu'un patient a besoin d'une greffe d'organe, il doit généralement attendre des mois, voire des années, pour que l'hôpital trouve un donneur compatible... Mais j'ai entendu dire qu'en Chine, on peut trouver un organe compatible pour un patient en quelques jours seulement... qu'est-ce que cela signifie ?

Julian Lee :

(Le visage de Julian devient plus sérieux, il sort un petit carnet et un stylo, comme pour systématiser des informations importantes.)

Mademoiselle Sophia, Monsieur Liu, le problème que vous venez de soulever – la différence incroyable dans les délais d'attente pour une greffe d'organe entre la Chine et les pays occidentaux – est précisément l'une des preuves indirectes les plus importantes, un « drapeau rouge » qui signale que quelque chose d'extrêmement

anormal et alarmant se produit dans l'industrie de la transplantation d'organes en Chine.

Comme vous l'avez très bien dit, dans les pays développés comme les États-Unis ou les pays européens, où les systèmes de don d'organes sont basés sur le volontariat, la transparence et une réglementation stricte, le temps d'attente pour un rein, un foie ou un cœur compatible peut durer des mois, voire des années. Cela est dû à la rareté des dons d'organes par rapport à la demande, et à la complexité de trouver un organe médicalement compatible. Les patients sont inscrits sur une liste d'attente, et l'attribution des organes est basée sur des critères médicaux objectifs.

Alors, pourquoi en Chine peut-on « commander » un organe et le recevoir en seulement quelques jours ou quelques semaines ?

Cela révèle une vérité terrifiante : la Chine doit disposer d'une énorme « banque » d'organes vivants, où les « sources » sont des êtres humains vivants, qui peuvent être tués sur demande pour fournir des organes aux patients.

Pour clarifier pour les lecteurs, je voudrais présenter quelques points clés tirés des enquêtes internationales indépendantes que j'ai étudiées, en particulier les rapports de David Kilgour, David Matas et Ethan Gutmann :

Premièrement, sur l'explosion de l'industrie de la transplantation d'organes en Chine :

Depuis l'an 2000, le nombre de greffes d'organes en Chine a connu une croissance explosive. La Chine est rapidement devenue le deuxième pays au monde pour le nombre de greffes, juste après les États-Unis.

Ce qui est remarquable, c'est que cette explosion s'est produite alors que la Chine n'avait pas de système public efficace de don volontaire d'organes. Selon la culture traditionnelle, les Chinois sont généralement réticents à donner leurs organes après la mort. Le nombre de donneurs volontaires était extrêmement faible, incapable de répondre à une telle échelle de transplantations.

Deuxièmement, sur la source « officielle » d'organes, inexplicable :

Au début, le gouvernement chinois a déclaré que la principale source d'organes provenait des condamnés à mort exécutés. Cependant, le nombre de condamnés à mort (bien qu'encore élevé) ne pouvait en aucun cas expliquer le nombre de greffes. De plus, l'utilisation d'organes de condamnés à mort viole les normes éthiques médicales internationales.

Sous la pression internationale, la Chine a annoncé qu'elle mettrait en place un système de don volontaire et

réduirait progressivement l'utilisation d'organes de condamnés à mort. Mais le nombre de greffes est resté élevé, et les délais d'attente anormalement courts.

Troisièmement, sur les délais d'attente absurdement courts :

Comme vous l'avez mentionné, Sophia, c'est l'une des preuves les plus solides. Les hôpitaux chinois, les sites web faisant la promotion du tourisme de transplantation (avant d'être retirés sous la pression) annonçaient ouvertement qu'ils pouvaient trouver un organe compatible pour un patient en quelques semaines, voire quelques jours. C'est impossible sans une banque massive de prisonniers, dont le groupe sanguin et les tissus sont testés à l'avance, prêts à être tués dès qu'une « commande » est passée.

Certains hôpitaux pouvaient même planifier des greffes d'organes à l'avance, ce qui montre qu'ils avaient un contrôle total sur l'approvisionnement en organes.

Quatrièmement, sur les preuves testimoniales :

Les enquêteurs ont recueilli les témoignages de médecins, d'infirmières (dont certains se sont enfuis à l'étranger), de gardiens de prison, et même d'anciens patients ayant subi une greffe en Chine. Leurs témoignages révèlent un processus très organisé, allant des analyses de sang des

prisonniers (en particulier les pratiquants de Falun Gong), au choix de la « source » compatible, et à l'opération de prélèvement, souvent alors que la victime est encore en vie ou vient juste d'être mise à mort.

Il y a des récits glaçants de pratiquants de Falun Gong torturés, subissant des examens médicaux anormaux (se concentrant uniquement sur les organes internes), puis « disparaissant ».

Cinquièmement, sur les données statistiques et l'analyse logique :

Les enquêteurs ont analysé les données de centaines d'hôpitaux de transplantation en Chine, comparant le nombre de lits, de médecins, de chirurgies déclarées (bien que souvent dissimulées) avec le nombre d'organes provenant de sources légitimes. L'écart est énorme, atteignant des dizaines de milliers de cas par an dont l'origine est inexplicable.

Ethan Gutmann, dans son livre « The Slaughter » (L'Abattoir), estime qu'environ 65 000 pratiquants de Falun Gong pourraient avoir été tués pour leurs organes entre 2000 et 2008. Des rapports ultérieurs ont même mis à jour ce chiffre, qui pourrait être beaucoup plus élevé.

Sixièmement, sur la coïncidence temporelle :

L'explosion de l'industrie de la transplantation en Chine (après 2000) coïncide de manière stupéfiante avec le début de la persécution du Falun Gong (juillet 1999) et l'arrestation et la détention massives de pratiquants dans les prisons et les camps de travail à travers le pays. Ils sont devenus une « source d'organes » abondante, saine (car ils ne fument pas, ne boivent pas et pratiquent le qigong) et non protégée par la loi.

Tous ces éléments, mis bout à bout, dessinent un tableau effroyable : le Parti communiste chinois, pour le profit et pour anéantir un groupe qu'il considère comme un « ennemi », a toléré, voire orchestré, une industrie de prélèvement forcé d'organes sur des prisonniers de conscience, dont les premières et principales victimes sont les pratiquants de Falun Gong.

Le fait que les délais d'attente pour des organes soient si courts en Chine, Mademoiselle Sophia, n'est pas une « prouesse médicale » comme ils essaient de le faire croire, mais c'est la preuve accusatrice d'un crime contre l'humanité en cours. Cela montre un mépris extrême pour la vie humaine, où les gens sont transformés en « entrepôts de pièces de rechange » au service des intérêts d'autrui.

M. Liu Siyuan :

(M. Liu écoute Julian, son visage s'alourdit encore plus, il hoche doucement la tête, la voix tremblante.)

Monsieur Julian, ce que vous venez de présenter... systématise et clarifie beaucoup de choses que j'avais vaguement ressenties et douloureusement apprises par la suite. Quand Anran... quand on l'a emmenée, et que j'ai su la vérité plus tard, je me suis aussi demandé comment ils avaient pu faire cela si rapidement, pourquoi il y avait une si grande « demande ».

Les chiffres, les analyses que vous avancez, montrent qu'il ne s'agit pas d'actes spontanés de quelques individus déshumanisés, mais de tout un système criminel organisé avec sophistication. Le soi-disant « court délai d'attente pour un organe » en Chine, pour moi maintenant, est synonyme d'innombrables vies innocentes qui ont été injustement fauchées, sur « commande ».

Cela explique aussi pourquoi le gouvernement s'efforce de dissimuler l'information, pourquoi il refuse de véritables enquêtes internationales indépendantes. Parce que la vérité est trop horrible, et si elle était entièrement exposée, ce serait un verdict de conscience irréfutable contre eux.

Je... je ne sais vraiment pas quoi dire de plus. Je ressens seulement une douleur et une indignation grandissantes.

Merci, Monsieur Julian, d'avoir eu le courage de dire ces choses.

Sophia Bell :

En parlant de cela, je me souviens d'un événement qui m'a profondément choquée, et que je soupçonne d'être lié au crime de prélèvement forcé d'organes en Chine...

Je vais résumer : fin juin 2018, lors d'un voyage de travail à Hô-Chi-Minh-Ville, la plus grande ville du Vietnam, j'ai lu par hasard une information sur une exposition de corps humains plastinés, appelée « Mystery of Human Body », au nom de la science et de l'art...

Je suis allée la voir et j'ai été choquée...

Je ne pouvais pas comprendre comment on pouvait faire cela au nom de la science et de l'art...

Une image m'a particulièrement bouleversée : le corps d'une femme enceinte, le ventre ouvert, avec un fœtus d'environ 7 ou 8 mois à l'intérieur... Je ne comprends pas pourquoi ni comment ils ont pu obtenir le corps d'une femme enceinte pour le disséquer et l'exposer au public. Si cette femme était morte de maladie ou d'un accident, sa famille l'aurait sûrement enterrée dignement, il est

impensable que sa famille ait donné son corps à un inconnu pour qu'il le dissèque et l'expose à sa guise...

En faisant des recherches plus tard, j'ai appris que ces corps provenaient d'une usine de plastination fondée par un Allemand du nom de Gunther von Hagens en août 1999 en Chine... Et il semble que de nombreuses autres usines aient été créées par d'autres personnes... et ils ont organisé de nombreuses expositions dans le monde entier...

Ce que je soupçonne, c'est : les corps fournis à ces usines sont-ils ceux des victimes de prélèvements forcés d'organes de leur vivant en Chine ?

Julian Lee :

(Julian écoute l'histoire de Sophia avec un air très grave. Quand Sophia a fini, il hoche lentement la tête, son regard est pensif et empreint d'indignation.)

Mademoiselle Sophia, votre expérience et vos soupçons concernant l'exposition « Mystery of Human Body » que vous avez vue à Hô-Chi-Minh-Ville sont en effet très pertinents, et ils correspondent parfaitement aux profondes préoccupations que de nombreux enquêteurs des droits de l'homme, y compris moi-même, ont soulevées depuis des années.

Ce que vous décrivez – en particulier l'image choquante du corps plastiné d'une femme enceinte avec son fœtus – est précisément l'un des points clés qui soulèvent des questions sur l'origine et l'éthique des corps utilisés dans ces expositions.

(Il s'arrête un instant, comme pour souligner l'importance de la question.)

Comme vous l'avez découvert, Gunther von Hagens, l'inventeur de la technique de plastination, a fondé une grande usine à Dalian, en Chine, en août 1999. Et il n'y avait pas que l'usine de von Hagens ; par la suite, de nombreux autres établissements de plastination ont vu le jour en Chine, transformant le pays en un centre de production et d'exportation de spécimens de corps humains plastinés.

La coïncidence temporelle est très suspecte :

Premièrement, juillet 1999 : le Parti communiste chinois commence la persécution nationale du Falun Gong, conduisant à l'arrestation et à la détention de millions de pratiquants.

Deuxièmement, août 1999 : l'usine de plastination de von Hagens est créée à Dalian.

Troisièmement, à partir de l'an 2000 : l'industrie de la transplantation d'organes en Chine explose, et en même temps, les expositions « Body Worlds » et des versions similaires commencent à apparaître et à tourner dans le monde entier, en utilisant principalement des corps provenant de Chine.

Votre soupçon quant à savoir si ces corps sont ceux de victimes de prélèvements d'organes est une question tout à fait fondée et partagée par beaucoup :

Premièrement, la source opaque des corps. Les organisateurs d'expositions affirment souvent que les corps proviennent de personnes qui ont « volontairement donné leur corps à la science » ou de « corps non réclamés ». Cependant, ils fournissent très rarement, voire jamais, de preuves tangibles du consentement du défunt ou de sa famille, en particulier pour les corps provenant de Chine. Le système de don de corps volontaire en Chine, tout comme le don d'organes, est quasi inexistant ou très peu développé.

Deuxièmement, la « disparition » des prisonniers de conscience. Comme nous l'avons discuté, des centaines de milliers, voire des millions de pratiquants de Falun Gong et d'autres prisonniers de conscience ont « disparu » dans le système carcéral et les camps de travail chinois. Leurs familles ne reçoivent aucune information, aucun corps. La question est : où sont passés ces corps ?

Troisièmement, l'intérêt économique. L'industrie de la transplantation d'organes et celle des expositions de corps plastinés génèrent toutes deux d'énormes profits. Le scénario où les prisonniers de conscience sont considérés comme une « ressource » exploitable – prélever les organes pour les vendre, et vendre le reste du corps aux usines de plastination – est un scénario effroyable mais qui n'est pas sans logique dans un système inhumain qui place les intérêts économiques et politiques au-dessus de la vie humaine.

Quatrièmement, le cas spécifique de la femme enceinte. Comme vous l'avez très pertinemment souligné, Sophia, il est presque impossible qu'une famille donne volontairement le corps d'une femme enceinte avec son fœtus pour en faire un objet d'exposition, dans n'importe quelle culture, et surtout dans la culture est-asiatique. L'existence de tels spécimens renforce le soupçon que leur origine n'est ni « volontaire » ni « propre ». Il est très probable qu'il s'agisse de prisonniers qui ont été tués, et personne ne peut parler pour eux.

Le lien avec le prélèvement forcé d'organes est donc fort. Bien qu'il soit extrêmement difficile de prouver directement qu'un corps spécifique est celui d'une victime, les preuves indirectes sont puissantes. Il y a d'abord cette source abondante de prisonniers de conscience. Ensuite, après le prélèvement des organes, le reste du corps doit être « traité », et le vendre à ces usines

est une solution rentable et efficace pour « effacer les traces ». Et enfin, il y a le manque de transparence et les explications insatisfaisantes de toutes les parties concernées.

De nombreuses organisations de défense des droits de l'homme et des enquêteurs ont appelé à des enquêtes indépendantes sur l'origine des corps utilisés dans ces expositions, et ont appelé à leur boycott jusqu'à ce qu'une transparence totale soit établie.

Ce que vous avez vu et vos soupçons, Mademoiselle Sophia, ne sont pas seulement des sentiments personnels, mais ils reflètent une préoccupation profondément fondée sur un crime potentiel, où la cruauté ne s'arrête pas au fait de prendre une vie, mais s'étend à la profanation et à la commercialisation du corps de la victime après sa mort.

M. Liu Siyuan :

(M. Liu écoute l'histoire de Sophia et les analyses de Julian, son visage devient blême, révélant son horreur et sa douleur. Il secoue lentement la tête, sa voix est un peu rauque.)

C'est incroyable... C'est incroyable jusqu'où la cruauté humaine peut aller... Quand j'ai appris qu'Anran avait subi un prélèvement forcé d'organes, je pensais que c'était le comble de l'inhumanité. Mais en entendant ce

que Sophia raconte, et les analyses de Julian... l'idée que les corps des victimes, peut-être même celui de ma fille, puissent être transformés en objets d'exposition, être commercialisés... c'est une profanation, une insulte qu'aucun mot ne peut décrire.

Je... je ne sais vraiment plus quoi dire. Cela dépasse toutes les limites de l'imagination du mal. Si ces choses sont vraies, alors le Parti communiste chinois n'a pas seulement commis des crimes contre l'humanité, mais il détruit aussi toutes les valeurs morales, les dernières limites de la condition humaine.

(Il baisse la tête, les poings serrés, essayant de contenir son émotion.)

Je pensais avoir compris une partie de leur cruauté. Mais j'étais sans doute encore trop naïf. Leur mal n'a pas de fond.

Sophia Bell :

Oui, des cas comme celui de la fille de Monsieur Liu sont une histoire tragique... des actes pervers mais dissimulés et protégés par le gouvernement chinois lui-même, seulement partiellement révélés par quelques rares sources et témoins...

Julian Lee :

(Julian hoche la tête aux paroles de Sophia, son regard exprime de l'empathie pour M. Liu mais aussi la détermination d'un journaliste en quête de vérité.)

Sophia a tout à fait raison. Des cas comme celui d'Anran, la fille de Monsieur Liu, sont des tragédies personnelles extrêmement douloureuses, mais ce ne sont pas des incidents isolés ou exceptionnels. Ce sont les pièces d'un puzzle qui révèlent une très petite partie d'un tableau criminel bien plus vaste, un crime systématiquement dissimulé et protégé par le pouvoir de l'État chinois.

(Il regarde M. Liu, puis se tourne vers Sophia.)

Le fait que ces actes pervers ne soient que partiellement révélés par quelques rares sources et témoins est une triste réalité, mais elle est compréhensible dans le contexte d'un régime totalitaire :

Premièrement, un contrôle absolu de l'information. Comme nous l'avons mentionné à plusieurs reprises, le PCC contrôle la quasi-totalité du flux d'informations dans le pays. Toute information défavorable est rigoureusement censurée, bloquée et déformée. Le « Grand Firewall » ne bloque pas seulement les informations venant de l'extérieur, mais empêche aussi celles de l'intérieur de sortir.

Deuxièmement, des menaces et une terreur contre les témoins. Ceux qui osent parler font face à un risque de représailles brutales, allant de l'arrestation, la torture, jusqu'au harcèlement de leurs proches. Cela crée un climat de peur généralisé.

Troisièmement, l'absence de mécanismes d'enquête indépendants dans le pays. En Chine, il n'y a pas d'organismes d'enquête indépendants, pas de véritable pouvoir judiciaire, pas de presse libre. Tout est sous la direction du Parti.

Quatrièmement, la complexité et la difficulté de la collecte de preuves. Pour des crimes secrets et organisés comme le prélèvement forcé d'organes, la collecte de preuves directes est extrêmement difficile, en particulier pour les enquêteurs internationaux.

Cinquièmement, l'indifférence ou les intérêts économiques de certains pays et organisations internationales. Malheureusement, parfois pour des intérêts à court terme, certains ont choisi de « fermer les yeux » sur les preuves des crimes du PCC.

C'est à cause de ces obstacles que les informations que nous obtenons ne sont souvent que la « partie émergée de l'iceberg ». Elles proviennent principalement des témoins courageux qui ont réussi à fuir à l'étranger, des proches de victimes qui cherchent inlassablement la

justice, des enquêteurs internationaux persévérants, et parfois, de rares informations qui fuient de l'intérieur.

Chaque bribe d'information, chaque témoignage, aussi modeste soit-il, est extrêmement précieux. Ce sont comme des pièces d'un puzzle qui nous aident, petit à petit, à reconstituer le tableau complet du crime. Et le travail des journalistes indépendants, des organisations de défense des droits de l'homme, est précisément de tenter de collecter, de vérifier et de diffuser ces pièces, pour que la vérité ne soit pas enterrée.

La lutte pour exposer la vérité et obtenir justice pour les victimes du PCC est une lutte longue et ardue. Mais comme l'a dit Monsieur Liu, tant qu'il y aura des gens courageux pour oser parler, tant qu'il y aura des gens persévérants pour chercher la vérité, alors la lumière finira par triompher des ténèbres.

Sophia Bell :

Alors, la communauté internationale, en particulier les gouvernements ou les organisations mondiales comme les Nations Unies, n'a toujours pas pris de mesures concrètes et suffisamment fortes pour mettre ce crime en lumière... D'après mes observations, il n'y a encore que

quelques individus ou petits groupes qui ont le courage de dénoncer cette situation...

À un moment donné, j'ai espéré que les gouvernements américain, français ou canadien pourraient faire des déclarations ou prendre des mesures plus fortes, et ne pas se contenter de quelques phrases dans les rapports annuels sur la religion, ou dans les projets de loi de quelques parlementaires...

Julian Lee :

(Le visage de Julian montre clairement son accord et une certaine déception face aux remarques de Sophia.)

Mademoiselle Sophia, ce que vous venez de partager reflète une triste réalité et constitue également une grande préoccupation pour de nombreuses personnes qui s'intéressent aux droits de l'homme en Chine. Il est vrai que jusqu'à présent, la réaction de la communauté internationale, en particulier des grands gouvernements et des organisations mondiales comme les Nations Unies, face aux crimes du PCC, y compris le prélèvement forcé d'organes, reste très limitée et ne correspond pas à la gravité du problème.

(Il s'arrête, comme pour souligner sa déception.)

Que voyons-nous ?

Premièrement, les Nations Unies. Elles sont souvent critiquées pour leur manque d'efficacité, leur soumission à l'influence des grandes puissances, et se contentent souvent de publier des rapports et des appels généraux, sans mesures de sanction ou de mécanismes d'enquête réellement puissants.

Deuxièmement, les gouvernements occidentaux. Comme vous l'avez dit, ils publient des rapports annuels, et des parlementaires courageux présentent des projets de loi. Ce sont des efforts très louables. Cependant, au niveau de l'exécutif, au niveau de la politique étrangère globale, les actions ne sont souvent pas assez fortes et décisives.

Pourquoi cette hésitation ? Il y a plusieurs raisons complexes : les intérêts économiques, les considérations géopolitiques, la difficulté de recueillir des preuves irréfutables, le lobbying intense de la Chine, et parfois la polarisation politique interne dans les pays occidentaux.

C'est pourquoi le fardeau de dénoncer la vérité repose souvent sur les épaules des organisations non gouvernementales (ONG), des journalistes indépendants, et de la diaspora chinoise et des groupes de victimes.

Je partage également la déception de Sophia. Nous espérons des actions plus fortes. Mais la réalité montre que la lutte pour les droits de l'homme et la justice est un long chemin. Cependant, tout n'est pas sans espoir. La

pression de l'opinion publique et les efforts inlassables peuvent progressivement entraîner des changements. Le fait que de plus en plus de parlements adoptent des résolutions est une avancée importante, même si elle est lente.

M. Liu Siyuan :

(M. Liu écoute les analyses de Julian, il soupire, une tristesse et une impuissance passagères sur le visage.)

Julian a tout à fait raison. Les calculs d'intérêts économiques, les considérations géopolitiques... font souvent que la justice et les droits de l'homme sont relégués au second plan. C'est une triste réalité de ce monde.

Quand j'étais encore dans le système, j'ai moi-même été témoin de la manière dont le gouvernement chinois utilisait sa puissance économique comme un outil pour influencer, pour faire taire les critiques de l'extérieur. Ils sont très doués pour « acheter le silence » ou « détourner l'attention ».

Et quand je suis arrivé ici, j'ai aussi placé beaucoup d'espoir dans les grandes puissances démocratiques. Mais j'ai fini par réaliser que rien n'est facile. Ce combat n'est pas seulement celui des victimes, mais aussi celui de la conscience de toute l'humanité.

Malgré tout, je reste convaincu que tant que nous n'abandonnerons pas, tant que la vérité continuera de se propager, un jour, la justice sera rendue. Les efforts de personnes comme Sophia, Julian, et tant d'autres à travers le monde, sont une grande source d'encouragement et d'espoir pour des gens comme moi.

Sophia Bell :

Et qu'en est-il du point de vue du dirigeant actuel du PCC ? Hier, j'ai mentionné que je ne voyais pas sa position clairement exprimée sur la persécution du Falun Gong et le crime de prélèvement forcé d'organes... J'ai lu quelque part l'opinion de quelqu'un qui disait que la situation de Xi Jinping est semblable à l'adage « une fois qu'on est monté sur le dos du tigre, il est difficile d'en descendre »...

Pourriez-vous interpréter ce que signifie cette phrase dans le cas de M. Xi ?

M. Liu Siyuan :

(En entendant la question de Sophia, M. Liu reste pensif un moment, son regard se perd au loin comme s'il essayait de sonder les calculs complexes au sein du pouvoir à Pékin.)

L'expression « une fois qu'on est monté sur le dos du tigre, il est difficile d'en descendre »... est en effet une image très évocatrice, et elle reflète sans doute en partie la situation du dirigeant actuel de la Chine, Xi Jinping, face au lourd héritage de la persécution du Falun Gong et des crimes qui y sont liés.

(Il s'arrête, choisissant ses mots avec soin.)

Du point de vue de quelqu'un qui a été à l'intérieur du système, je peux imaginer quelques facettes de ce « tigre » que M. Xi pourrait être en train de « chevaucher » :

Premièrement, l'héritage de Jiang Zemin et de sa faction. La persécution du Falun Gong est une « œuvre » majeure, un « héritage » politique de Jiang. Sa faction a encore une influence considérable, surtout dans l'appareil de sécurité. S'attaquer à cette question reviendrait à s'attaquer directement à eux.

Deuxièmement, la peur de l'« instabilité » et de la « perte du Parti ». C'est une peur inhérente à tout dirigeant du PCC. Reconnaître une erreur d'une telle ampleur pourrait, à leurs yeux, affaiblir la légitimité du Parti et mener à l'effondrement du régime.

Troisièmement, un crime trop énorme pour être « géré en douceur ». Si le prélèvement forcé d'organes était reconnu publiquement, ce serait un choc immense. La

responsabilité impliquerait tout un système, et personne ne peut prédire les conséquences d'un tel « procès historique ».

Quatrièmement, les contraintes de l'appareil déjà en place. Le Bureau 610 et tout le système de persécution sont devenus une machine gigantesque, avec d'innombrables intérêts enchevêtrés, très difficile à démanteler.

Ainsi, M. Xi pourrait se trouver dans un dilemme. Soit continuer à « chevaucher le tigre », ce qui signifie tolérer le crime et porter ce fardeau historique. Soit chercher à « descendre du tigre », une voie pleine de dangers qui exige un courage immense et pourrait se heurter à une opposition féroce.

Son manque de clarté sur cette question, comme vous l'avez remarqué, Sophia, pourrait être dû à ces calculs difficiles. Ou peut-être qu'il donne la priorité à la consolidation de son propre pouvoir avant d'oser toucher à ce « tigre » dangereux.

Cependant, l'histoire a montré qu'éviter d'affronter la vérité n'est jamais une solution durable. Ce « tigre », s'il n'est pas maîtrisé, finira par se retourner contre celui qui le chevauche.

Voilà mes pensées, basées sur ma compréhension limitée de cette situation complexe.

Julian Lee :

(Julian hoche la tête en signe d'accord avec les analyses de M. Liu, puis ajoute une perspective de science politique.)

M. Liu a très profondément interprété la signification de l'expression « monter sur le dos du tigre » dans le cas de Xi Jinping. Je voudrais ajouter quelques aspects du point de vue de l'analyse politique.

Premièrement, la continuité politique et la succession du pouvoir. Dans les systèmes à parti unique, il y a une pression pour maintenir la continuité des politiques majeures. Renverser une politique aussi « sensible » que la persécution du Falun Gong pourrait être perçu comme un défi à l'unité du Parti.

Deuxièmement, le « piège de l'héritage » (Legacy Trap). M. Xi a hérité de la persécution du Falun Gong. Cet « héritage » a créé un appareil énorme et un réseau de groupes d'intérêts. S'il le démantelait avec force, il pourrait faire face à une opposition puissante de la part de ceux qui craignent d'être tenus pour responsables.

Troisièmement, la priorité à la consolidation du pouvoir personnel. L'une des priorités de M. Xi a été d'éliminer ses adversaires politiques. Il a peut-être considéré que la résolution des factions rivales était une condition

préalable avant de s'attaquer à des questions aussi épineuses.

Quatrièmement, la peur de l'« effet domino ». S'il reconnaissait cette erreur, cela pourrait créer un « précédent », menant à des demandes de révision d'autres questions historiques et, finalement, ébranler les fondements du régime.

Ainsi, l'image de « monter sur le dos du tigre » est très juste. M. Xi n'est peut-être pas celui qui a choisi de le monter, mais une fois dessus, il est extrêmement difficile d'en descendre en toute sécurité. Son silence peut être une stratégie d'« attentisme » ou, plus tristement, une acceptation tacite de la politique de son prédécesseur.

Quoi qu'il en soit, le fait qu'un dirigeant n'ose pas ou ne puisse pas affronter et corriger les crimes du passé sera toujours un fardeau pour lui-même et pour toute la nation. L'histoire en jugera.

Sophia Bell :

Je suis en train de penser, est-il possible que, jusqu'à présent, M. Xi lui-même ne connaisse pas l'ampleur de la perversité de la persécution du Falun Gong ? ... Tout comme dans votre propre cas, Monsieur Liu, avant que

votre fille ne soit victime, vous ne connaissiez pas non plus la vérité sur cette persécution...

M. Liu Siyuan :

(En entendant la question de Sophia, M. Liu fronçe légèrement les sourcils et reste pensif un moment. C'est une question très perspicace qui suscite de nombreuses réflexions.)

Mademoiselle Sophia, c'est une possibilité que nous ne devrions peut-être pas écarter complètement, bien qu'elle puisse paraître incroyable pour quelqu'un au sommet du pouvoir comme M. Xi Jinping.

(Il s'arrête, choisissant ses mots avec soin.)

Quand je repense à mon propre cas, il est vrai que j'étais dans une « bulle d'information » créée par le système. Bien que j'aie été un fonctionnaire de niveau provincial, avec mes propres canaux d'information, sur des sujets « sensibles » et étroitement contrôlés comme le Falun Gong, ce qui me parvenait était principalement de l'information déjà orientée et filtrée. Je ne savais pas, ou ne voulais pas savoir, ou n'osais pas chercher à connaître toute la vérité jusqu'à ce que la tragédie frappe ma famille.

Alors, est-il possible que M. Xi Jinping, le chef de tout un pays, puisse être dans un état d'« aveuglement informationnel » similaire concernant l'ampleur de la perversité de la persécution du Falun Gong, en particulier sur le crime de prélèvement forcé d'organes ?

Je pense qu'il y a plusieurs facteurs à considérer :

Premièrement, le système de rapport et de « filtrage » de l'information. Dans un système autoritaire, l'information qui remonte des échelons inférieurs est souvent soigneusement « filtrée ». Les subalternes ont tendance à rapporter ce que leurs supérieurs veulent entendre, en dissimulant les informations négatives, les vérités qui pourraient être défavorables. Les informations sur une brutalité excessive, sur de graves violations des droits de l'homme, pourraient ne pas avoir été rapportées de manière complète et honnête jusqu'au plus haut niveau, ou avoir été considérablement atténuées.

Deuxièmement, l'encerclement par les groupes d'intérêts. Ceux qui participent directement à la persécution et en bénéficient, en particulier ceux qui sont profondément « impliqués » dans le crime de prélèvement forcé d'organes, feront tout pour dissimuler la vérité, pour empêcher l'information de parvenir à M. Xi. Ils peuvent créer un mur d'information autour de lui, ne lui fournissant que des rapports « traités ».

Troisièmement, les priorités du dirigeant. Un dirigeant suprême doit faire face à d'innombrables problèmes intérieurs et extérieurs. Il est possible que, pendant une longue période, la question du Falun Gong n'ait pas été sa priorité absolue, et qu'il se soit fié aux rapports des organes spécialisés (comme le système de sécurité, le Bureau 610) sans vérification indépendante.

Cependant, il y a aussi des facteurs qui nous poussent à douter de la possibilité qu'il « ignore complètement » la situation :

D'abord, la campagne « chasser les tigres et écraser les mouches ». Au cours de la purge de ses adversaires politiques, en particulier des personnalités de haut rang de la faction de Jiang Zemin (comme Zhou Yongkang, Bo Xilai, Xu Caihou, Guo Boxiong...), tous ces individus étaient profondément liés à la persécution du Falun Gong et au crime de prélèvement forcé d'organes. Il est difficile de croire que, pendant les enquêtes, les informations sur ces crimes ne soient jamais parvenues aux oreilles de M. Xi, même si elles n'ont pas été rendues publiques.

Ensuite, les informations de la communauté internationale. Malgré les efforts de dissimulation du PCC, les rapports, les résolutions, les auditions des organisations de défense des droits de l'homme et des parlements internationaux sur le prélèvement forcé

d'organes en Chine ne peuvent certainement pas avoir complètement échappé à son système de renseignement et d'information.

Enfin, la persistance du problème. La persécution du Falun Gong dure depuis plus de 20 ans, c'est un problème majeur qui affecte la réputation internationale de la Chine. Un dirigeant avec la vision et la maîtrise de l'information de M. Xi peut difficilement être complètement « dans le flou » sur une question aussi durable et grave.

Par conséquent, selon ma conjecture personnelle, la situation est peut-être plus complexe qu'une « ignorance totale ». Il est possible que M. Xi sache jusqu'à un certain point, mais que l'ampleur détaillée et la cruauté réelle du crime ne lui soient pas entièrement parvenues, ou aient été atténuées par de fausses informations. Ou il est possible qu'il sache mais que, pour des calculs politiques, des considérations de pouvoir, il ait choisi de « ne pas vouloir en savoir plus », ou de « mettre temporairement de côté ».

Comme dans mon cas, il faudrait peut-être un « choc », un événement particulier, pour qu'une personne dans sa position puisse vraiment faire face à toute cette horrible vérité. Mais savoir si ce « choc » arrivera, et s'il aura le courage d'agir, c'est une autre question.

Ce ne sont que des conjectures personnelles, basées sur

mon expérience et mon observation. La vérité au sein du PCC est toujours une « boîte noire » difficile à prévoir.

Julian Lee :

(Julian hoche la tête, approuvant la prudence de M. Liu.)

M. Liu a présenté une analyse très pertinente et équilibrée. La question de savoir si un dirigeant suprême comme Xi Jinping « ignore complètement » l'ampleur de la perversité de la persécution du Falun Gong est complexe.

Je suis d'accord sur le fait que la possibilité d'une « ignorance totale » est très faible, surtout après plus d'une décennie au pouvoir et avec ce qui s'est passé pendant la campagne anti-corruption.

Cependant, il existe un concept dans l'étude des régimes autoritaires appelé « l'ignorance délibérée » (willful ignorance) ou « le déni plausible » (plausible deniability).

Concernant l'ignorance délibérée : le dirigeant peut intentionnellement ne pas vouloir approfondir les aspects les plus sombres, les crimes spécifiques, pour éviter d'en porter la responsabilité morale ou juridique directe. Il peut implicitement permettre ou tolérer que ses subordonnés fassent le « sale boulot », tant que l'objectif politique est atteint.

Concernant le déni plausible : les subalternes peuvent intentionnellement ne pas rapporter en détail les actes de brutalité à leur supérieur, afin que ce dernier puisse « nier de manière plausible » en être informé s'il était interrogé plus tard. C'est une façon de protéger le « chef ».

Dans le cas de M. Xi, il pourrait s'agir d'une combinaison de plusieurs facteurs :

Premièrement, il sait peut-être que la persécution du Falun Gong est brutale, mais il n'imagine pas toute l'horreur du crime de prélèvement forcé d'organes à l'échelle industrielle.

Deuxièmement, il a peut-être reçu des rapports qui ont été « embellis » ou « atténués » par les services de renseignement et de sécurité.

Troisièmement, il pourrait donner la priorité à d'autres problèmes qu'il considère comme « vitaux » pour la survie du régime et son pouvoir personnel, et « fermer les yeux » temporairement ou retarder le traitement de la question du Falun Gong.

Et quatrièmement, comme l'a dit M. Liu, la peur d'« ouvrir la boîte de Pandore », la peur des conséquences imprévisibles s'il rouvrirait ce dossier, est également un obstacle majeur.

Ainsi, plutôt qu'une « ignorance totale », il est peut-être plus exact de dire que M. Xi pourrait être dans un état où il « sait mais ne veut pas y faire face complètement », ou « sait mais ne peut pas/n'ose pas encore agir de manière décisive » en raison de calculs politiques complexes.

Cependant, en tant que chef de l'État, la responsabilité ultime lui incombe. L'« ignorance » (quel qu'en soit le degré) ne peut être une excuse pour ne pas arrêter et punir les crimes contre l'humanité qui se déroulent sous son règne. L'histoire en tiendra compte.

Sophia Bell :

Oui, je pense à cette hypothèse pour deux raisons :

Premièrement, nous voyons dans l'histoire que de nombreux rois ont été tenus dans l'ignorance par leurs fonctionnaires, ce qui les empêchait de connaître la corruption de leur pays, et ils croyaient encore que le pays était en « paix et prospérité ».

Deuxièmement, dans le cas de M. Xi, il est possible qu'il n'ait jamais eu de contact direct avec un pratiquant de Falun Gong ou un témoin, et que toutes les informations qu'il reçoit soient basées sur les rapports de ses subordonnés...

De plus, j'ai entendu quelqu'un dire un jour que M. Xi se trouve dans une situation où « les ordres ne sortent pas de Zhongnanhai », ce qui signifie que ses directives ne sont pas entièrement transmises ou sérieusement appliquées...

M. Liu Siyuan :

(En entendant les raisons avancées par Sophia, M. Liu hoche la tête, son visage exprime une compréhension et un accord avec ces analyses.)

Mademoiselle Sophia, les raisons que vous avancez pour étayer l'hypothèse que M. Xi pourrait ne pas saisir toute la vérité sont très pertinentes, et elles reflètent des réalités inhérentes aux systèmes de pouvoir centralisé.

Concernant le fait que les rois étaient tenus dans l'ignorance :

Vous avez tout à fait raison, l'histoire de la Chine et d'autres pays regorge d'exemples où des empereurs, détenant le pouvoir suprême, vivaient dans un « monde à part » créé par leurs courtisans et mandarins. Ils n'entendaient que des paroles flatteuses, des rapports de succès, tandis que les dures réalités, les souffrances du peuple, la corruption de l'appareil bureaucratique étaient habilement dissimulées.

Le but de cette dissimulation pouvait être de plaire au roi, de cacher sa propre incompétence ou corruption, ou d'éviter des colères inutiles. Le résultat était que le roi croyait le pays en « paix et prospérité », alors qu'en réalité, il pouvait être pourri de l'intérieur.

Dans un système comme celui du PCC, où la loyauté envers les supérieurs (et la protection des intérêts de sa faction) est souvent placée au-dessus de la vérité, le risque que « le dirigeant suprême soit tenu dans l'ignorance » est très réel.

Concernant le fait que M. Xi n'a peut-être jamais eu de contact direct avec des pratiquants de Falun Gong ou des témoins :

C'est aussi une très forte possibilité. Un dirigeant dans la position de M. Xi est généralement protégé par de multiples couches de sécurité et d'information. La possibilité qu'il rencontre et écoute directement un pratiquant de Falun Gong raconter son expérience, ou un témoin du crime de prélèvement d'organes, est quasi nulle.

Toute information lui parvenant sur ce sujet passera certainement par de nombreux filtres de l'appareil de sécurité, de la propagande et des organes spécialisés. Ces rapports, comme je l'ai dit, ont très probablement été «

édités » pour correspondre à la « ligne générale » ou pour ne pas « inquiéter » le dirigeant.

Sans contact direct, sans une vision de la réalité du point de vue de la victime, il est très difficile pour un dirigeant de ressentir toute l'ampleur de la cruauté et de l'injustice d'une politique. Il ne voit que des chiffres, des rapports arides, mais pas la douleur, les larmes de personnes en chair et en os.

Concernant l'idée que « les ordres ne sortent pas de Zhongnanhai » :

C'est une observation très intéressante qui pourrait aussi refléter une partie de la réalité des luttes de pouvoir en Chine. Bien que M. Xi ait considérablement consolidé son pouvoir et éliminé de nombreux opposants, cela ne signifie pas qu'il contrôle absolument tous les recoins de l'immense appareil d'État.

Il peut y avoir des groupes d'intérêts, des « empereurs retirés » agissant dans l'ombre, ou des forces occultes au niveau local, dans l'armée, dans le système de sécurité, qui cherchent toujours à entraver, affaiblir ou déformer les directives de M. Xi, si celles-ci vont à l'encontre de leurs intérêts.

Si cela est vrai, alors même si M. Xi avait l'intention de changer une politique (par exemple, celle envers le Falun

Gong), ses ordres pourraient ne pas être appliqués pleinement et sérieusement aux niveaux inférieurs, ou être délibérément déformés. Le dicton « en haut, il y a la politique ; en bas, il y a les contre-mesures » est un phénomène courant en Chine.

Cela signifie aussi que M. Xi pourrait être confronté à une lutte de pouvoir souterraine persistante, et la résolution de la question du Falun Gong, si elle a lieu, dépendra de sa capacité à réellement tenir le « volant » de toute la machine.

Tous ces facteurs, Mademoiselle Sophia, contribuent à rendre le tableau plus complexe. Ils montrent que même un dirigeant au pouvoir suprême peut être isolé sur le plan informationnel, limité dans l'application de sa volonté, et confronté à des résistances invisibles mais très puissantes venant du système même qu'il dirige.

Cela ne diminue en rien la responsabilité du dirigeant, mais cela nous aide à mieux comprendre les difficultés et les complexités auxquelles il peut être confronté, et pourquoi les changements positifs sont parfois si lents ou ne se produisent pas comme on l'espérerait.

Julian Lee :

(Julian hoche la tête en signe d'accord.)

Les points que Sophia et M. Liu viennent d'analyser sont extrêmement pertinents. Le phénomène des « cocons d'information » (information cocoons) entourant les hauts dirigeants est un sujet bien étudié en science politique. Plus le pouvoir est grand, plus le risque d'être isolé de la réalité par son entourage est élevé.

Et l'expression « les ordres ne sortent pas de Zhongnanhai » est une description classique de la fragmentation du pouvoir ou de la résistance passive au sein du système politique chinois, même sous les dirigeants les plus forts. Cela montre la complexité de la gestion d'un pays immense avec une bureaucratie colossale et de multiples couches d'intérêts.

Si M. Xi se trouve réellement dans cette situation, alors le fait qu'il puisse « ignorer » ou « être incapable d'agir » sur certaines questions, bien que cela puisse paraître incroyable, est une possibilité qui doit être sérieusement considérée. Cela ne fait que souligner l'importance des voix indépendantes, des informations venant de l'extérieur, pour pouvoir percer ces « murs d'information ».

Sophia Bell :

Oui, mais si les lecteurs de THE LIVES MEDIA lisent jusqu'ici, ils pourraient se demander : « les rois d'antan n'avaient pas Internet, donc il est compréhensible qu'ils aient été tenus dans l'ignorance ; mais qu'en est-il de la société d'aujourd'hui, avec l'explosion d'Internet ? Ne sait-il pas faire des recherches sur Internet ? »...

Alors, Monsieur Liu, auparavant, dans vos différentes fonctions au sein du régime du PCC, lorsque vous utilisiez Internet, étiez-vous bloqué par le système de pare-feu, le « Grand Firewall », ou même, réalisiez-vous que votre accès était bloqué ? Et M. Xi pourrait-il être bloqué par son propre système ?

M. Liu Siyuan :

(En entendant la question de Sophia, M. Liu sourit légèrement, un sourire un peu amer et compréhensif.)

Mademoiselle Sophia, c'est une question très pratique qui reflète bien l'interrogation de nombreuses personnes vivant dans des sociétés où l'accès à Internet est libre. « Pourquoi ne pas simplement chercher sur Internet ? » – cela semble simple, mais la réalité en Chine est extrêmement complexe.

(Il s'arrête, comme pour choisir ses mots avec précision.)

Quand je travaillais encore dans le système, à différents postes, notre utilisation d'Internet était soumise à certaines règles et limites, bien que peut-être moins strictes que pour le citoyen ordinaire à certains égards.

Concernant le « Grand Firewall » : oui, ce système est très efficace. Pour la majorité de la population, l'accès aux sites web étrangers jugés « sensibles » comme Google, Facebook, Twitter, YouTube, ou les grands médias internationaux (BBC, New York Times, The LIVES Times...) est complètement bloqué. Pour y accéder, ils doivent utiliser des outils de contournement (VPN), mais l'utilisation de VPN est de plus en plus réprimée et peut comporter des risques juridiques.

Pour les cadres et les fonctionnaires, c'était un peu différent. Dans certains départements, notamment ceux liés à la recherche, aux affaires étrangères ou à la sécurité, il pouvait y avoir des « canaux spéciaux » ou des « exceptions » autorisant l'accès à certains sites étrangers pour le travail. Cependant, ces accès étaient généralement étroitement surveillés.

Même avec un accès possible, l'autocensure psychologique était très forte. Nous savions que chaque action en ligne pouvait être surveillée. Chercher des informations « sensibles » ou « réactionnaires » pouvait attirer des ennuis inutiles, affecter notre carrière, voire la sécurité de notre famille. C'est pourquoi beaucoup,

même en ayant la possibilité, n'osaient pas ou ne voulaient pas chercher des informations allant à l'encontre du discours officiel.

De plus, les sources d'information internes (bulletins internes, documents confidentiels, directives des supérieurs) étaient souvent considérées comme plus « importantes », plus « fiables » que les informations « flottantes » sur l'Internet extérieur, qui étaient perçues comme « hostiles » et « biaisées ». Il y avait une confiance (ou une confiance forcée) dans le système d'information officiel du Parti.

Personnellement, est-ce que je réalisais que mon accès était bloqué ? Oui, bien sûr. En essayant d'accéder à certains sites d'information internationaux ou à des forums de discussion libres, les messages d'erreur ou les pages qui ne se chargent pas étaient monnaie courante. Mais comme je l'ai dit, tenter de « contourner le mur » pour trouver ces informations n'était pas une priorité, et comportait des risques. Nous étions habitués à vivre dans un « espace d'information contrôlé ».

Alors, est-ce que M. Xi Jinping pourrait être bloqué par son propre « Grand Firewall » ?

C'est une question intéressante.

Techniquement parlant, avec sa position, il a certainement un accès illimité à n'importe quelle source d'information dans le monde, s'il le souhaite. Le « Grand

Firewall » est un outil pour contrôler le peuple, pas pour restreindre le dirigeant suprême.

Mais le problème n'est pas seulement technique, il réside aussi dans les « filtres humains » et les « filtres psychologiques » :

Premièrement, le filtre humain. Les personnes qui entourent M. Xi – ses secrétaires, ses conseillers, les agences de renseignement – que lui rapportent-ils ? Oseraient-ils lui présenter des informations contradictoires, des vérités dérangeantes provenant de l'Internet « extérieur » qui vont à l'encontre de ses opinions ou de celles du Parti ? Ou vont-ils aussi « filtrer » l'information, ne lui donnant que ce qui est « approprié », « bénéfique » ?

Deuxièmement, le filtre psychologique. Même si M. Xi pouvait personnellement « chercher sur Google », aurait-il le temps, la patience, et surtout, l'ouverture d'esprit pour accepter des informations en totale contradiction avec ce qu'il croit et ce que son système lui rapporte ? Est-il facile pour un homme au sommet du pouvoir, entouré de louanges et de rapports « embellis », d'accepter qu'il a été trompé ou que son système commet des crimes terribles ?

De plus, chercher de l'information sur Internet requiert la capacité de distinguer le vrai du faux, de croiser les

sources. Dans un environnement où il est habitué à recevoir de l'information « officielle », naviguer par lui-même dans l'océan d'informations hétéroclites de l'Internet mondial n'est peut-être pas la méthode de travail habituelle d'un tel dirigeant.

Donc, bien que M. Xi ne soit pas techniquement bloqué par le « Grand Firewall », il pourrait être « bloqué » par un autre « pare-feu invisible », qui est son système de conseillers, l'appareil bureaucratique, et même ses propres préjugés et priorités politiques.

En résumé, avoir Internet ne signifie pas avoir la liberté d'information, surtout pour ceux qui se trouvent dans un système aussi fermé et contrôlé que celui de la Chine. Et même pour le dirigeant suprême, accéder et accepter la vérité n'est pas aussi simple que de « faire une recherche sur Google ».

Julian Lee :

(Julian hoche la tête en signe d'accord avec les analyses de M. Liu.)

M. Liu a expliqué cela de manière très claire et réaliste. Je voudrais juste ajouter une petite chose.

En plus des « filtres » que M. Liu a mentionnés, il y a un autre facteur : le « biais de confirmation » (confirmation

bias). Les gens ont tendance à chercher et à croire les informations qui confirment ce qu'ils croyaient déjà, et à ignorer ou à douter des informations contradictoires.

Pour un dirigeant qui a été façonné par une certaine idéologie, qui a pris des décisions basées sur des informations « officielles », chercher activement et accepter des informations complètement opposées sur Internet est un défi psychologique immense.

Il pourrait considérer ces informations comme des « produits des forces hostiles », des « fake news », de la « diffamation ». L'appareil de propagande du PCC est aussi très doué pour créer des « contre-récits » (counter-narratives) afin de neutraliser les informations défavorables de l'extérieur.

Par conséquent, même avec l'outil qu'est Internet, la possibilité qu'un dirigeant suprême chinois puisse « voir » la vérité de la même manière que nous la voyons dans le monde libre est très difficile et dépend de nombreux facteurs complexes, et pas seulement de l'accès technique.

Sophia Bell :

Oui, dans le cas de M. Xi, même s'il n'est pas bloqué par le « Grand Firewall », il est peu probable qu'il cherche

des informations sur Internet lui-même... il est même possible qu'il n'utilise pas personnellement d'ordinateur ou de smartphone, pour des raisons de « sécurité ».

À propos du système du « Grand Firewall », j'ai vécu une situation intéressante : l'autre jour, en essayant une application d'IA dont les médias parlent beaucoup ces derniers temps, nommée DeepSeek, je lui ai posé une question simple : « Que sais-tu sur le Falun Gong ? ». Essayez de deviner ce qu'elle m'a répondu.

M. Liu Siyuan :

(En entendant Sophia raconter son expérience avec l'application d'IA, M. Liu fronce légèrement les sourcils, un sourire un peu ironique mais aussi amer apparaît.)

Mademoiselle Sophia, c'est une situation très intéressante et qui donne à réfléchir dans le contexte technologique actuel. Le fait que les hauts dirigeants puissent ne pas utiliser directement d'ordinateur ou de smartphone pour des raisons de « sécurité » est tout à fait plausible. Ils ont souvent toute une équipe d'assistants et de secrétaires pour gérer les questions liées à la technologie et à l'information. Cela ne fait que renforcer le rôle des « filtres humains » dont nous avons parlé.

Quant à votre question à l'application d'IA DeepSeek...

(Il s'arrête, regarde Sophia et Julian, comme pour attendre une confirmation de sa supposition.)

Si DeepSeek est une application d'IA développée ou opérant sous le contrôle, ou du moins sous l'influence, du système de censure en Chine, alors je peux supposer que sa réponse sur le Falun Gong serait très... « prudente », pour ne pas dire complètement alignée sur la position du gouvernement.

Peut-être qu'elle aurait :

Premièrement, répondu de manière vague et évasive. Par exemple : « Le Falun Gong est un sujet complexe avec de nombreuses opinions divergentes. Je ne peux pas fournir d'informations détaillées à ce sujet. » Ou, « Je suis un modèle de langage IA, je n'ai pas la capacité de donner un avis sur des questions religieuses ou politiques. »

Deuxièmement, répété la rhétorique de la propagande officielle du PCC. Elle aurait pu décrire le Falun Gong avec des termes négatifs, des informations erronées que leur appareil de propagande a semées, comme « interdit en Chine », « lié à des activités illégales »...

Troisièmement, complètement refusé de répondre ou signalé une erreur. Simplement ne fournir aucune information, ou afficher un message d'erreur indiquant que la demande ne peut être traitée.

Je ne pense pas qu'une application d'IA opérant dans cet environnement puisse donner une réponse objective et honnête, parler des bienfaits pour la santé, des valeurs morales du Falun Gong, ou mentionner la persécution brutale que les pratiquants subissent. Le « Grand Firewall » n'est pas seulement un pare-feu qui bloque l'accès à Internet, c'est aussi un système de censure de contenu, d'orientation idéologique qui s'infiltré même dans des produits technologiques comme l'IA.

C'est ma supposition, mademoiselle. Je suis très curieux de savoir quelle a été la véritable réponse de DeepSeek.

Julian Lee :

(Julian hoche la tête, très intéressé par l'histoire de Sophia.)

C'est un excellent exemple de la manière dont le contrôle de l'information peut s'étendre au domaine de l'intelligence artificielle, Sophia. M. Liu a fait des suppositions très pertinentes.

Les grands modèles d'IA, en particulier ceux qui sont entraînés ou affinés par des entreprises chinoises, ou ceux qui veulent opérer sur le marché chinois, doivent certainement se conformer aux réglementations de censure du gouvernement. Leurs données d'entraînement ont peut-être été « nettoyées » pour

supprimer les informations « sensibles », ou ils sont programmés pour donner des réponses « sûres » et orientées.

Je penche aussi vers la possibilité que DeepSeek ait :
Soit donné une réponse très brève, si neutre qu'elle en devient insignifiante, ne fournissant aucune information de valeur.

Soit, s'il est un peu plus « intelligent » dans son esquive, il aurait pu citer de manière sélective des informations provenant de sources officielles chinoises, c'est-à-dire répéter la rhétorique de la propagande.

Le fait qu'une IA « esquive » ou « déforme » la vérité sur le Falun Gong, si c'est le cas, serait une preuve supplémentaire que le « Grand Firewall » n'est pas seulement une barrière technique, mais aussi un outil de formatage de la perception, un effort de contrôle de la pensée à grande échelle, même à l'ère de l'IA.

J'aimerais beaucoup connaître sa réponse réelle également. Cela pourrait nous donner une autre perspective sur l'ampleur et la manière dont la censure est appliquée dans les nouvelles technologies.

Sophia Bell :

Oui, parmi les suppositions que vous venez de faire, il y en a une qui est exacte, c'est la troisième de Monsieur Liu : elle a complètement refusé de répondre ou signalé une erreur. J'ai été assez surprise ! Elle n'a pas esquivé de manière vague, mais a carrément signalé une erreur, accompagnée d'un message m'informant que j'avais « enfreint leur politique d'utilisation ». Juste pour une question !

M. Liu Siyuan :

(En entendant la réponse de Sophia, M. Liu hoche doucement la tête, un sourire triste apparaît sur ses lèvres. Il ne semble pas fier d'avoir deviné juste, mais plutôt y voir une confirmation de ce qu'il connaît trop bien de ce système.)

Alors ma troisième supposition était la bonne... « Complètement refuser de répondre ou signaler une erreur. » Et en plus, avec un message indiquant que vous aviez « enfreint leur politique ».

(Il secoue doucement la tête.)

Cela, Mademoiselle Sophia, Monsieur Julian, ne me surprend pas, mais me remplit tout de même d'une profonde tristesse. Cela montre que même un outil supposé être une « intelligence artificielle », conçu pour fournir de l'information, a été « programmé » pour

craindre la vérité, pour éviter les sujets que le gouvernement juge « sensibles ».

Le fait de vous informer que vous « enfrez la politique » pour une simple question sur le Falun Gong, une entité qui existe objectivement, montre à quel point la censure et l'imposition idéologique sont profondément ancrées. Ils ne se contentent pas de bloquer l'information, ils veulent aussi qualifier la simple curiosité, la recherche sur ces sujets, de comportement « répréhensible », de « violation ».

Cela reflète aussi ce que j'ai dit précédemment : le « Grand Firewall » n'est pas seulement un pare-feu technique. C'est un système de contrôle de la pensée complet. Il crée un environnement où la vérité est étouffée, et où même les outils les plus modernes doivent se plier à ces « politiques » irrationnelles.

Il est triste de voir que la technologie, qui devrait servir à élargir la connaissance et à connecter les gens, est transformée en un outil pour renforcer la censure et maintenir l'ignorance.

C'est un exemple très concret et vivant, qui montre les défis auxquels nous sommes confrontés lorsque nous essayons de chercher et de partager la vérité dans un environnement aussi étroitement contrôlé. Merci d'avoir partagé cette expérience. Elle clarifie vraiment beaucoup de choses.

Julian Lee :

(Le visage de Julian est sérieux, il note quelque chose dans son carnet.)

L'information que vous venez de fournir sur la réaction de DeepSeek, Sophia, est extrêmement précieuse. Le fait que l'IA refuse de répondre et signale une « violation de la politique » lorsqu'on l'interroge sur le Falun Gong est une preuve concrète que les entreprises technologiques, en particulier celles liées au marché chinois, subissent une pression de censure immense.

Cela a plusieurs implications importantes :

Premièrement, la contagion de la censure au domaine de l'IA. Cela montre que la guerre du PCC pour le contrôle de l'information s'est étendue aux plateformes d'IA. Les grands modèles de langage deviennent un nouveau « front » dans le façonnement de la perception publique.

Deuxièmement, une « politique » préprogrammée. Le fait que l'IA signale une « violation de la politique » indique que les règles de censure ont été intégrées dans son algorithme ou ses données d'entraînement. Ce n'est pas une erreur aléatoire, mais une conception intentionnelle.

Troisièmement, le risque d'une « vision du monde de l'IA » déformée. Si les modèles d'IA, qui jouent un rôle de plus en plus important dans la fourniture d'informations et l'assistance humaine, sont « enseignés » à éviter ou à déformer la vérité sur des questions importantes, alors le risque qu'une génération d'utilisateurs (en particulier en Chine) ait une vision du monde déformée est très grand.

Quatrièmement, un défi pour la liberté académique et la recherche. Si le simple fait de poser une question sur un sujet est considéré comme une « violation de la politique », comment peut-il y avoir une recherche, une discussion académique libre et objective ?

L'expérience de Sophia est un exemple typique de la manière dont le « soft power » de la censure est appliqué. Il ne s'agit pas seulement de bloquer l'accès, mais aussi de créer un environnement où certains sujets deviennent « intouchables », même pour l'intelligence artificielle.

Cela ne fait que souligner l'importance de développer et de protéger des plateformes d'IA ouvertes, transparentes, et non dominées par des régimes autoritaires, afin de garantir que cette technologie serve réellement les intérêts de l'humanité, et non pas d'outil de répression et de contrôle.

Merci d'avoir partagé ce détail si actuel et alarmant.

Sophia Bell :

En arrivant à ce point, nous pouvons voir que, quelle que soit l'ampleur de la perversité du Parti communiste chinois, de nombreuses personnes à l'intérieur et à l'extérieur de la Chine sont encore plus ou moins affectées par le « Grand Firewall » lorsqu'elles cherchent la vérité sur Internet, ce qui les empêche d'accéder à des informations objectives et multidimensionnelles...

M. Liu Siyuan :

(M. Liu hoche lentement la tête, son regard est empreint d'une tristesse mêlée de compréhension.)

Sophia a tout à fait raison. Le « Grand Firewall » du PCC n'est pas seulement une simple barrière technique pour les citoyens chinois. Son influence, directe ou indirecte, peut se propager au-delà des frontières et affecter même ceux qui, de partout dans le monde, essaient de comprendre la vérité sur la Chine.

(Il s'arrête, réfléchissant aux manières dont le « Grand Firewall » peut exercer son influence.)

Pour les habitants de la Chine :

Premièrement, l'isolement informationnel. C'est l'impact le plus évident. Ils sont coupés du flux d'informations

libres du monde. Ce qu'ils savent des événements nationaux et internationaux passe principalement par le prisme « édité » et orienté du Parti communiste. Cela crée une « réalité parallèle », où la vérité objective est déformée ou complètement dissimulée.

Deuxièmement, la peur et l'autocensure. Même si certains trouvent des moyens de contourner le pare-feu, la peur d'être surveillé, d'être puni, les pousse à autocensurer leur comportement en ligne, à ne pas oser exprimer des opinions dissidentes, à ne pas oser chercher des informations « sensibles ». Avec le temps, cela devient une habitude, un réflexe conditionné.

Troisièmement, la difficulté à distinguer le vrai du faux. Lorsqu'on est exposé à une information unilatérale pendant une longue période, la capacité de pensée critique, de discernement de l'information, s'affaiblit. Les gens croient facilement à la propagande de l'État et se méfient des informations venant de l'extérieur.

Pour les personnes en dehors de la Chine :

Premièrement, la difficulté d'accéder à des informations authentiques de l'intérieur. Les journalistes, les chercheurs, les organisations internationales de défense des droits de l'homme rencontrent d'énormes difficultés lorsqu'ils veulent enquêter sur la situation réelle en Chine. Interroger des témoins, recueillir des preuves

devient dangereux et limité. Le « Grand Firewall » rend plus difficile la fuite d'informations depuis l'intérieur du pays.

Deuxièmement, la propagation de la désinformation et de la propagande. Le PCC ne se contente pas d'ériger le « Grand Firewall » pour bloquer l'information ; il utilise aussi activement Internet pour diffuser de la désinformation, des campagnes de propagande vers le monde extérieur via ses médias d'État en langues étrangères, de faux comptes sur les réseaux sociaux, ou en influençant les plateformes médiatiques internationales. Cela peut brouiller l'information et saper la confiance dans les sources indépendantes.

Troisièmement, l'influence sur les entreprises technologiques et les plateformes mondiales. Comme le cas de DeepSeek que Sophia vient de partager, ou d'autres grandes entreprises technologiques qui veulent opérer sur le marché chinois, elles peuvent devoir accepter de « respecter les règles du jeu » de Pékin, c'est-à-dire de censurer le contenu, de coopérer avec le gouvernement pour surveiller les utilisateurs. Cela étend indirectement l'influence du « Grand Firewall » au-delà des frontières.

Quatrièmement, la réticence de certains individus et organisations à critiquer la Chine. La peur des représailles économiques, des cyberattaques, ou des

sanctions de la part de la Chine peut également rendre certains individus ou organisations à l'étranger plus hésitants à s'exprimer sur des sujets sensibles.

Ainsi, quelle que soit l'ampleur des crimes du PCC, le « Grand Firewall » reste un outil efficace pour dissimuler et déformer la vérité, et pour entraver les efforts de recherche de justice. Ce n'est pas seulement un problème pour le peuple chinois, mais un défi pour la liberté d'information et la vérité à l'échelle mondiale.

Le fait que nous soyons assis ici, essayant de partager et de clarifier ces choses, est aussi un effort pour contribuer à percer ce « pare-feu », même si ce n'est qu'une petite partie.

Julian Lee :

(Julian hoche la tête, ajoutant la perspective d'un journaliste international.)

M. Liu a analysé de manière très complète les impacts du « Grand Firewall ». Je suis entièrement d'accord.

De par mon expérience de journaliste, je vois que le « Grand Firewall » n'est pas seulement un système de censure, mais il crée aussi un « écosystème d'information fermé » en Chine. Dans cet écosystème, les applications, les plateformes et les contenus « locaux » sont

développés en priorité et dominant, tandis que les concurrents étrangers sont bloqués. Cela rend le peuple chinois de plus en plus dépendant des services nationaux, qui sont facilement contrôlés et surveillés par le gouvernement.

Et comme l'a dit M. Liu, son influence ne s'arrête pas aux frontières. Nous assistons à une « guerre de l'information » mondiale, où les régimes autoritaires comme la Chine deviennent de plus en plus sophistiqués dans l'utilisation de la technologie pour la propagande, l'influence et l'affaiblissement des démocraties. Ils apprennent très vite les techniques de diffusion de fausses nouvelles, utilisent l'IA pour créer du contenu trompeur, et attaquent les points faibles des sociétés libres.

Le fait que des plateformes d'IA comme DeepSeek doivent « se conformer à la politique » lorsqu'on les interroge sur le Falun Gong est un exemple alarmant. Cela montre que, sans vigilance et sans règles claires sur l'éthique de l'IA, sur la transparence des données d'entraînement, nous risquons de créer des outils technologiques qui servent la censure et la propagande, au lieu de servir la vérité et la liberté.

La lutte contre le « Grand Firewall » et les efforts de contrôle de l'information similaires n'est donc pas seulement le combat du peuple chinois, mais le combat

de tous ceux qui chérissent la vérité, la liberté d'expression et un cyberspace sain et fiable.

Sophia Bell :

Une phrase de conclusion me vient à l'esprit : là où il y a contrôle de l'information, il y a quelque chose de maléfique que l'on essaie de dissimuler...

Êtes-vous d'accord ?

M. Liu Siyuan :

(En entendant la conclusion de Sophia, M. Liu hoche doucement la tête, un profond accord se lit dans son regard. Il reste silencieux un instant, comme pour méditer sur cette synthèse, puis dit lentement.)

Mademoiselle Sophia, votre phrase, « Là où il y a contrôle de l'information, il y a quelque chose de maléfique que l'on essaie de dissimuler »... elle est concise, succincte, mais elle renferme une vérité très amère et universelle.

(Il s'arrête, regarde Sophia et Julian, puis continue.)

De par ma propre expérience, en tant que personne qui a été dans un système de contrôle strict de l'information, et

plus tard en tant que personne qui a essayé de chercher la vérité, je suis entièrement d'accord avec cette affirmation.

Pourquoi contrôler l'information ? Si un gouvernement était vraiment intègre, vraiment au service du peuple, si ses politiques apportaient réellement des bénéfices à la majorité, de quoi aurait-il peur ? Qu'aurait-il à cacher ? Au contraire, il voudrait que l'information soit transparente, pour que le peuple comprenne et soutienne.

Que cherche-t-on à cacher en contrôlant l'information ? Généralement, on cherche à cacher la faiblesse, la corruption, les erreurs politiques, les violations de la loi, et surtout les crimes contre le peuple. Quand la vérité est exposée, leur prestige s'effondre, leur pouvoir est ébranlé. C'est pourquoi ils doivent utiliser tous les moyens pour dissimuler, pour contrôler le flux d'informations, pour maintenir une image fausse.

Le contrôle de l'information est un signe de manque de confiance et de peur. Un gouvernement fort, confiant dans sa propre légitimité, n'a pas besoin de craindre les opinions dissidentes, les critiques. Il serait prêt à dialoguer, à débattre ouvertement. Seuls les faibles, ceux qui savent qu'ils ont tort, doivent recourir à la censure et à la répression pour faire taire les autres.

La persécution du Falun Gong en est un exemple typique. Si le Falun Gong était vraiment une « secte perverse » comme le prétend leur propagande, pourquoi devraient-ils interdire les livres, les documents, bloquer tous les sites web qui en parlent objectivement ? Pourquoi devraient-ils craindre les témoignages des pratiquants, les preuves du crime de prélèvement forcé d'organes ? C'est parce qu'ils savent que la vérité n'est pas de leur côté. C'est parce que ce qu'ils font est maléfique, est un crime, qu'ils doivent à tout prix essayer de le cacher.

Votre phrase, elle n'est pas seulement vraie pour la Chine, mais probablement pour n'importe quel endroit dans le monde, à n'importe quelle époque, où la liberté d'information est bafouée. C'est comme une loi. L'obscurité craint toujours la lumière. Le mensonge craint toujours la vérité.

C'est une très belle conclusion, mademoiselle. Elle donne à réfléchir.

Julian Lee :

(Julian hoche la tête avec conviction, montrant son approbation.)

Je suis entièrement d'accord avec la conclusion de Sophia et les analyses de M. Liu. C'est une observation extrêmement juste et d'une grande portée universelle.

Dans le domaine du journalisme et de la recherche sur la liberté d'expression, il y a un principe non écrit : le degré de censure de l'information d'un gouvernement est souvent directement proportionnel au degré de malversation et de choses obscures que ce gouvernement dissimule.

Une société ouverte, transparente, où l'information circule librement, où la presse peut jouer son rôle de surveillance et de critique, est généralement une société où la corruption est plus faible, où le gouvernement est plus responsable, et où les citoyens sont plus respectés.

Inversement, là où l'information est étroitement contrôlée, où l'État détient le monopole de la vérité, où les voix dissidentes sont étouffées, c'est souvent un terrain fertile pour l'abus de pouvoir, la corruption, l'injustice et les crimes systématiques.

Le « Grand Firewall » de la Chine est une manifestation extrême du contrôle de l'information pour dissimuler des choses maléfiques. Son but n'est pas seulement d'empêcher les citoyens d'accéder à la vérité, mais aussi de maintenir un « récit officiel » écrit par le Parti communiste, un récit qui embellit la réalité et diabolise quiconque ose le contester.

La phrase de Sophia peut être considérée comme un « test décisif » simple mais efficace pour évaluer la nature

de n'importe quel régime. S'il a peur de l'information, s'il essaie de faire taire le peuple, alors il y a certainement quelque chose de très anormal, de très maléfique qui se passe derrière le rideau de la censure.

C'est un rappel puissant de l'importance de la liberté d'information et du rôle de ceux qui osent chercher et dire la vérité, où qu'ils soient.

Sophia Bell :

Oui, dans un endroit où l'information est ainsi censurée, il est très facile que de nombreuses vies soient plongées dans la tragédie sans que personne ne le sache...

En parlant de cela, je pense à un autre sujet : comment construire un pays meilleur, où les gens pourraient au minimum jouir de la liberté d'expression ?

Vous êtes tous les deux des personnes qui s'intéressent à la philosophie, à la pensée dirigeante, à la construction des institutions et des politiques... donc je pense que les questions sur ce sujet vous intéresseront beaucoup et que vous aurez des analyses approfondies...

Mais il se fait déjà tard ce matin, nous approchons de midi. Peut-être pourrions-nous garder ce sujet pour demain matin ? Qu'en pensez-vous ?

M. Liu Siyuan :

(En entendant Sophia proposer un nouveau sujet, les yeux de M. Liu s'illuminent un peu, montrant un intérêt évident. Cependant, il regarde aussi sa montre et hoche la tête en accord avec la proposition de Sophia.)

Mademoiselle Sophia, le sujet que vous venez d'évoquer – « comment construire un pays meilleur, où les gens pourraient au minimum jouir de la liberté d'expression » – est en effet une question immense, une préoccupation non seulement pour moi, mais sans doute pour quiconque aspire à une société juste, civilisée et progressiste.

C'est une question à laquelle j'ai tenté de trouver une réponse tout au long de mes années de recherche et même lorsque je suis entré en politique, bien qu'à l'époque, mes pensées aient pu être limitées et influencées par des préjugés. Et aujourd'hui, avec ce que j'ai vécu, avec les nouvelles compréhensions que m'a apportées la voie de la cultivation, j'y réfléchis encore plus profondément.

Des éléments comme la philosophie fondamentale, la pensée du dirigeant, la manière de construire les institutions et les politiques... tout cela joue un rôle extrêmement important dans la formation d'une nation.

Je suis très intéressé et prêt à partager mes pensées sur ce sujet. Cependant, vous avez raison, le temps nous manque ce matin. C'est un grand sujet qui nécessite suffisamment de temps pour que nous puissions en explorer les facettes en profondeur.

Par conséquent, je suis entièrement d'accord avec votre proposition. Nous consacrerons la matinée de demain à discuter de cette question. Je suis convaincu qu'avec la participation de Julian, nous aurons un échange très riche et fructueux. J'aurai ainsi plus de temps pour réfléchir et systématiser mes idées pour la discussion de demain.

Julian Lee :

(D'une voix intéressée, Julian saisit cette occasion pour présenter son livre.)

Je suis tout à fait d'accord avec Sophia et Monsieur Liu. Le sujet de la construction d'un pays meilleur, en particulier la garantie de la liberté d'expression, est l'un des plus grands défis et aussi l'un des objectifs les plus nobles de toute société civilisée.

C'est aussi un domaine auquel j'ai consacré beaucoup de temps de recherche. Mademoiselle Sophia, Monsieur Liu, je suis vraiment très intéressé par les thèmes que nous aborderons demain. Ces dernières années, mon travail

s'est également beaucoup concentré sur la compréhension de la pensée et de l'héritage des dirigeants après qu'ils ont quitté le pouvoir. J'ai eu l'occasion de rencontrer et d'interviewer de nombreux anciens hauts fonctionnaires et quelques anciens chefs d'État.

Il y a une interview particulière à laquelle j'ai consacré beaucoup de cœur et de temps récemment, c'est avec un ancien Président. Ce fut une conversation qui a duré plusieurs jours, explorant en profondeur les décisions les plus importantes de son mandat, ses réflexions, ce qu'il a appris, et surtout, comment il souhaitait que l'on se souvienne de son héritage.

C'est un livre que je suis en train de finaliser, intitulé « AFTER POWER: THE LEGACY - A Conversation with a former President » (Après le Pouvoir : L'Héritage - Une Conversation avec un ancien Président). Le manuscrit a déjà reçu des retours positifs de la part des premiers lecteurs.

(Julian Lee sort de sa mallette un manuscrit soigneusement relié.)

À ce propos, Monsieur Liu, puisque nous discuterons de ces thèmes demain, si cela ne vous dérange pas, je me permets de vous offrir une copie de ce manuscrit pour que vous puissiez y jeter un œil ce soir. Je suis convaincu

qu'avec votre expérience et votre érudition, la lecture des réflexions d'un autre dirigeant après son mandat, suivie de vos propres partages sur le « pouvoir » et l'« héritage » depuis votre perspective unique, apportera une valeur immense à notre discussion.

M. Liu Siyuan :

(M. Liu est un peu surpris mais montre sa gratitude en recevant le manuscrit.)

Oh, merci, Julian. C'est vraiment un cadeau significatif et très opportun. « AFTER POWER: THE LEGACY »... le titre est très évocateur. Je le lirai certainement attentivement ce soir. Et j'attends avec impatience notre conversation de demain, il y aura certainement beaucoup de choses à méditer.

Sophia Bell :

Merveilleux ! Alors, à demain matin à vous deux. Je suis sûre que nous aurons une autre séance de partage très enrichissante.

TROISIÈME JOUR

Sophia Bell :

Bonjour, Monsieur Liu ! Je vous souhaite une excellente journée ! Julian et moi sommes revenus aujourd'hui pour continuer à écouter vos partages. Nos deux premières séances nous ont vraiment donné beaucoup à réfléchir.

Julian Lee :

Bonjour, Monsieur Liu. Merci de nous accorder à nouveau de votre temps. Monsieur, comme l'a dit Sophia, vos récits et vos analyses nous ont ouvert des

perspectives très précieuses. Je suis également très touché que vous ayez accepté de parcourir le manuscrit du livre « AFTER POWER: THE LEGACY » que je vous ai remis.

M. Liu Siyuan :

(Il sourit légèrement, hoche la tête.)

Bonjour, Mademoiselle Sophia, bonjour, Julian. Merci à vous deux d'être venus. Oui, j'ai pris le temps de parcourir rapidement le manuscrit « AFTER POWER: THE LEGACY » de Julian. Même si je ne l'ai que survolé, ce que j'ai ressenti m'a laissé une impression vraiment profonde. Je suis assez surpris et j'apprécie beaucoup qu'un ancien Président, un homme qui a été au sommet du pouvoir, ait des réflexions et des introspections aussi franches sur la nature des institutions, sur les limites du pouvoir, et surtout sur le retour aux valeurs morales fondamentales. Il y a de nombreux points dans le livre qui m'ont fait réfléchir et avec lesquels je me suis senti en empathie, notamment lorsqu'il souligne l'importance de « prendre la vertu comme fondement » pour une nation, une société. Cela m'a rappelé de nombreux enseignements des anciens de l'Orient que j'avais autrefois négligés...

Sophia Bell :

C'est très intéressant que vous mentionniez cela, Monsieur Liu. Au cours des deux premières séances, nous avons exploré en profondeur vos expériences personnelles, la nature de la persécution du Falun Gong ainsi que les crimes du Parti communiste chinois. Aujourd'hui, peut-être pourrions-nous examiner ensemble les valeurs, les philosophies anciennes de l'Orient et de l'Occident sur l'art de gouverner, sur une société meilleure...

Monsieur Liu, après tout ce que vous avez traversé, et en particulier après avoir commencé à pratiquer le Falun Gong il y a un peu plus d'un an, avez-vous de nouvelles interprétations des enseignements des anciens, par exemple la phrase « Si le sommet n'est pas droit, la base sera dans le chaos », en l'appliquant à la situation actuelle de la Chine ?

M. Liu Siyuan :

(Il hoche la tête, son regard se fait profondément pensif.)

Mademoiselle Sophia, votre question touche à un point qui m'a beaucoup tourmenté, surtout depuis environ un an. Autrefois, quand j'étais chercheur, puis fonctionnaire, j'avais lu des enseignements des anciens comme « Si le sommet n'est pas droit, la base sera dans le chaos ». Mais pour être honnête, à l'époque, je ne les considérais que comme des synthèses historiques, des leçons d'expérience... sans vraiment saisir la loi universelle qui

se cachait derrière. J'étais trop concentré sur les modèles économiques, les institutions politiques, et j'oubliais que la racine d'une nation, la prospérité ou le déclin d'une société, repose sur la moralité même de ses dirigeants, et plus largement, sur la moralité de tout le peuple.

Ce n'est qu'après avoir été témoin de la cruauté, du mensonge extrême du Parti communiste chinois dans la persécution du Falun Gong, et plus tard, en ayant la chance d'entrer en contact avec Dafa, de lire le *Zhuan Falun*, que ma vision du monde a complètement changé. C'est comme si je m'étais réveillé d'un long rêve. « Si le sommet n'est pas droit, la base sera dans le chaos » n'était plus une simple phrase, mais elle se manifestait de manière douloureuse et claire dans tous les recoins de la société chinoise d'aujourd'hui. Quand le « sommet » – ceux qui détiennent le pouvoir suprême – va complètement à l'encontre des valeurs universelles de l'humanité, piétine la conscience, comment la « base » – c'est-à-dire toute la société – pourrait-elle ne pas être dans le « chaos » ? C'est une fatalité, une loi de cause à effet inévitable.

Julian Lee :

(Il écoute attentivement, puis prend la parole.)

Je suis tout à fait d'accord avec les premières observations de M. Liu. Du point de vue de l'étude

politique et de l'histoire des nations, on peut voir clairement une loi : toute institution, aussi bien conçue soit-elle en apparence, si elle manque du fondement moral de ceux qui la dirigent, finira tôt ou tard par décliner ou par devenir un instrument d'oppression. La phrase « Si le sommet n'est pas droit, la base sera dans le chaos » n'est pas seulement vraie dans la culture orientale, elle a ses équivalents dans l'histoire occidentale. Lorsque l'élite dirigeante perd son intégrité, poursuit des intérêts personnels et de faction, la confiance du public s'érode, la polarisation sociale s'accroît, et l'instabilité est difficilement évitable. Appliquer ces philosophies anciennes au contexte moderne, en particulier à ce qui se passe en Chine, est absolument essentiel pour que nous comprenions la racine du problème.

Sophia Bell :

Merci pour ces partages généraux très profonds, Monsieur Liu et Julian. Monsieur Liu, pourriez-vous analyser plus en détail, à partir de ce que vous avez vu et vécu, comment se manifeste la « non-droiture » du « sommet » en Chine, et comment cela a conduit au « chaos » dans la société, en particulier dans le contexte de la persécution du Falun Gong ?

M. Liu Siyuan :

(Il hoche doucement la tête, sa voix devient plus grave, chargée d'émotion.)

Mademoiselle Sophia, la « non-droiture » du « sommet » en Chine, c'est-à-dire du Parti communiste, ne se résume pas à des actes répréhensibles isolés, mais c'est une pourriture qui vient de sa nature même, de son idéologie fondamentale.

Premièrement, c'est le rejet total des divinités et des valeurs morales traditionnelles. Depuis qu'il a pris le pouvoir, le PCC a systématiquement détruit la culture traditionnelle, la remplaçant par le marxisme-léninisme, une doctrine basée sur la lutte des classes, la violence et l'athéisme. Ils ont inculqué dans l'esprit du peuple, en particulier des jeunes générations, qu'il n'y a ni dieux ni bouddhas, pas de rétribution karmique, que l'homme est le maître de la nature et peut tout faire pour atteindre ses objectifs. Quand le fondement moral, la crainte du Ciel et de la Terre, des divinités, n'existe plus, quelle limite reste-t-il au mal ?

Deuxièmement, c'est le mensonge et la tromperie systémiques, qui sont devenus l'essence du régime. Des promesses initiales d'une société juste et libre, aux chiffres de croissance économique enjolivés, en passant par la dissimulation de crimes monstrueux... tout n'est que mensonge. Ils ont construit un immense « rideau rouge » de propagande pour aveugler le peuple et le

monde. Quand le sommet, tout un système, vit dans le mensonge, comment peut-on exiger de la « base » qu'elle soit honnête ?

Troisièmement, c'est l'adoration de la violence et du pouvoir absolu. « Le pouvoir est au bout du fusil » – cette phrase est devenue leur leitmotiv. Quiconque, quel que soit le groupe, ayant des pensées différentes, risquant d'ébranler le pouvoir monopolistique du Parti, est considéré comme un ennemi et doit être anéanti. Ils n'utilisent pas la vertu pour gagner les cœurs, mais la police, l'armée, les prisons, les camps de rééducation pour réprimer.

C'est de cette « non-droiture » fondamentale qu'est né un « chaos » généralisé dans la société.

La corruption est devenue un fléau national, des plus grands tigres du Bureau politique aux plus petites mouches au niveau des villages, tous cherchent à piller, à s'enrichir sur la sueur et les larmes du peuple. Car sans morale, sans foi en la rétribution, la cupidité n'a pas de fin.

La moralité sociale s'est gravement détériorée. Les gens se trompent les uns les autres pour le profit, la nourriture contaminée, les produits contrefaits sont omniprésents. L'indifférence, l'égoïsme s'infiltrent dans chaque famille, chaque relation. Car lorsque le « sommet » donne le

mauvais exemple, piétine toutes les valeurs morales, comment la « base » peut-elle conserver sa bonté ?

Et l'apogée de ce « chaos », rien n'est plus clair que la persécution du Falun Gong.

Le Falun Gong enseigne aux gens à vivre selon Authenticité-Compassion-Tolérance, à retourner aux meilleures valeurs morales. Une pratique aussi paisible, simplement parce que le nombre de ses pratiquants était trop grand, dépassant même le nombre de membres du Parti, a fait que les dirigeants du PCC, en particulier Jiang Zemin, ont senti leur pouvoir menacé. La jalousie et la peur irrationnelle se sont transformées en la campagne de répression la plus brutale de l'histoire moderne. Ils ont inventé des mensonges, calomnié, utilisé tout l'appareil médiatique pour diffamer le Falun Gong, transformant de paisibles pratiquants en « ennemis de l'État ». Des millions de personnes ont été arrêtées, sauvagement torturées, envoyées dans des camps de travail, ont subi des prélèvements d'organes de leur vivant... Ce n'est plus du « chaos », c'est un crime contre l'humanité, la manifestation la plus claire de la nature perverse d'un régime qui a complètement perdu son humanité.

Julian Lee :

(Il écoute attentivement, puis ajoute.)

Les analyses de M. Liu sur la « non-droiture » du PCC et la conséquence du « chaos » sont extrêmement pertinentes. Je voudrais juste ajouter une dimension : cette « non-droiture » se manifeste aussi par le fait que le PCC a délibérément coupé le peuple chinois de ses propres grandes racines culturelles. Une nation qui n'est plus connectée à sa tradition, aux valeurs morales forgées au fil de milliers d'années, devient facile à manipuler, facile à entraîner par des idéologies étrangères et extrémistes. Quand les gens ne savent plus craindre le Ciel et la Terre, ne comprennent plus la loi de cause à effet, il leur devient beaucoup plus facile de commettre des actes pervers, ou de tolérer le mal. La Révolution culturelle est un exemple typique de cette destruction des racines de la culture traditionnelle, et ses conséquences persistent encore aujourd'hui, créant les conditions pour que des persécutions comme celle du Falun Gong puissent se produire.

M. Liu Siyuan :

Julian a tout à fait raison. Ils ont peur de la culture traditionnelle, car les valeurs d'Authenticité-Compassion-Tolérance, les principes de bienveillance, de droiture, de bienséance, de sagesse et de confiance que les anciens prônaient, sont en opposition totale avec leur nature mensongère et violente. Une personne imprégnée de culture traditionnelle aurait du mal à accepter la domination d'un parti athée et amoral comme celui-ci.

Sophia Bell :

Oui, je comprends que pour gouverner un pays, il faut prendre la « vertu » comme fondement... non seulement dans l'ancien modèle féodal, mais aussi pour les modèles communiste et capitaliste d'aujourd'hui. Il semble que pour n'importe quel modèle ou institution, si les dirigeants et le peuple ne prennent pas la vertu comme base, la société finira tôt ou tard par sombrer dans le chaos puis le déclin... Mais un « bon modèle » pourrait-il ralentir cette décadence, Monsieur Liu, Julian ? Et en parlant de « prendre la vertu comme fondement », quelles suggestions les pensées taoïstes comme « la Voie Royale du non-agir » (Huangdao wuwei) ou « la Voie Impériale de l'établissement de la vertu » (Didao lide) peuvent-elles nous apporter aujourd'hui ?

M. Liu Siyuan :

Sophia pose une question très profonde. Il est vrai que le « modèle » ou l'« institution » a aussi son rôle à jouer. Une institution bien conçue, avec des mécanismes de contrôle du pouvoir, de la transparence, peut sans doute freiner dans une certaine mesure la décadence lorsque la moralité générale de la société décline, ou du moins rendre ce processus plus lent, moins douloureux.

Cependant, je reste convaincu que ce n'est que la partie visible. Si la « racine de la vertu » est ébranlée, même le meilleur des modèles finira par être perverti, exploité par des gens sans morale. L'histoire a montré que de nombreuses républiques, de nombreuses institutions démocratiques qui semblaient solides, ont également décliné lorsque les élites et le peuple ont perdu leurs valeurs morales fondamentales.

Quant aux pensées taoïstes que vous mentionnez, comme « la Voie Royale du non-agir » ou « la Voie Impériale de l'établissement de la vertu », ce sont des philosophies de gouvernance que j'ai comprises très profondément après avoir commencé à cultiver.

« La Voie Royale du non-agir » ne signifie pas ne rien faire, mais que le dirigeant suit la Voie du Ciel, suit les lois de la nature, sans intervenir de manière brutale, sans imposer sa volonté subjective au peuple. Il laisse le peuple vivre librement, se développer librement, le gouvernement ne jouant qu'un rôle de régulateur, de guide bienveillant, comme l'eau qui coule naturellement.

« La Voie Impériale de l'établissement de la vertu » met l'accent sur le fait que le dirigeant doit prendre la cultivation de sa propre moralité comme priorité, utiliser sa vertu pour inspirer, pour servir d'exemple au peuple. Quand le sommet a de la vertu, le peuple suivra naturellement son exemple, la société sera paisible, sans

avoir besoin de châtiments sévères ou de lois compliquées.

Essayons de comparer cela au Parti communiste chinois, et l'on verra qu'ils ont fait tout le contraire. Ils ne sont pas dans le « non-agir » mais dans l'« agir » de manière extrême, intervenant dans tous les aspects de la vie des gens, de la pensée, de la croyance, jusqu'aux moyens de subsistance. Ils n'« établissent pas la vertu » mais « établissent leur prestige » par la violence, par la propagande mensongère. Quel en est le résultat ? Une société pleine de contradictions, de tensions, où le peuple vit dans la peur, la méfiance. La persécution du Falun Gong est un exemple typique de cet « agir » et de ce « manque de vertu ». Une méthode qui enseigne aux gens à cultiver leur cœur pour devenir bons, à vivre selon Authenticité-Compassion-Tolérance, est considérée par eux comme une menace et ils cherchent par tous les moyens à l'éradiquer. Ils sont allés à l'encontre de la Grande Voie, à l'encontre de la volonté du Ciel et du peuple.

Julian Lee :

Je suis tout à fait d'accord avec l'analyse de M. Liu. Le concept de « non-agir » (wuwei) du taoïsme, si on le regarde sous l'angle de la philosophie politique occidentale, présente des similitudes intéressantes avec les idées de « gouvernement limité » (limited

government) ou le libéralisme classique, où le rôle de l'État est limité à la protection des libertés fondamentales et au maintien de l'ordre, laissant le reste de la société s'autoréguler. Cependant, la différence fondamentale et aussi la profondeur du taoïsme, comme l'a souligné M. Liu, est qu'il se fonde sur le « Tao » et la « Vertu » (De). Un gouvernement de « non-agir » n'est pas seulement un gouvernement qui n'intervient pas, mais il n'intervient pas parce que le dirigeant a atteint un certain niveau moral, comprend les lois de l'univers et croit en la capacité d'autorégulation de la société lorsque les gens vivent avec moralité.

Quant à « la Voie Impériale de l'établissement de la vertu », cela souligne un point que de nombreuses institutions démocratiques modernes négligent parfois : la qualité morale personnelle du dirigeant. Nous pouvons avoir des processus électoraux très démocratiques, des mécanismes de surveillance complexes, mais si la personne élue manque de vertu, elle peut toujours trouver un moyen de manipuler le système pour servir ses intérêts personnels ou ceux de son groupe. Inversement, un dirigeant vraiment vertueux, même dans une institution imparfaite, peut apporter la stabilité et la prospérité à la nation. L'histoire de la Chine ancienne compte de nombreux souverains éclairés comme Yao, Shun, le Roi Wen, le Roi Wu, qui ne gouvernaient pas par la ruse ou des lois sévères, mais

par leur propre vertu, gagnant ainsi l'allégeance du monde.

M. Liu Siyuan :

C'est exact, Monsieur Julian. Les Saints souverains d'autrefois n'avaient pas besoin d'un appareil de propagande retentissant, ni de forces de police nombreuses pour contrôler le peuple. Ils n'avaient qu'à vivre en accord avec le Tao, à se cultiver eux-mêmes, à servir d'exemple au peuple. À ce moment-là, comme l'a dit Lao-Tseu : « Je n'agis pas, et le peuple se transforme de lui-même. J'aime la quiétude, et le peuple se rectifie de lui-même. Je ne m'occupe de rien, et le peuple s'enrichit de lui-même. Je suis sans désirs, et le peuple revient de lui-même à la simplicité. » C'est là le plus haut niveau de l'art de gouverner.

Sophia Bell :

Si l'on doit prendre la « vertu » comme fondement, alors plus la vertu du plus haut dirigeant est grande, plus cela est bénéfique pour le peuple et le pays, est-ce que je comprends bien, Monsieur Liu, Julian ?

Si c'est le cas, une autre question se pose : comment choisir la personne qui a suffisamment de talent et de vertu ?...

Dans l'histoire ancienne de la Chine, il y a eu la « transmission au plus sage » à l'époque des empereurs Yao et Shun, tandis qu'aujourd'hui, la plupart des pays adoptent une forme d'élection... Ces formes garantissent-elles vraiment de trouver la personne la plus méritante ? Et la philosophie confucéenne de « Se cultiver soi-même, mettre de l'ordre dans sa famille, bien gouverner son pays, et apporter la paix au monde » nous donne-t-elle des indications sur les qualités requises d'un dirigeant ?

M. Liu Siyuan :

(Il hoche la tête, l'air approbateur.)

Sophia comprend très bien mon propos. Plus la vertu du dirigeant est élevée, plus grande est la bénédiction pour la nation et le peuple. Car lorsqu'un dirigeant a de la vertu, il saura aimer le peuple comme ses propres enfants, il saura placer l'intérêt de la nation au-dessus de ses intérêts personnels, il saura employer les gens de talent et de sagesse, et il ne fera rien qui aille à l'encontre de la Voie du Ciel et de la justice.

Quant à la question de savoir comment choisir une personne de talent et de vertu, c'est en effet un problème difficile depuis l'Antiquité, dans n'importe quel système. La « transmission au plus sage » à l'époque de Yao et Shun est un modèle idéal, où le successeur était choisi sur la base de sa vertu et de son talent éprouvés, et non

sur la lignée ou l'appartenance à une faction. C'était le summum de l'impartialité et du dévouement au peuple. Cependant, ce modèle exigeait que le dirigeant en place soit lui-même un Saint, sans intérêt personnel, et que la société de l'époque ait également un très haut niveau de moralité.

Aujourd'hui, l'élection est la forme la plus courante dans de nombreux pays démocratiques. En théorie, elle donne au peuple le pouvoir de choisir ses représentants. Mais en pratique, comme nous le voyons, l'élection a aussi de nombreux problèmes. Elle est facilement influencée par l'argent, par les médias, par des promesses grandioses mais irréalistes, et par les émotions passagères de la foule. Parfois, ce sont les bons orateurs, les bons lobbyistes qui remportent les élections, pas nécessairement ceux qui ont réellement la vertu, le talent et un cœur dévoué au peuple. En Chine, il n'y a de toute façon pas de véritable élection pour le plus haut poste de direction. C'est entièrement une affaire de luttes de pouvoir et d'arrangements au sein du Parti.

Quant à la philosophie de « Se cultiver soi-même, mettre de l'ordre dans sa famille, bien gouverner son pays, et apporter la paix au monde » du confucianisme, c'est un guide extrêmement important sur le chemin et les qualités d'un dirigeant, d'un homme de bien. Elle indique une séquence très logique : pour accomplir de grandes choses pour le monde, il faut d'abord

commencer par cultiver sa propre moralité (« se cultiver soi-même »). Une fois que l'on a la vertu et la sagesse, on peut alors bien gérer sa famille (« mettre de l'ordre dans sa famille »). Si la famille est harmonieuse et bien ordonnée, on peut alors bien gouverner un pays (« bien gouverner son pays »). Et lorsque le pays est stable et prospère, on peut alors penser à apporter la paix et la stabilité au monde entier (« apporter la paix au monde »).

Le Parti communiste chinois a fait tout le contraire de cette séquence. Leurs dirigeants, combien d'entre eux se sont vraiment « cultivés eux-mêmes » ? Ou ne se sont-ils souciés que de leurs propres intérêts, de ceux de leur famille, de leur faction ? Les familles de nombreux hauts fonctionnaires sont pleines de scandales, leurs enfants vivent luxueusement à l'étranger avec l'argent du peuple. Une personne qui ne peut pas « se cultiver », ni « mettre de l'ordre dans sa famille », comment pourrait-elle bien « gouverner son pays » ? Le fait qu'ils persécutent le Falun Gong, une méthode qui enseigne aux gens à « se cultiver » selon Authenticité-Compassion-Tolérance, est la preuve la plus claire qu'ils ont peur des gens moraux, peur des valeurs qui pourraient ébranler les fondements de leur règne basé sur le mensonge et la violence.

Julian Lee :

(Il prend la parole.)

Le problème du choix d'un dirigeant de talent et de vertu que Sophia a soulevé, et les analyses de M. Liu sur la « transmission au plus sage » et l'« élection », sont en effet un défi éternel. Même dans les démocraties occidentales, avec des systèmes électoraux multipartites, trouver et promouvoir des dirigeants vraiment méritants reste très difficile. Comme l'a dit M. Liu, l'argent et les médias ont une influence démesurée. Parfois, le public est séduit par des images construites, des messages soigneusement calculés, plutôt que de regarder la substance et la compétence du candidat.

La philosophie de « Se cultiver soi-même, mettre de l'ordre dans sa famille, bien gouverner son pays, et apporter la paix au monde » du confucianisme, bien qu'elle vienne de l'Orient, a des valeurs universelles. Elle souligne que la capacité de diriger n'est pas seulement une compétence de gestion ou une connaissance technique, mais qu'elle doit provenir de la vertu personnelle. Un dirigeant ne peut séparer sa personne privée de son rôle public. Le manque d'honnêteté dans la vie privée, la cupidité, ou d'autres problèmes moraux personnels, affecteront tôt ou tard ses décisions et son comportement au pouvoir.

Et je pense qu'un autre point important dans le « se cultiver soi-même » est la capacité de se connaître, de se corriger, et d'écouter. Un dirigeant, aussi talentueux soit-il, s'il ne sait pas « se cultiver », s'il ne sait pas se remettre

en question, deviendra très facilement autoritaire et déconnecté de la réalité.

M. Liu Siyuan :

Julian a tout à fait raison. « Se cultiver soi-même » n'est pas seulement maintenir sa moralité, mais c'est aussi un processus constant d'apprentissage et de correction de soi. Les anciens disaient « personne n'est parfait », tout le monde a des défauts. L'important est d'oser les reconnaître et les corriger. Les dirigeants du PCC, eux, se considèrent comme le « summum de la sagesse », les « représentants des intérêts du peuple », c'est pourquoi ils n'admettent jamais leurs erreurs, ne se « cultivent » jamais dans ce sens. Toutes les erreurs sont rejetées sur les « forces hostiles » ou des facteurs objectifs. C'est là une autre manifestation de leur « non-droiture ».

Sophia Bell :

Mais pour les gens modernes d'aujourd'hui, ce qui est tape-à-l'œil, ce qui est facilement visible, est souvent plus convaincant... Tandis que les idées anciennes, invisibles et abstraites, sont plus difficiles à percevoir... C'est pourquoi le développement économique fulgurant de la Chine au cours des 40 dernières années est comme un « diamant » éblouissant qui attire le soutien de la

population nationale et de la communauté internationale...

En parlant de cela, je me souviens de mon voyage de travail au Vietnam en 2018. Alors que je prenais le train trans-vietnamien du sud au nord, le train traversait parfois des zones rurales et des collines... À ce moment-là, en regardant par la fenêtre les collines verdoyantes au loin, j'ai dit avec admiration à un autre passager à côté de moi : « Vous, les Vietnamiens, avez une très bonne conscience de la protection des forêts »... Savez-vous ce que ce passager m'a répondu ?..

Il m'a dit : « Ma jolie journaliste américaine, ce paysage verdoyant que vous voyez n'est pas aussi beau que vous le pensez ! »...

Je n'ai pas bien compris ce qu'il voulait dire, et j'ai demandé : « Que voulez-vous dire ?! »

Il m'a expliqué : « Vous savez, ces forêts lointaines et verdoyantes sont des forêts d'eucalyptus, le "fruit" de la déforestation pour planter des cultures industrielles... L'eucalyptus est un arbre à croissance rapide, très adapté comme matière première pour l'industrie du papier. Mais ce que les gens ne réalisent pas, c'est que l'eucalyptus est un arbre qui détruit terriblement la fertilité du sol ! Non seulement il ne retient pas l'humidité du sol, mais il tue aussi les autres buissons

avec la substance toxique contenue dans ses feuilles et ses racines... Et après seulement une dizaine d'années de culture de cet arbre, les collines s'érodent et se décolorent, les buissons et les micro-organismes ne peuvent plus y vivre... De loin, c'est très beau, mais si vous vous approchez et que vous regardez le sol, vous verrez que la terre des collines est aussi désolée qu'un désert... »

Cette image m'a choquée...

Et plus tard, j'ai fait le lien entre cette image de la forêt d'eucalyptus au Vietnam et le régime communiste en Chine... Avec ses gratte-ciel, ses villes modernes, ses chiffres de croissance économique impressionnants... est-ce que cela ne cache pas aussi une désolation, une destruction intérieure de la morale, de la culture, des droits de l'homme, Monsieur Liu, Julian ? Et n'est-ce pas là la manifestation d'une sorte de « Voie du Tyran (Badao) » contre laquelle les anciens mettaient en garde, une gouvernance basée uniquement sur la force extérieure sans fondement moral durable ?

M. Liu Siyuan :

(Il reste silencieux un moment après avoir entendu l'histoire de Sophia, son visage exprime une profonde réflexion et une empathie sincère.)

Mademoiselle Sophia, votre histoire et votre analogie sont vraiment très pertinentes, très imaginées. La « forêt d'eucalyptus »... cela me fait frissonner. Ce n'est pas seulement une image, c'est la vérité nue sur ce qu'on appelle la « montée miraculeuse » de la Chine sous le règne du Parti communiste.

Comme vous l'avez dit, les gratte-ciel, les ponts transocéaniques, les chiffres de croissance du PIB vertigineux... ce sont des choses tape-à-l'œil, faciles à voir, faciles à convaincre pour ceux qui ne regardent que la surface, ou ceux qui refusent délibérément de voir la vérité. Mais qu'y a-t-il derrière cette « verdure luxuriante » ?

Il y a la destruction irréversible de l'environnement, un air si pollué que les gens n'osent pas respirer, des sources d'eau épuisées et contaminées.

Il y a la décadence morale la plus extrême, où les gens sont prêts à tout pour l'argent, au mépris de la conscience, de la santé et de la vie de leurs semblables.

Il y a le piétinement des droits de l'homme, de la liberté de croyance, où des millions de citoyens innocents, des pratiquants de Falun Gong, des Ouïghours, des Tibétains, sont persécutés, privés de leurs droits les plus fondamentaux.

Il y a l'érosion, la désertification de la belle culture traditionnelle millénaire, remplacée par une idéologie étrangère, basée sur la lutte et l'athéisme.

Et votre lien avec la « Voie du Tyran (Badao) » est tout à fait exact. Les anciens distinguaient très clairement la « Voie Royale (Wangdao) » et la « Voie du Tyran (Badao) ». La « Voie Royale » consiste à utiliser la bienveillance et la vertu pour gagner les cœurs, pour que le monde se soumette naturellement. Tandis que la « Voie du Tyran » consiste à utiliser la force, la ruse, l'oppression pour dominer, pour que les gens obéissent par peur, et non par respect.

Le Parti communiste chinois suit précisément la voie typique du « Tyran ». Ils utilisent leur puissance économique pour corrompre, pour influencer d'autres nations. Ils utilisent leur appareil de propagande colossal pour embellir leur image, pour dissimuler leurs crimes. Ils utilisent l'armée, la police pour réprimer les voix dissidentes à l'intérieur du pays. Ils peuvent obtenir temporairement certains « succès » apparents, peuvent être acclamés par certains, mais c'est une prospérité illusoire, une « verdure » de forêt d'eucalyptus, sans racines durables. Car elle est construite sur le mensonge, sur la peur, et sur la destruction des valeurs humaines fondamentales. Une fois que cette « Voie du Tyran » n'aura plus assez de force pour opprimer, ou lorsque le

peuple sera trop fatigué, trop souffrant, alors l'effondrement sera inévitable.

Julian Lee :

L'image de la « forêt d'eucalyptus » de Sophia est vraiment très puissante. Elle illustre une loi universelle : ce qui se développe trop vite, en se concentrant uniquement sur l'extérieur et en négligeant les fondations intérieures, recèle souvent des dangers de destruction latents. En économie, on parle aussi de « croissance surchauffée » non durable. En politique, un régime qui ne repose que sur la force coercitive sans un réel consentement du peuple finira tôt ou tard par faire face à une crise.

La « Voie du Tyran » que M. Liu vient d'analyser ne se limite pas à la gouvernance intérieure du PCC. Nous en voyons aussi clairement les manifestations dans leur politique étrangère. L'ambition de « la Ceinture et la Route » a été initialement promue comme une coopération mutuellement bénéfique, mais en réalité, dans de nombreux endroits, elle s'est transformée en « piège de la dette », en un outil pour la Chine d'accroître son influence géopolitique, voire d'interférer dans la souveraineté d'autres nations. C'est utiliser la puissance économique pour imposer sa volonté, une forme de « Voie du Tyran » dans les relations internationales. C'est tout le contraire de la « Voie Royale » que les dirigeants

véritablement visionnaires et vertueux d'autrefois poursuivaient, où l'influence se construisait sur la base du respect mutuel et de l'intérêt commun.

M. Liu Siyuan :

Julian a raison. Cette « Voie du Tyran » se propage aussi à l'extérieur. Ils veulent que le monde entier les reconnaisse, qu'il reconnaisse leur « modèle chinois ». Mais ils oublient que le vrai respect ne vient pas de la force matérielle ou de l'imposition, mais de la moralité, des valeurs humaines que la nation apporte à l'humanité. Jusqu'à présent, ce que le PCC a « apporté » au monde semble n'être que l'instabilité, la concurrence déloyale, et la propagation d'une idéologie toxique.

Sophia Bell :

Les « réalisations » de la Chine moderne, notamment le vaste réseau de trains à grande vitesse construit en un temps record d'environ 15 ans ! En tant qu'observatrice objective de l'autre côté du Pacifique, je suis vraiment impressionnée !...

Cette réussite est quelque chose qui peut facilement gagner le cœur du peuple... Je me souviens, il y a quelques semaines, lors d'un bref reportage à l'université

de Harvard, j'ai rencontré une étudiante chinoise qui y faisait ses études. J'ai discuté un peu avec elle, elle m'a parlé de la Chine, de la vie de sa famille dans son pays natal. Son grand-père est un vieux révolutionnaire, un membre chevronné du Parti, tandis que son père est un homme d'affaires prospère. Un jour, lors d'un dîner, son grand-père et son père se sont affrontés sur leurs opinions politiques... Je me souviens qu'elle m'a raconté que son grand-père avait crié sur son père : « Sans le Parti, aurais-tu une belle maison et une voiture pour en profiter maintenant ?! Au lieu de montrer ta gratitude au Parti, tu oses tenir les propos nauséabonds de ces capitalistes réactionnaires ?! »

L'histoire de cette étudiante m'a beaucoup fait réfléchir sur la complexité de la société chinoise. D'un côté, il y a des réalisations matérielles indéniables, mais de l'autre, il y a des sacrifices, une imposition idéologique, et peut-être l'absence d'une voie modérée, d'une « Voie du Milieu » (Zhongyong) que le confucianisme prônait, n'est-ce pas, Monsieur Liu, Julian ? Est-ce que l'absence de la « Voie du Milieu » a conduit à de tels conflits et à un tel extrémisme dans la pensée et l'action du gouvernement ainsi que d'une partie de la population ?

M. Liu Siyuan :

(Il écoute attentivement l'histoire de Sophia, puis hoche doucement la tête, une lueur de tristesse passe sur son visage.)

L'histoire que Sophia raconte est très typique de nombreuses familles en Chine aujourd'hui, en particulier celles où plusieurs générations vivent ensemble. Le conflit entre la vieille génération, qui a vécu la période révolutionnaire, qui a été « endoctrinée » et profondément imprégnée de l'idéologie du Parti, et la génération plus jeune, qui a eu l'occasion d'être en contact avec le monde extérieur, qui a des perceptions différentes, n'est pas rare.

Les paroles du grand-père dans l'histoire : « Sans le Parti, aurais-tu une belle maison et une voiture pour en profiter maintenant ?! » – c'est précisément le discours que le Parti communiste a réussi à inculquer dans l'esprit du peuple. Ils assimilent délibérément le développement économique, les réalisations matérielles, à l'existence et au rôle « grandiose » du Parti. Ils veulent que le peuple croie que tout ce qu'il a de bien lui a été donné par le Parti, et que par conséquent, il doit « être reconnaissant envers le Parti », lui être absolument loyal.

Mais ils ignorent délibérément une vérité : ce développement économique a été obtenu grâce à la sueur, aux larmes, et même à la vie de millions de travailleurs, grâce à une ouverture tardive pour absorber

la science et la technologie du monde, et aussi au prix de l'environnement, de la morale, des droits de l'homme. La « belle maison et la voiture » sont peut-être réelles, mais quel en est le prix ? Est-ce la liberté de pensée, la dignité humaine, une société juste et humaine ?

Et vous avez tout à fait raison de lier cela à l'absence de la « Voie du Milieu » (Zhongyong) du confucianisme. La « Voie du Milieu » ne signifie pas être indécis, sans opinion, mais maintenir l'harmonie, l'équilibre, ne pas aller dans les extrêmes, ne pas être partial. C'est la voie de la modération, de la raison et de la vertu.

Le Parti communiste chinois, depuis sa fondation, a toujours suivi la voie de l'extrémisme. Soit l'extrême gauche avec la Révolution culturelle, détruisant tout, luttant brutalement. Soit l'extrême droite en développant l'économie à tout prix, au mépris de la morale et de l'environnement. Ils n'ont pas de « Voie du Milieu ». Ils n'ont que la « lutte », l'« anéantissement », l'« imposition ».

Cette absence de « Voie du Milieu » se manifeste clairement dans leur façon de traiter ceux qui ont des opinions différentes, ceux qui ont une croyance. Au lieu de dialoguer, de chercher l'harmonie, ils ne connaissent que la violence pour réprimer, comme ils l'ont fait avec le Falun Gong. Ils n'acceptent l'existence de rien qui soit en dehors de leur contrôle et de leur idéologie. C'est cet

extrémisme, cette absence de « Voie du Milieu » dans la pensée et l'action qui a créé d'innombrables tragédies et instabilités pour la société chinoise.

Julian Lee :

L'histoire de Sophia et l'analyse de M. Liu sur la « Voie du Milieu » donnent beaucoup à réfléchir. L'extrémisme dans la pensée, comme l'a dit M. Liu, est une caractéristique marquante de nombreux régimes autoritaires, pas seulement en Chine. Lorsqu'une idéologie est considérée comme la seule vérité, toute opinion contraire est jugée « réactionnaire », « hostile », et il n'y a plus de place pour la modération, pour la recherche d'un terrain d'entente.

La « Voie du Milieu » du confucianisme, si elle est bien comprise, est une philosophie très profonde sur la maîtrise de soi et l'équilibre intérieur, qui mène ensuite à l'harmonie dans les relations sociales et à la stabilité de la nation. Elle exige que l'on « rectifie son cœur et rende sa pensée sincère » avant de penser à de grandes entreprises. Quand une personne ne peut pas maintenir le « Milieu » dans son cœur, qu'elle est facilement ébranlée par la cupidité, la colère, l'ignorance, par les intérêts immédiats, ses actions tendront facilement vers l'extrémisme.

Dans le contexte du grand-père et du père de l'histoire de Sophia, nous voyons clairement l'absence d'un espace de dialogue basé sur le respect et la raison. Le grand-père est enfermé dans des slogans, des préjugés inculqués. Le père, bien qu'il puisse avoir des perceptions différentes, peut difficilement les exprimer de manière modérée. Cette polarisation est une grande blessure dans de nombreuses sociétés, et elle provient souvent d'un manque de cultivation de la « Voie du Milieu » tant au niveau individuel qu'au niveau de la gouvernance nationale. Une société sans « Voie du Milieu » sera facilement agitée, facilement divisée et portée à des actes extrêmes, se nuisant à elle-même.

M. Liu Siyuan :

C'est exact. La « Voie du Milieu » signifie aussi connaître le « moment opportun », la « juste place », savoir ce qui est approprié dans chaque circonstance, sans être rigide, sans être dogmatique. Le PCC, lui, impose toujours un modèle unique, une volonté unique à toute la société, au mépris de la réalité, au mépris des aspirations du peuple. C'est une rupture complète avec l'esprit de la « Voie du Milieu ».

Sophia Bell :

Je voudrais poser cette question à Julian : à travers vos rencontres et interviews avec de nombreux anciens présidents ou hauts fonctionnaires de pays occidentaux, quelles sont leurs opinions les plus notables ? Y a-t-il une quelconque résonance avec les pensées anciennes de la Chine que nous venons de discuter, par exemple, sur l'importance de la moralité du dirigeant, ou la nécessité d'une voie modérée et équilibrée dans la gouvernance nationale ?

Julian Lee :

(Il sourit, hoche la tête.)

C'est une question très intéressante, Sophia. En effet, à travers de nombreuses conversations avec des dirigeants, des décideurs politiques en Occident, en particulier ceux qui ont quitté leurs fonctions et ont eu le temps de réfléchir, je remarque des points communs très dignes de réflexion, et parfois, des similitudes surprenantes avec la sagesse antique de l'Orient, bien qu'exprimées dans un langage et un cadre de référence différents.

Premièrement, une chose que de nombreux anciens dirigeants soulignent souvent après s'être éloignés de la pression du pouvoir, c'est la déception face au pragmatisme excessif et à l'érosion morale de la politique moderne. Ils réalisent que les décisions sont souvent dominées par des intérêts à court terme, par des groupes

de lobbying, par la pression de la réélection, plutôt que par des principes moraux universels ou l'intérêt à long terme de la nation. Cela, d'une certaine manière, reflète également l'absence de cette « racine de la vertu » dont M. Liu et les philosophes orientaux ont parlé. Lorsque les dirigeants ne placent plus la morale au premier plan, alors même si l'institution semble démocratique, elle peut toujours être manipulée.

Deuxièmement, il y a une préoccupation concernant la polarisation croissante de la société et la difficulté de trouver une voix commune, un consensus. Beaucoup admettent que les médias, les réseaux sociaux, et même les tactiques politiques ont contribué à creuser les divisions, au lieu de promouvoir le dialogue et la compréhension mutuelle. Cela me rappelle l'importance de la « Voie du Milieu » que nous venons d'aborder. Une société qui manque de modération, de respect pour les opinions divergentes, aura beaucoup de mal à maintenir sa stabilité et son développement durable.

Troisièmement, un point très remarquable est la prise de conscience croissante du rôle des « citoyens silencieux », des individus ordinaires qui préservent les valeurs morales fondamentales au sein de leur communauté. Comme l'ancien Président dans le livre « AFTER POWER: THE LEGACY » que M. Liu a parcouru, il a également souligné que l'avenir d'une nation ne repose pas seulement entre les mains des politiciens ou des

élites, mais dépend beaucoup de la force morale des gens simples. Cela a une certaine résonance avec le point de vue confucéen selon lequel la moralité sociale est construite sur les fondations de la famille et de la communauté.

Et enfin, bien que ce ne soit pas le cas de tous, certains anciens dirigeants commencent aussi à se tourner vers des questions plus profondes, philosophiques et spirituelles, sur le sens de la vie, sur l'héritage réel qu'ils laissent derrière eux. Ils réalisent que le pouvoir, la renommée, finiront par passer, et que ce qui reste, ce sont les valeurs humaines, la contribution à un monde meilleur. C'est peut-être une forme de « cultivation de soi » tardive, mais elle reste très précieuse.

Bien sûr, la culture occidentale a ses propres traditions de pensée, depuis les philosophes grecs antiques comme Platon et Aristote avec leurs concepts de justice et de vertu, jusqu'aux penseurs des Lumières avec leurs idées de droits naturels, de contrat social et de république. Dans ces pensées, le rôle de la raison, de la loi et des institutions est souvent souligné. Cependant, si nous regardons plus profondément, nous voyons toujours des liens avec les pensées orientales, c'est-à-dire l'aspiration à une société juste, où les êtres humains peuvent vivre dans la dignité, et où les dirigeants ont une responsabilité morale envers le peuple. La différence réside peut-être dans les méthodes et les accents, mais je

crois que l'objectif d'une société meilleure basée sur des valeurs universelles est un point de rencontre.

M. Liu Siyuan :

(Il écoute Julian et hoche la tête en signe d'accord.)

Ce que Julian partage est très intéressant. Cela montre que, que ce soit en Orient ou en Occident, dans des systèmes politiques différents, les préoccupations concernant la morale, le rôle du dirigeant, une société meilleure, semblent être des questions éternelles de l'humanité. Peut-être que lorsque les gens vont au bout des théories, des modèles, ils reviennent aux valeurs les plus fondamentales, à ce qui appartient à la nature bienveillante originelle de l'homme, ce que Dafa mentionne souvent.

Sophia Bell :

Nous avons discuté de certains points de vue sur l'art de gouverner dans la Chine ancienne, et Julian a partagé quelques perspectives occidentales... Qu'en est-il du point de vue de la religion ? Monsieur Liu, vous pratiquez le Falun Gong, et Julian, je sais que vous avez lu avec passion de nombreux textes sacrés de différentes religions... Pourriez-vous partager davantage sur la conception du Bien et du Mal, sur la moralité dans la gouvernance, ou sur les principes universels que les

grandes religions mentionnent souvent lorsqu'elles parlent d'une société idéale et du rôle du dirigeant ?

M. Liu Siyuan :

(Son regard devient plus serein, sa voix est posée.)

Mademoiselle Sophia, du point de vue d'un pratiquant, surtout après avoir été éclairé par Dafa, je vois que toutes les grandes religions orthodoxes du monde, bien qu'ayant des formes d'expression et des doctrines spécifiques différentes, enseignent toutes aux gens à aspirer au bien, à croire aux divinités et aux bouddhas, à croire en la loi de cause à effet, et à valoriser des principes moraux universels.

Concernant la conception du Bien et du Mal, toutes les religions orthodoxes la définissent très clairement. Le Bien, c'est se conformer au principe céleste, c'est être compatissant, tolérant, véridique, endurant. Le Mal, c'est aller à l'encontre du principe céleste, c'est être égoïste, cruel, mensonger, conflictuel. Pour qu'une société soit paisible et prospère, elle doit prendre le Bien comme fondement et rejeter le Mal. Le dirigeant, plus que quiconque, doit être le premier à pratiquer le Bien, à utiliser sa vertu pour guider le peuple. Si le dirigeant a un esprit rempli de pensées perverses, s'il agit selon le Mal, alors cette nation sombrera certainement dans le chaos et le peuple souffrira. La persécution du Falun

Gong par le Parti communiste chinois est l'expression ultime du Mal, lorsqu'un régime utilise la violence pour anéantir des personnes qui pratiquent selon Authenticité-Compassion-Tolérance.

Les grandes religions parlent aussi toutes de la loi de cause à effet. On récolte ce que l'on sème. Un individu qui commet le mal subira une rétribution, un gouvernement qui commet des crimes ne peut échapper au châtement du Ciel et de la Terre. Cela peut ne pas arriver immédiatement, mais c'est une loi universelle infaillible. Quand j'étais encore dans le système, je n'y croyais pas. Mais aujourd'hui, j'y crois absolument. Les crimes que le PCC a commis, en particulier le crime de prélèvement forcé d'organes sur des pratiquants de Falun Gong, seront tôt ou tard exposés et leurs auteurs devront payer pour leurs actes.

Concernant l'art de gouverner, les religions orthodoxes ne proposent généralement pas de modèle spécifique comme les doctrines politiques, mais elles soulignent toutes que le dirigeant doit avoir une crainte révérencieuse des divinités, doit aimer le peuple, et gouverner par la vertu et non par la violence. Il doit être le protecteur de la foi orthodoxe, créer des conditions pour que le peuple puisse cultiver sa moralité. L'histoire a montré que les dynasties, les nations où les dirigeants respectaient les divinités, employaient les sages et se souciaient de la vie morale du peuple, connaissaient

généralement une paix et une prospérité durables. Inversement, les tyrans, les régimes qui persécutent la foi, sont tôt ou tard éliminés.

Julian Lee :

(Il hoche la tête, poursuivant les propos de M. Liu.)

Ce que M. Liu partage est très profond et reflète bien l'esprit fondamental de nombreuses grandes religions. Du point de vue de quelqu'un qui a étudié de nombreux textes sacrés, de la Bible du judaïsme et du christianisme, au Coran de l'islam, ou aux Upanishads et à la Bhagavad-Gita de l'hindouisme, je remarque un dénominateur commun très clair : l'existence d'un ordre divin, d'un Être Suprême, et la responsabilité de l'homme de vivre en accord avec la volonté de cet Être Suprême, c'est-à-dire de vivre selon la morale et la justice.

Dans la Bible, on rappelle aux rois d'Israël de craindre Dieu, d'observer Ses lois et de gouverner le peuple avec justice. Lorsqu'ils le faisaient, le pays prospérait. Lorsqu'ils tombaient, adoraient de faux dieux et opprimaient le peuple, le malheur s'abattait sur eux. Le concept de « justice divine » (Divine Justice) est un fondement important.

Dans l'islam, le dirigeant (Calife) est considéré comme le successeur du prophète pour appliquer la charia, dans le

but d'assurer la justice (Adl) et le bien-être commun (Maslaha) de la communauté. La piété (Taqwa) et l'intégrité sont des qualités essentielles.

Dans l'hindouisme, le concept de « Dharma » (Loi, devoir, ordre cosmique) joue un rôle central. Le dirigeant (Raja) a son « Rajadharma » – le devoir du souverain – qui est de protéger le Dharma, de maintenir l'ordre social et d'assurer la prospérité de ses sujets. S'il va à l'encontre du Dharma, c'est-à-dire l'Adharma, cela mène au chaos.

Bien que les expressions diffèrent, toutes pointent dans la même direction : une société bonne doit être fondée sur la morale, le dirigeant doit être un modèle de vertu, et il doit y avoir un respect pour des valeurs sacrées et transcendantes. Lorsque les hommes, en particulier ceux qui détiennent le pouvoir, perdent ce lien avec leur source spirituelle et ne poursuivent que le pouvoir et les biens matériels de ce monde, c'est alors que le Mal a l'opportunité de s'élever et que la société entre en décadence.

M. Liu Siyuan :

Julian a très bien résumé. Que ce soit en Orient ou en Occident, quelle que soit la religion, la racine est toujours d'enseigner aux gens à aspirer au bien, à respecter les divinités et à croire en la rétribution. C'est le fil qui maintient la moralité de l'humanité. Lorsque ce fil est

coupé, comme l'a fait le PCC, l'homme perd ses repères et la société sombre dans le chaos.

Sophia Bell :

Oui, concernant « on récolte ce que l'on sème », la « rétribution », j'ai aussi lu certains concepts comme la « rétribution karmique cyclique » dans le bouddhisme, ou l'ancien dicton chinois qui dit : « Le bien est récompensé par le bien, le mal est récompensé par le mal ; ce n'est pas qu'il n'y a pas de rétribution, c'est juste que le moment n'est pas encore venu »... Si ces choses sont vraies, et que les gens, du plus haut dirigeant au plus simple citoyen, savaient tous craindre le Ciel et la Terre, craindre les divinités et la « rétribution », la moralité générale de la société ne serait-elle pas améliorée ? Et la « vertu » n'est-elle pas le fondement même de la prospérité et du déclin ? Une grande vertu amène la paix et la prospérité au pays, tandis qu'une faible vertu et un grand karma mènent au déclin du pays, au chaos social, et à la souffrance du peuple...

En parlant de « racine » et de « branche »... Est-ce que le fait que de nombreux gouvernements aujourd'hui, en particulier le régime chinois, ne sachent que prendre l'« État de droit » (Fazhi) comme fondement, alors qu'en réalité, un « État de droit » sans fondement moral n'est

que la branche, voire un outil pour dissimuler le « manque de vertu » des dirigeants, Monsieur Liu, Julian ?

M. Liu Siyuan :

(Il hoche la tête avec force, son visage s'illumine d'un profond accord.)

Mademoiselle Sophia, ce que vous venez de dire touche vraiment au cœur du problème. C'est tout à fait exact !

Si les gens, du souverain au citoyen ordinaire, comprenaient et croyaient tous en la loi de cause à effet, savaient que chacun de leurs actes, qu'il soit bon ou mauvais, secret ou public, aura une conséquence correspondante, alors la morale sociale serait certainement maintenue et élevée. Quand on craint le Ciel et la Terre, les divinités, qu'on craint la rétribution karmique, on n'ose pas faire le mal, on n'ose pas être cupide, on n'ose pas mentir. À ce moment-là, sans avoir besoin de lois sévères, la société s'orienterait naturellement vers la stabilité et l'harmonie.

La « vertu » est la racine d'une nation, le fondement de sa prospérité ou de son déclin. Des milliers d'années d'histoire chinoise et mondiale l'ont prouvé. Les dynasties où le souverain était éclairé et les ministres sages, où tout le monde, du haut en bas, cultivait la moralité, connaissaient la paix et le bien-être.

Inversement, lorsque la morale déclinait, que les souverains étaient débauchés et sans vertu, que les fonctionnaires étaient corrompus, alors même si la nation avait été puissante, elle s'engageait rapidement sur la voie du déclin, du chaos, et le peuple souffrait. « Une grande vertu amène la paix et la prospérité, une faible vertu et un grand karma mènent au déclin » – c'est une vérité indéniable.

Quant à l'« État de droit » que vous mentionnez, je suis tout à fait d'accord. La loi est nécessaire pour maintenir l'ordre social, pour dissuader le mal. Mais elle ne peut être que la « branche », un outil complémentaire au « règne de la vertu » (Dezhi). Si un gouvernement ne s'appuie que sur la loi, sur la punition, tout en négligeant l'éducation morale, sans construire un fondement de foi pour le peuple, alors c'est un échec.

Surtout en Chine aujourd'hui, le Parti communiste se vante toujours de l'« État de droit socialiste », mais en réalité, leurs lois ne sont que des outils pour protéger le pouvoir du Parti, pour réprimer les dissidents, pour légitimer leurs propres méfaits. Ils utilisent l'« État de droit » pour dissimuler le « manque de vertu » de tout un système. Lorsque ceux qui appliquent la loi n'ont pas de moralité, lorsque la loi elle-même est créée par des gens sans vertu, alors cet « État de droit » est encore plus dangereux que l'anarchie, car il se revêt du manteau d'une fausse « justice » pour tromper le peuple et le

monde. La persécution du Falun Gong en est un exemple flagrant : ils ont créé des lois vagues, imposé des chefs d'accusation absurdes pour arrêter et condamner de paisibles pratiquants. Ce n'est pas l'« État de droit », c'est le piétinement de la loi, de la justice humaine.

Pour qu'une société soit vraiment stable et se développe durablement, le « règne de la vertu » doit être la racine, le « règne des rites » (Lizhì, l'éducation par les rites et la culture) doit être le tronc, et l'« État de droit » ne devrait être que les branches et les feuilles, la mesure ultime lorsque la morale ne suffit plus à dissuader.

Julian Lee :

(Il hoche la tête en signe d'approbation.)

Les analyses de M. Liu sur la relation entre le « règne de la vertu » et l'« État de droit » sont extrêmement profondes. Dans la pensée politique occidentale, il y a aussi des débats similaires, par exemple entre l'école du droit naturel (natural law), qui soutient que la loi doit être basée sur des principes moraux universels, et l'école du positivisme juridique (legal positivism), qui ne valorise que la validité formelle du processus d'édiction des lois.

Cependant, de plus en plus de penseurs réalisent qu'un système juridique, aussi rigoureux soit-il, ne peut

garantir à lui seul la justice et la stabilité sans le fondement moral de la société et de ceux qui l'appliquent. La loi peut punir les mauvais comportements, mais elle ne peut pas semer les graines de la bonté. La loi peut prévenir le crime dans une certaine mesure, mais elle ne peut pas créer une société où les gens font le bien volontairement.

Comme Sophia et M. Liu l'ont dit, si les gens ont foi en des valeurs transcendantes, en la loi de cause à effet, alors la « loi dans le cœur » sera encore plus forte que la loi sur le papier. À ce moment-là, l'« État de droit » deviendra plus léger, et ne jouera qu'un rôle d'ajustement pour des cas particuliers, plutôt que d'être le principal moyen de gouverner.

Le fait que le PCC mette l'accent sur l'« État de droit » tout en réprimant la foi et en détruisant la morale traditionnelle est en fait une contradiction et une façon de creuser sa propre tombe. Car un « État de droit » sans « Vertu » comme fondement n'est qu'un château de sable, qui s'effondrera tôt ou tard face aux tempêtes de l'histoire et au jugement de la conscience.

M. Liu Siyuan :

C'est exact, sans vertu, rien n'est durable. C'est une chose que j'ai comprise profondément après tant de vicissitudes.

Sophia Bell :

Je me souviens soudain d'une phrase, je ne me rappelle plus où je l'ai lue, qui disait en substance : « Avoir peu de vertu mais occuper une haute position, avoir peu d'intelligence mais de grands projets, il est rare que cela ne mène pas au désastre »... C'est peut-être là l'esprit principal de notre conversation d'aujourd'hui... Le Parti communiste chinois, avec sa faible vertu, a causé des calamités au peuple chinois, dont le point culminant est la persécution des paisibles pratiquants de Falun Gong... et peut-être qu'un jour, la « rétribution » dont vous parliez viendra, et il devra payer pour ce qu'il a fait... Êtes-vous d'accord ?

M. Liu Siyuan :

(Il hoche lentement la tête, son regard est ferme et quelque peu solennel.)

Mademoiselle Sophia, cette phrase, même si vous n'en connaissez plus la source, contient une très grande vérité, une loi de l'univers à laquelle personne ne peut échapper. « Avoir peu de vertu mais occuper une haute position, avoir peu d'intelligence mais de grands projets »... c'est précisément le portrait des dirigeants actuels du Parti

communiste chinois, et de ceux qui ont déclenché la persécution du Falun Gong.

Ils n'ont pas la foi dans les divinités, pas de fondement moral, seulement une ambition de pouvoir sans fin et la peur de le perdre. Ils utilisent des ruses surnoises, des méthodes cruelles pour maintenir leur domination, pour réprimer les gens de bien. Ils se prétendent « grands, glorieux et justes », mais en réalité, leur sagesse se limite à la lutte pour le pouvoir, à la tromperie et au contrôle.

Le fardeau qu'ils essaient de porter – le destin de toute une nation, la stabilité de toute une région – mais avec si peu de vertu et si peu de sagesse, comment peuvent-ils le supporter ? Le désastre est inévitable, non seulement pour eux-mêmes, mais aussi pour la nation qu'ils gouvernent.

La persécution du Falun Gong est le summum de ce « manque de vertu » et de ce « manque de sagesse ». Persécuter des gens qui vivent selon Authenticité-Compassion-Tolérance, des gens qui apportent de belles valeurs morales à la société, n'est pas seulement un crime, c'est aussi un acte d'autodestruction du fondement moral de son propre pays.

Et comme vous le dites, la loi de cause à effet est infaillible. « Le bien est récompensé par le bien, le mal est récompensé par le mal ». Ce qu'ils ont semé, ils devront

certainement le récolter. Le jour où la « rétribution » viendra, peut-être pas demain, ni après-demain, mais elle viendra certainement. L'histoire a prouvé qu'aucune tyrannie ne peut durer éternellement, en particulier une tyrannie qui a commis des crimes odieux contre son propre peuple et contre les valeurs universelles de l'humanité. J'y crois absolument.

Julian Lee :

(Pensif.)

La phrase que Sophia a citée, bien qu'elle puisse être exprimée différemment dans diverses cultures, a un sens fondamental qui est universel. C'est un avertissement contre le dépassement de ses propres limites, en particulier les limites de la morale et de la sagesse lorsqu'on détient de grandes responsabilités.

Du point de vue de l'histoire politique, nous voyons de nombreux empires, de nombreux dirigeants puissants s'effondrer non pas à cause d'ennemis extérieurs, mais à cause d'erreurs découlant de l'arrogance, de l'ignorance des lois naturelles et sociales, et surtout, de l'érosion morale de l'intérieur.

Le Parti communiste chinois a peut-être obtenu certains succès matériels, peut-être a-t-il construit un appareil de contrôle sophistiqué. Mais si la « vertu » de ses

dirigeants n'est pas à la hauteur du pouvoir qu'ils détiennent, si leurs « projets » vont à l'encontre des intérêts et de la dignité de l'homme, alors tôt ou tard, ces succès deviendront vains, et cet appareil s'effondrera sous le poids de ses propres crimes et erreurs.

La persécution du Falun Gong n'est pas seulement une question de droits de l'homme, c'est aussi un indicateur de la profonde crise morale du régime. Et comme M. Liu et Sophia l'ont dit, de tels actes ne peuvent rester sans conséquences. La « rétribution » peut être comprise de plusieurs manières, du jugement de l'histoire, à la punition de la loi (même si elle est tardive), en passant par des lois de cause à effet que nous ne comprenons peut-être pas encore entièrement. Mais une chose est sûre : aucun mal ne peut exister éternellement sans en payer le prix.

Sophia Bell :

Oui, merci à vous deux... Nous avons partagé des perspectives sur le bien et le mal, sur certains points de vue de l'art de gouverner antique basés sur la vertu, sur la cause et l'effet, et la rétribution... La matinée touche à sa fin, je pense que nous devrions conclure notre troisième séance d'entretien ici...

Avec le contenu des deux séances précédentes, nous avons entendu M. Liu partager son histoire, parler de la perversité du Parti communiste chinois à travers la persécution du Falun Gong, du crime de prélèvement forcé d'organes de son vivant... Les messages que vous avez partagés sont tous des questions brûlantes de notre époque et exigent que chacun de nous, y compris les lecteurs de THE LIVES MEDIA, regarde la vérité en face et choisisse d'agir selon la justice et la conscience...

Monsieur Liu, si vous deviez dire une ou deux phrases brèves mais sincères aux lecteurs de THE LIVES MEDIA, en guise d'au revoir pour aujourd'hui, que diriez-vous ?

M. Liu Siyuan :

(Il regarde Sophia et Julian avec un regard reconnaissant, puis son regard se perd au loin, sa voix est calme mais empreinte d'une foi ardente.)

Mademoiselle Sophia, Monsieur Julian, et à travers vous, je voudrais adresser un mot aux chers lecteurs de THE LIVES MEDIA.

S'il y a une chose que je voudrais transmettre après tout ce que j'ai vécu, c'est ceci :

Je vous en prie, gardez une foi inébranlable en la vérité et en la conscience, aussi épaisses que soient les ténèbres.

Car la lumière d'Authenticité-Compassion-Tolérance est éternelle, et la justice finira inévitablement par triompher du mal.

Chaque vérité qui est diffusée, chaque voix qui s'élève pour la justice, est une contribution inestimable pour rendre ce monde meilleur. Je vous remercie tous.

Sophia Bell :

Merci sincèrement, Monsieur Liu, pour ces partages extrêmement profonds et courageux tout au long de ces trois séances d'entretien. Merci également à vous, Julian, de nous avoir accompagnés et d'avoir contribué par vos précieuses analyses. Nous nous efforcerons de transmettre fidèlement l'intégralité de ces messages à nos lecteurs.

Julian Lee :

Merci, Monsieur Liu, pour votre confiance et votre partage. Vos récits et vos éclaircissements sont une véritable source d'inspiration et un puissant rappel pour nous tous.

M. Liu Siyuan :

Je remercie également Mademoiselle Sophia et Monsieur Julian de m'avoir écouté avec patience et de m'avoir donné l'occasion de dire ces choses.

* * *

CONCLUSION

Les trois jours d'entretiens se sont achevés. Pas de manifeste, pas de grands coups de tambour — juste un homme qui a vécu au cœur de la tempête de l'histoire, et qui, aujourd'hui, raconte silencieusement ce qu'il sait, ce qu'il croit, et ce sur quoi il ne pouvait plus garder le silence.

Nous n'attendons pas des lecteurs qu'ils reçoivent tout de la même manière. Mais s'il est une chose qui doit rester à la fin, c'est peut-être la morsure d'une question au fond du cœur : combien de choses sont dissimulées sous le vernis de ce qu'il est permis de dire ?

Le Voile Rouge ne cherche pas à polémiquer, ni à porter de jugement. C'est simplement le parcours de la mémoire et de la conscience, restitué avec la voix la plus sincère que nous ayons pu préserver.

Et si ce témoignage peut amener quelqu'un, quelque part, à s'arrêter pour réfléchir — alors peut-être, le livre aura accompli sa mission.

Sophia Bell
THE LIVES MEDIA

* * *

À PROPOS DE L'AUTEUR & DU PROJET THE LIVES MEDIA

À PROPOS DE L'AUTEUR

Sophia Bell est une écrivaine indépendante qui explore les thèmes de la politique, de la culture, de la société, de la science et de la spiritualité. Son œuvre recherche la vérité, éveille la conscience et donne voix aux réflexions sur le destin de l'humanité.

Ses écrits prennent souvent naissance dans des entretiens réels, enregistrés avec sincérité, profondeur émotionnelle et un esprit d'éveil.

À PROPOS DU PROJET

Ce livre fait partie d'une série d'ouvrages publiés par THE LIVES MEDIA – une initiative d'édition indépendante à vision globale, dont la mission est de préserver et de diffuser des échos intemporels. Sans suivre le flot des nouvelles quotidiennes, nous nous consacrons à des livres capables de toucher profondément la conscience humaine.

CONTACT

- ✧ Website: www.thelivesmedia.com
- ✧ Email: editor@thelivesmedia.com
- ✧ QR Code:



AUTRES ŒUVRES DU MÊME PROJET

Vous pouvez découvrir d'autres publications de THE LIVES MEDIA :

- *Poussière Rouge, Lumière Dorée* (Red Dust, Golden Light)
 - *Après le Pouvoir : L'Héritage* (After Power: The Legacy)
 - *Crépuscule et Aurore de la Science* (Sunset and Sunrise of Science)
 - *Le Voile Rouge* (The Red Veil) → le présent ouvrage
 - *Échos d'Avant le Temps* (Echoes Before Time)
 - *Entrer dans le Monde* (Entering The World)
 - *Les Dernières Cloches* (The Last Bells)
 - *Avant Nous* (Before Us)
 - *Mille Vies* (Thousand Lives)
-

Nous vous remercions sincèrement d'avoir consacré du temps à la lecture de ce livre ! Que Dieu, que Bouddha vous bénissent dans votre voyage à la découverte de la vérité.